



AUTOUR

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Pierre BRUN

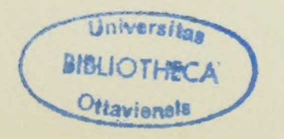
AUTOUR DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LES LIBERTINS. — MAYNARD. — DASSOUCY.
DESMARETS. — NINON DE LENCLOS.
CARMAIN. — BOURSAULT. — MÉRIGON. — PAVILLON.
SAINT-AMANT. — CHAULIEU.
MANUSCRITS INÉDITS DE TALLEMANT DES RÉAUX.



GRENOBLE
LIBRAIRIE DAUPHINOISE
H. FALQUE ET FÉLIX PERRIN

1901



AVERTISSEMENT

AU

LECTEUR

*Tout est dit et l'on vient trop tard pour user sa peine à des pages sur ceux des écrivains du XVII*e *siècle dont la postérité a consacré les noms et la gloire impérissables. Mais ceux de la même époque qu'on a nommés ici les* Oubliés *et les* Méconnus, *là les* Victimes de Boileau, *trop longuement on n'en a point suffisamment fait état.*

Certes, avant ces dernières années, ils ont bénéficié d'une quelconque condescendance, en laquelle entrait un peu du dédain héréditaire; toutefois, il fut temps sans doute que, depuis deux ou trois lustres, la mode, cette déesse sans athéiste, vint au secours des modestes érudits qui ouvraient de ce côté une route à explorer. Cette route, — on m'accordera la faculté de l'écrire, — j'y suis entré en pionnier, alors que je m'efforçais à ériger le buste de ce S. de Cyrano Bergerac,

que, depuis, le théâtre a fait à travers le monde connu et acclamé. Dès lors, j'indiquai l'intérêt qu'offrirait l'étude de la préciosité, du burlesque, du libertinage, et de l'alliage à doses inégales de ces trois éléments hétérogènes, mais non contradictoires, dans les auteurs de second ordre, dont on dresserait, pour ainsi parler, les médaillons autour des statues triomphales de leurs majestueux contemporains.

Le livre que j'offre au public a été écrit dans cette pensée. Nombre de ses parties, données dans des Revues *parisiennes, les unes lues par des érudits et des professionnels, les autres feuilletées par les gens du monde, ont déjà recueilli, ce m'a-t-on dit, quelques suffrages. J'ai profité d'ailleurs, en les revoyant soigneusement* (1), *d'observations de certains maîtres, comme aussi j'en ai châtié les citations pour que cet ouvrage, sous sa forme définitive, pût sans crainte*

---

(1) On remarquera que j'ai confondu avec mon texte même la plupart des citations et expressions de l'époque, sans les placer entre guillemets, comptant sur l'intelligence des lecteurs qui seront heureux, sans doute, de retrouver des mots et des formes connus sur lesquels aucun signe particulier n'arrêtera leur attention.

être placé, suivant la formule, dans toutes les mains. Les chapitres inédits ont subi le même traitement de corrections attentives et scrupuleuses.

Tel quel, le présent volume permettra de juger par certains de ses représentants la société du XVIIe siècle, — seigneurs et dames, hommes de lettres et journalistes, pédagogues et savants, académiciens et petits-collets, — et de ce fait tirera son unité; l'étude de manuscrits ou d'ouvrages rares, difficiles à se procurer, le documentera en quelque manière; et l'on y trouvera, possible, des indications utiles pour l'histoire de notre littérature nationale.

Mais ce qui assurément s'y rencontrera, à moins que l'amour-propre d'auteur ne m'ait complètement emmuré, c'est le désir sincère de faire revivre des types originaux de ces temps prestigieux; c'est l'amour profond de cette époque grouillante à laquelle de tous côtés enfin l'on se reprend; et ces qualités, je les revendique comme les répondants d'une œuvre que je dédie à tous les fervents du XVIIe siècle.



AUTOUR
DU
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LES LIBERTINS

Depuis l'heure où le très regretté René Grousset avait tenté d'écrire l'histoire philosophique du libertinage au XVIIe siècle, et où ses notes posthumes avaient été publiées par les soins pieux de René Doumic et d'Imbart de la Tour, la question des libertins était dans l'air, pour ainsi parler. En de nombreux articles de *Revues*, en des cours de Facultés, en des soutenances de thèses à la Sorbonne, embusqués dans quelque coin, les libertins gagnaient peu à peu du terrain, et il n'était plus mystère pour personne que le jour deve-

nait proche où l'histoire littéraire leur accorderait droit de cité. Le beau livre de F.-T. Perrens (1) est donc venu fournir à point « l'inestimable utilité d'embrasser dans une vue d'ensemble cette poussière humaine dédaignée des deux derniers siècles, » et qui tentait depuis de longs mois la curiosité informée du nôtre. A propos de cet ouvrage, plein d'une profonde érudition et d'une fine critique, et écrit d'une plume alerte qui ne sent en rien son septuagénaire, j'ai voulu dire ce que furent les libertins et rapidement marquer les traits principaux de leur histoire, en suivant le courant de la pensée libre à travers l'officielle orthodoxie du grand siècle.

Baptisés par Calvin d'un nom au sens large et peu défini, *affranchis* de toute règle, sceptiques, déistes, esprits forts, gens du monde, philosophes austères, hommes de lettres qui, hantant les cabarets, avaient été de gré ou de force enrôlés sous le drapeau d'un Epicure conventionnel, monde grouillant et divers, difficile, peut-être impossible, à cataloguer en un manuel, à éti-

(1) *Les Libertins en France au XVIIe siècle,*— Paris, Léon Chailley, 1896, — par M. F. T. Perrens, de l'Institut.

queter sous une rubrique précise, tels d'abord s'offrent à nous les libertins, qui remontent jusqu'au mouvement de pensée audacieuse de la Renaissance, relèvent de Rabelais et de Montaigne, et aboutissent à Voltaire et aux Encyclopédistes. Dans le but de se reconnaître au milieu d'une telle confusion, « il est nécessaire d'établir entre tant de personnages une sorte de classement ; » mais, pour ma part, j'ai toujours redouté ce qu'a d'arbitraire et de discutable un quelconque groupement. Puisqu'il le faut toutefois, il me plairait de voir comme trois successives assises qui nous mèneraient graduellement au faîte de cet édifice qu'est la philosophie des Encyclopédistes, sorte de *Somme* laïque, et de marquer trois principales catégories, ébauchées à l'âge précédent, tâtonnant encore au début de cette époque féconde, et s'affirmant au XVIIIe siècle : les libertins du monde, fils de Bonaventure Desperiers, et n'ayant pris d'ailleurs aucune autre idée dans son énigmatique *Cymbalum Mundi* que l'incrédulité de Thomas, railleurs élégants ou goinfres chanteurs, fréquentant aussi bien la Cour et les ruelles que les tavernes et lieux de débauche ; — les libertins philosophes, procédant de Rabelais et de Montaigne,

précisant les doutes du second et les attaques du premier, étayant sur les bases de leur génie des systèmes et des théories ; — les libertins politiques, se réclamant de L'Hospital et de La Boétie, rêvant des constitutions nouvelles et préparant dans l'Etat des réformes radicales, socialistes avant la lettre. Et tous, quelles que soient leurs dissemblances, posés en face d'adversaires de valeur fort inégale, — pamphlétaires obscurs ou pères de l'Eglise, — discutent les problèmes insondés que Guizot a appelés, d'une énergique expression, le grand fardeau des âmes, mettent en parallèle la foi avec la raison, ces deux plateaux d'une balance dont l'un monte à mesure que l'autre descend; veulent, par la voie ardue du libre examen pousser incessamment l'esprit humain vers la vérité qu'ils poursuivent à travers les luttes, les persécutions, les préjugés, les erreurs de jugement et de sens, et tendent à l'élargissement progressif de la conscience, qui est en somme la grosse question.

Rabelais porta le premier coup aux vieilles et immobiles théories du moyen âge, au jargon des écoles, à l'inexorable autorité qu'il ne craignit pas de discréditer ; et Montaigne joignit son souriant pyrrhonisme à

la négation de l'auteur de *Pantagruel*. Il faut bien se garder de confondre les deux systèmes, non dans leurs résultats, mais dans leur application. Nier, c'est encore affirmer, et le « Que sais-je ? », — le τὶ μᾶλλον des Grecs, — n'a cette forme interrogative que par un artifice qui déguise les affirmations renfermées dans le scepticisme. L'admirable *Apologie de Raymond de Sebond,* dans laquelle Montaigne se défend lui-même avec un rire pareil à celui de Hamlet, de Molière, de Voltaire, et où sa pensée prend des aspects que nous relevons dans Spinoza, Condorcet, Hegel et certains de nos contemporains, est l'arsenal le plus inépuisable d'arguments et d'objections où se fourniront les libertins. Charron dépasse son maître : où Montaigne dit *Que sais-je ?* il dit *Je ne sais,* et fige dans un livre froid et méthodique ce que Montaigne a laissé couler avec un charme si abandonné. Son traité est d'ailleurs une compilation en laquelle se coudoient Sénèque, Plutarque, Juste Lipse, Bodin, du Vair qui, dans sa *Philosophie morale des Stoïques,* donnait à la morale un fondement humain et prenait pour guide la raison. Sur leurs traces et celles de Ramus, réformateur de la logique et fort socratisant,

marchèrent les premiers adeptes du libertinage, balbutiants philosophes et gens du monde semi-endoctrinés.

Vanini, « le barbouilleur thomiste..., le pauvre papillon qui du fond de l'Italie s'est venu brûler au feu du Languedoc..., » avec la prétention de représenter le mouvement averroïste au milieu de tant d'opinions diverses, de tant de doctrines rivales, s'élança d'un bond incalculé dans les témérités du doute. Blessé de voir le mal s'accomplir sous l'œil protecteur de Dieu, il fait remonter à cet Etre suprême la responsabilité de nos fautes et des erreurs de notre volonté, et cherche à dégager l'autorité de la raison et à dévoiler les secrets de la Nature, cette religion des libertins. Après lui, il entraîne les douze apôtres que lui donne le P. Mersenne, parmi lesquels le baron Panat, un parpaillot du Languedoc qui retira Théophile, au dire de Tallemant des Réaux, et pensa lui-même être pris par le prévôt; Redon; Bassompierre ; Arthur d'Epinay, abbé de Saint-Luc ; Carmain, dont je fais le prototype du gentilhomme manieur d'épée et de plume ; et son ami, le stoïcien Lioterais qui, un matin, se coupa la gorge en lisant Sénèque ; et ce malheureux Fontanier, qui fut brûlé en place de

Grève, pour avoir écrit *le Thresor inestimable ou Mauserisme.*

Parallèlement à ce groupe de Vanini, pense et rime le groupe de Théophile de Viau qui traduisait Platon, faisait jouer des tragédies et versait dans des *Recueils* poétiques, avec de brutales obscénités, des railleries anti-religieuses ; chef d'école autour duquel se serraient les collaborateurs du *Parnasse Satyrique* et du *Cabinet Satyrique,* Sigogne, Morin, Frémicle, Berthelot, Colletet, Maynard lui-même, l'homme de lettres, et jusqu'à ce singulier précepteur du roi très chrétien, des Yveteaux, fils de Vauquelin de la Fresnaye, que protégèrent Desportes et le maréchal d'Estrées, et dont l'immoralité foncière gâta le réel talent. Des Barreaux, disciple de Cesare Cremonini, de l'école padouanne où se livraient de beaux combats entre l'averroïsme et l'alexandrisme, dans lesquels était toujours défaite l'orthodoxie, secondait son ami Théophile qu'il considérait comme son maître, promenait à travers le Languedoc, où l'on voulait le brûler, son athéisme gouailleur, ou bien le délassait dans sa maison du faubourg Saint-Victor, qu'il avait baptisé *île de Chypre,* et où il perpétuait les traditions de son oncle Vallée, brû-

lé vif pour son ouvrage *le Fléau de la Foy.*

Sous Richelieu, la cour de Gaston d'Orléans et son conseil de vauriennerie, Blot, Fontrailles, Matha, Bautru, Boisrobert, ce l'Angély d'un prince de l'Eglise, répandent parmi le grand monde les théories, d'ailleurs toujours vagues, d'un libertinage surtout de mœurs, auquel se rallient les goinfres, Saint-Amant, d'Harcourt, Faret, Saint-Ibal, Bardouville, Potel, Raincy, Moreau, Picot, Bois-Yvon, tous les yvrongnets et moucherons de tavernes du P. Garasse.

Non moins singulier que les premiers adeptes, ce premier adversaire du libertinage. Ennemi acharné jusqu'à l'aveuglement de Théophile de Viau, Garasse lui raconte l'histoire du jeune folastre d'esprit vagabond, Fontanier, pour luy donner un avant-goust du buscher.

Les sentiments chrétiens, mon frère, que voilà!

Après avoir eu de célèbres démêlés avec Balzac et Saint Cyran, le Révérend, dans sa *Doctrine Curieuse des Beaux Esprits de ce temps,* dénonçait les libertins avec des invectives féroces, rappelant les colères des furieux prédicateurs de la Ligue, et qui ne le satisfaisaient point

encore, puisqu'il redoublait, en 1625, par la *Somme théologique des Vérités capitales de la Religion Chrétienne,* qui allumait, selon le mot railleur de Bayle, une guerre de Troie dont il fut l'Hélène. Toutefois, il n'est point tant méprisable qu'on l'a voulu dire : il voyait clairement le fort et le faible de la question, s'en prenait judicieusement à Montaigne et à Charron des origines du libertinage et ouvrait la porte au P. Lamy, au P. Mauduit, au P. Mersenne, qui passait une revue européenne de l'athéisme, et, au cours de son enquête, découvrait cinquante mille libertins dans Paris, — parfois jusqu'à douze en une même maison, — et anathématisait Bonaventure Desperiers. Derrière eux, c'est François Rosset et ses *Histoires tragiques,* mêlant, avec un art que n'eût point désavoué Tartuffe, les libertins aux criminels avérés, Vanini et la marquise de Ganges, Fontanier, Cl. Petit et la Brinvilliers, afin de produire dans le crédule public une confusion salutaire, et trouvant scandaleux qu'on s'en tînt à quelques supplices et que Dieu n'exterminât pas le monde, comme il fit du temps du déluge universel. C'est encore le P. Texier, maudissant les impies qui opposent la raison à la foy, détestant leur force d'esprit, honnis-

sant leur honteux relaschement de mœurs, et blâmant leur orgueil qui les pousse à un sens particulier.

La lutte se poursuit tout le long du règne de Louis XIV, où la Ville et la Cour se passionnèrent de libertinage, et il s'en allait grand temps, on en conviendra, que, dans la marche et l'histoire de la pensée française, un maître voulut bien marquer la place des libertins. Ici, c'est Monsieur et ses mignons, les Guiche, les Lorraine, les Manicamp ; là, Condé et les petits-maîtres, et cette Cour de Chantilly où se lisait *la Sagesse* comme livre dévot, où l'on rencontrait Régis, ce missionnaire du cartésianisme qui promenait à travers la France les conférences faites à Paris par le physicien Jacques Rohault, l'ami et le collaborateur scientifique de Cyrano, et la Moussaye, célèbre par un couplet en latin macaronique qui n'a rien d'orthodoxe ni de moral, et Bourdelot, l'abbé médecin, complotant de brûler, en petit comité, un morceau de la vraie croix ; là encore, les salons, tels que celui de Ninon de Lenclos. A ce mouvement mondain, il convient de rattacher la princesse Palatine, la princesse de Conti, cette honneste payenne qui, au dire d'un de ses contemporains, fit des efforts pour esteindre les foibles restes

de sa foy languissante, et se jeta dans la révolte raisonnée de la pensée libre; Mesdames de la Ferté, de Castelnau, de Chompré, de Courcelle-Marguenat; Madame des Houlières, passablement esprit fort, malgré ses chères brebis, élève de Hesnaut et se refusant à faire baptiser sa fille; et jusqu'à cette bonne Madame de Sévigné, qui avait un grain de Montaigne et qui, persuadée, ainsi qu'elle l'écrit, que nous avons notre liberté tout entière, oscillait de l'une à l'autre théorie. Du côté des hommes, nommons des politiques: Retz, Lionne, Rose; des partisans, Particelli d'Emeri; des parlementaires, des avocats, Bourleroy, Patru; nombre de gens d'église, Lavardin, évêque du Mans, le chanoine Costar, son familier, le curé Pauquet, Gondrin, archevêque de Sens, peut-être Huet, évêque d'Avranches, qui doutait de l'âme, au moins en ce qui concernait les Normands. Et c'est une des difficultés du sujet, qui n'a pas échappé à Perrens, que cette confusion qu'amènent tant de types différents de libertins, et aussi cette sorte d'enveloppement, sincère ou prudent, de la pensée, en ce temps où l'Inquisition paraissait toujours prête à rallumer ses bûchers et où la crainte était le commencement de la sagesse. Rabelais n'a-

vait maintenu son avis que jusques au feu exclusivement ; Marot ne voulait pas estre bruslé vif en sa présence ; Montaigne estoit attaché à la vérité en deça du feu ; et voilà sans doute pourquoi on trouve des professions de foi théistes chez des gens qui ne croient guère en Dieu. Le martyrologe leur paraissait assez complet et, nul ne se souciant d'en allonger la liste, les libertins accompagnaient leurs hardiesses de réticences et, en mainte occasion, protestaient de leur croyance à notre sainte mère l'église et de leur soumission au roi.

Mais voici que la question s'élargit. Le libertinage a quitté les ruelles et les cabarets et, dédaigneux des attaques du P. Garasse, il lutte avec d'autres hommes contre d'autres adversaires. Un corps de doctrine s'est établi chez Luillier, où enseigne Gassendi, restaurateur du scepticisme épicurien, du matérialisme antique, — qu'a si magistralement étudié J. Soury, dans son *Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme,* — faisant revivre Epicure et n'admettant le Dieu créateur de la matière et du mouvement que comme chose superflue dans son système. Concession de bon prêtre, habile et doux, qui se ménage un abri. Admirateur de Lucrèce et grand détracteur d'Aristote, il a

étudié en Hollande les théories d'Henri du Puy, de Caramuel, d'Heinsius, de Van Helmont ; il a approfondi la philosophie de Pomponazzi, de Cardan, de Cremonini ; il a disserté avec Hobbes, son ami, dont il diffère assez peu, et qui, chassé de sa patrie par les guerres civiles, est venu s'établir à Paris et y fortifier son matérialisme. Ce ne sont plus désormais par de sacrilèges gamineries, ou par des couplets polissons improvisés *inter pocula,* que se distinguent les libertins. A Gentilly, chez Naudé, où sont invités, avec Belurget son maître qui cherche à déniaiser les intelligences, Gassendi et Gui Patin, on discute entre soi et l'on va proche du sanctuaire, en des conversations libres sur les âmes des êtres, la destinée humaine et l'histoire des religions. A en croire Gui Patin, qui ne peut manquer d'être bien informé, on traitait *la Genèse* et *la Vie des Saints* de plus sots livres du monde; le purgatoire, *de chimoera bombinans in vacuo* ; on n'admettait aucun miracle, prophétie, vision, révélation, et l'on se moquait de la Sainte Ecriture, en commentant Machiavel, Charron et *la République* de Bodin. La Mothe le Vayer, que Voltaire trouve cent fois plus hardi et plus cynique que Bayle, et qui a pour devise :

De las cosas mas seguras
La mas segura est dudar,

réinstaure la morale antique dans son *Traité de la Vertu des Païens* et, par le scepticisme raisonné de ses *Soliloques,* élève le doute à la hauteur sereine d'un principe philosophique. Pour lui, la science est trompeuse et déjà il croit à sa banqueroute; la morale est un mythe, rien n'étant *a priori* juste ou injuste et tout variant suivant les temps et les latitudes; la vertu est un titre vain et les devoirs n'ont aucun fondement naturel. Ainsi il prépare le doute méthodique et la table rase de Descartes. Car très peu nous importe que Descartes ait parlé au nom de la raison et Gassendi de la physique expérimentale. Ces deux grands esprits sont à la fois de libres esprits et ont également ruiné la scolastique en ouvrant à la philosophie la route par laquelle, de plus en plus, elle a tendu à se fonder sur une critique de la connaissance et à atteindre la certitude raisonnée. Il ne nous est de rien que Descartes et Gassendi aient pu paraître d'irréductibles adversaires ; que, par exemple, Descartes ait nié le vide et que Gassendi ait été atomiste, puisque l'atomisme actuel, venu de Leucippe et de Démocrite, est sorti des idées de Gassendi et

de Descartes. Il ne nous est de rien que l'enveloppement dans lequel Descartes embrume volontairement sa morale ait fait croire à son spiritualisme, même par Gui Patin, et que son dogmatisme, inexistant chez les libertins, ait pu le sauver de l'accusation générale de matérialisme et l'exposer à ce flot d'épicuriens contre lequel il est obligé de combattre, ainsi qu'il le dit dans une de ses *Lettres*. Ce qui nous importe, c'est qu'il a fait le départ entre la raison et la foi, parce qu'il avoit compris de bonne heure, comme parle son biographe Adrien Baillet, que tout ce qui est l'objet de la foy ne sçauroit l'estre de la raison ; c'est qu'il a inauguré l'autorité de la raison dans son *Discours de la Méthode ;* c'est qu'il a laissé la morale en dehors de ses préoccupations, estimant qu'elle n'était point universelle, — toutes choses qui faisaient pour les libertins et qui n'ont point échappé aux ennemis du libertinage, navrés de l'appui qu'il trouvait dans le cartésianisme. Aussi Voetius dénonce Descartes comme athéiste au P. Mersenne, et le P. Le Valois cite M. Descartes et ses plus fameux sectateurs devant tous les archevêques et évêques de France. Donc Gassendi et Descartes sont pour nous, à n'en

pas douter, les chefs des libertins philosophes, et c'est leur système commun, en dépit de fortes divergences de surface, qui s'est étendu avec Spinoza, reformé dans Leibniz, et a marqué de sa puissante influence les théories des Encyclopédistes. Dans leur œuvre, il faut reconnaître, ainsi que l'a voulu Brunetière, la fondation du rationalisme. Et n'est-ce point lui aussi qui a constaté que le secours que le libertinage trouvait dans le cartésianisme, le jansénisme l'apportait aux chrétiens contre le libertinage ? Ainsi se trouvent posés face à face les deux plus rudes jouteurs de cette lutte intellectuelle, Descartes et Pascal ; et voilà toute une partie du sujet que Perrens a voulu négliger.

D'abord admirateur de Descartes, alors qu'il introduisait dans la philosophie la notion mathématique de l'infini, Pascal, devenu chrétien et janséniste, protesta de toutes ses forces contre l'insolence des téméraires qui produisent des nouveautés en philosophie, remplaça le raisonnement par le sentiment et jugea de la religion avec son cœur. De là sa colère contre les libertins et, remonté à la source, il faut le voir présenter Montaigne aux *Solitaires* qui l'ignoraient et lui reprocher son pyrrho-

nisme. A partir de cette heure, ce fut une guerre à mort contre Descartes. Et cela est tellement exact que, de leur temps, le monde lettré les opposait l'un à l'autre et prenait parti : telle, tenant pour Port Royal contre Mme de Grignan qui était cartésienne, Mme de Sévigné qui percevait fort bien que Descartes sécularisait la philosophie, Pascal la théologie et la morale. Jamais deux hommes ne furent mieux venus pour représenter deux principes opposés : l'un froid, méthodique, d'esprit large et conséquent; l'autre haletant, troublé, incertain; l'un s'affermissant de plus en plus en les déductions d'un immuable système et conduit en tout par une ferme raison; l'autre, formidablement faible et bas sublimement, surchauffé par sa précoce réinvention de la géométrie, frappé dans son imagination par son accident de Neuilly et halluciné par la vision qui en fut la suite ; le premier, disséquant la nature et l'anéantissant imperturbablement devant le *moi* humain; le second, ne la sentant que pour en être effrayé, ne voyant du *moi* que son inquiétude et sa détresse; Descartes, pur penseur, n'ayant besoin de Dieu qu'afin de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; Pascal, roseau

trembleur, absorbant l'univers dans la charité et s'abîmant en Dieu. *Les Pensées* ne sont donc guère autre chose que la réfutation du système libertin ou, si l'on préfère, cartésien, et il me paraît toujours risible de lire, — ce qui m'advient quelquefois, — que Descartes est spiritualiste et Pascal sceptique.

Autour de ces chefs de file gravitent des hommes de lettres : Bensserade, La Serre, Montmaur, le faux parasite, Beys, Puymorin, Colletet, et les disciples de Gassendi. Hesnaut, épicurien raffiné, débauché avec art, traducteur de Lucrèce et grand ennemi de l'opinion, homme tout intérieur, professant des maximes différentes de celles du reste du monde, est l'auteur du *Credo* des libertins :

> Ainsi s'épand cette âme vaine...
> Tout meurt en nous quand nous mourons...

Chapelle, au talent facile, fils de Luillier, collaborateur de Bachaumont, procédait des goinfres et préparait les viveurs de la Régence. Bernier, connu par ses longs voyages, médecin du grand Mogol, abréviateur de la *Philosophie* de Gassendi et défenseur de la science de Descartes dans sa *Requête Burlesque,* aussi austère de mœurs

que son ami Chapelle l'était peu, unissait dans une commune admiration le cartésianisme et le gassendisme. S. de Cyrano Bergerac, auteur du beau rôle de Séjanus en sa tragédie d'*Agrippine*, se permettait l'audace, qui n'avait rien de burlesque, de porter sur la scène les théories libertines et mourait trop tôt pour donner sa mesure, laissant inachevé son *Autre Monde*, satire librement pensée de celui-ci. Molière, enfin, sous une forme légère, luttait contre la scolastique hérissée, avec Pancrace du *Mariage Forcé*, et le maître de philosophie du *Bourgeois Gentilhomme*. Le scepticisme de Marphurius, où les myopes ont vu une simple parodie du doute méthodique de Descartes, est tout uniment le scepticisme systématique et universel de Montaigne et de Charron, faisant les frais d'une scène où le comique s'allie à la finesse et en laquelle Molière imite Rabelais, mettant les douteurs en demeure de s'expliquer sur la pratique de la vie courante. C'est Rabelais encore qu'il imite dans *l'Ecole des Femmes*, alors qu'Arnolphe donne à Agnès les maximes du mariage. Dans *les Femmes savantes*, il poursuit le pédantisme intolérable et les enfantines distinctions des sectateurs d'Aristote ; dans *Tartuffe*, il combat ou-

vertement et bravement les jésuites, en continuant le Pascal *première manière*, l'ex-Pascal libertin des *Provinciales*. La direction des intentions, les restrictions mentales,

L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas,

qu'approuvait Filatius, que recommandait Sanchez, sont nettement flétris. Dans *Don Juan*, il affirmait l'existence d'une morale sans base religieuse, déclarait que la vertu pouvait être sans intérêt de vie future, et mettait au théâtre cet immortel type de libertin de mœurs, revu par un libertin philosophe. Et cette philosophie de Molière, qui procédait de Montaigne et de Rabelais, qui tenait de Gassendi et de Descartes, était l'expression si exacte de la pensée libre, que Sorbières l'en félicitait, que, par réciproque, Pierre Roullès, curé de Saint Barthélemy, dans *le Roy glorieux au Monde*..., n'avait point assez d'anathèmes pour ce demon vestu de chair, et que Rochemont, dans les *Observations sur le Festin de Pierre*, demandait à l'encontre du farceur qui fait plaisanterie de la religion une punition exemplaire.

Bourdaloue reprit le thème dans son *Sermon sur l'Hypocrisie*, traitant de dam-

nable invention ce personnage de Tartuffe, qui tournait en ridicule les choses les plus sacrées. Il vise aussi Ninon de Lenclos, frappant à sa coutume comme un sourd; puis, élargissant son geste, il s'en prend à tous les libertins, auxquels ils reproche les attaques contre le culte, le mépris de la piété, l'état d'irréligion dans lequel ils vivent, le déisme, l'athéisme, les accusant de céder à la mode et au respect humain, et de suivre, tant par bravade que par faiblesse, de mauvaises voies.

Plus rude adversaire encore paraît au premier abord Bossuet qui, en son *Oraison Funèbre de la Princesse Palatine*, où il entonne, sur un tombeau, le *Te Deum* du triomphe, presse pied à pied les libertins avec toutes les forces de sa logique, avec tout le zèle pieux dont il est animé pour le salut des âmes. Si la cause de la foi peut être gagnée, si peut être endigué le torrent de la pensée libre, à lui, comme au plus digne, en reviendrait l'honneur. N'a-t-il pas été le plus clairvoyant? N'a-t-il pas lui aussi voulu pousser un cri d'alarme contre Descartes et les rationalistes? « La raison qu'ils prennent pour guide ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. » Il affirme ensuite, en termes magnifiques,

ce qu'il estime la vérité, à savoir qu'il ne peut jamais y avoir lutte égale entre la raison et la foi, puisque la foi vient de Dieu. Mais il oublie d'établir autrement la certitude de la foi et d'élucider ce qu'il nomme des mystères incompréhensibles. Or, les libertins n'attaquaient pas directement les croyances; ils se bornaient à contester les preuves sur lesquelles elles se fondent, et Bossuet n'abordait pas la discussion, se contentant d'écraser ses contradicteurs de son dédain, venu tout naturellement de sa grande et belle foi personnelle, *credo quia absurdum*. On pouvait longtemps guerroyer de cette sorte, les penseurs libres substituant leur *nego* à son *credo*. Ainsi portaient à faux les splendides élans de notre plus sublime orateur religieux, et la question restait intacte. Bossuet ne laissa pas de s'en apercevoir, et il écrivit cette phrase caractéristique d'abdication relative : Il faut prendre la passion de biais. Il avouait par là que la passion armait d'invincibles arguments ses adversaires, et il en savait la toute-puissance et combien il est difficile de la combattre avec succès. Ces esprits fermes en leurs déductions philosophiques, qui avaient pour guide autre chose que la Providence éternelle, le blessaient au vif,

et rien ne lui paraissait plus insupportable que leur arrogance. Alors, abandonnant cette lutte contre une foule, ces coups dans le tas, si je puis dire, il saisit un ennemi en face et, comme Bourdaloue, il choisit Molière. Dans sa *Lettre au P. Caffaro contre les Spectacles*, il tonne contre les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière ; il se laisse emporter à l'insulte et va jusqu'à se réjouir de la vengeance de Dieu qui, par une mort prématurée, jetait le poète au tribunal de Celui qui a dit : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez !

Tout autre que Bossuet est Massillon. Autant l'un est fort, autant l'autre est doux ; l'un plein de majesté, l'autre de grâce ; l'un de sévérité, l'autre d'onction. Et pourtant leur inspiration, quoique différente, n'est pas plus heureuse en l'espèce. Après avoir déclaré que Socrate perdit la vie pour avoir parlé sans circonspection des dieux, Massillon s'étonne que des hommes vils et ignorants se raillent d'une doctrine descendue du ciel, et qu'on applaudisse à leurs impiétés. « Les vaines idoles, conclut-il, ont eu le ministère public pour vengeur contre les savants et les sages, et le seul Dieu véritable ne l'aurait pas contre les libertins et les

insensés ! » Vous voyez s'il a quitté cette fois son onction habituelle et de quels sophismes il se sert ! Traiter de gens vils et ignorants les Gassendi, les Descartes, les La Mothe le Vayer et en appeler contre les Socrate de son temps au ministère public, qui punissait de mort les Vanini d'Athènes, c'est un raisonnement au moins discutable. Ailleurs, repris par sa mansuétude, il concède pourtant que, dans les rangs ennemis, il y a quelques vertueux. Mais alors il sonde leurs reins et découvre avec joie que leurs qualités ne sont qu'apparences et leur vertu que calcul. « Amis fidèles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie... Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent, en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attache... Amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes... Observateurs de leur parole ; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire... Vengeurs de l'injustice ; mais, en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes... Protecteurs de la faiblesse : mais ils veulent

avoir des panégyristes de leur générosité...» En vérité, si Massillon n'a pas d'autres moyens d'attaque, il est superflu d'insister, et les libertins n'ont eu qu'à le laisser parler pour garder le beau rôle. Que vous en semble?

Ici, Perrens me permettra une critique qui, sans rien déranger de mon estime pour son œuvre, lui prouvera que cette estime n'est ni aveugle ni complaisante, mais pensée librement, comme il sied en pareil sujet. Il me paraît qu'il n'a point suffisamment appuyé sur cette lutte des libertins philosophes contre les orateurs sacrés, de même qu'il a négligé à peu près totalement les libertins que j'ai appelés politiques. Volontairement, j'en suis assuré, pensant que cette école de libertins échappait à ses prises et le détournait de son véritable objet, qui est la question morale.

Richelieu avait fortifié le despotisme monarchique ; aussi les libertins renouvelèrent-ils contre le pouvoir royal les hardiesses sociales de la parole et de la plume qu'on avait remarquées aux troubles temps de la Ligue, et mille pamphlétaires se piquèrent-ils d'éclairer l'opinion publique. D'entre eux les plus illustres se réclament de Michel de l'Hospital. A l'heure où les atroces guerres

de religion ensanglantaient la France, le chancelier avait ardemment et généreusement consacré sa vie à établir la tolérance, à séparer la loi du pays de la loi divine, à remplacer par l'unité civile l'unité religieuse. Cette conception supérieure de l'Etat Neutre aurait amené à supprimer tous partis, à faire marcher la liberté et la vie d'un même pas, à conseiller aux pasteurs des peuples la justice, la bonté et le respect des droits de leurs sujets. La Boétie, dans son *Contre Un,* avait fait appel à l'esprit de révolte contre l'absolutisme et les horreurs fiscales, et Bodin, socialiste pondéré, avait attendu de la liberté de conscience et du progrès inévitable qu'ils eussent amené la répartition rationnelle de l'impôt et l'égalité devant la loi. Ces idées républicaines, Hobbes les avait reprises : pour lui, ainsi que plus tard pour J.-J.-Rousseau, il existait un contrat entre les peuples et les souverains et, s'il admettait encore la royauté comme nécessaire, c'était uniquement parce qu'il préférait à l'égoïsme obtus des foules l'égoïsme intelligent de l'Etat.

Après eux, le sieur de Fancan-Langlois, abbé de Beaulieu et chantre de Saint Germain, que nous présente le *Journal* et les

Mémoires de Richelieu, afficha les mêmes idées personnelles, la même allure indépendante, la même large tolérance dans des pamphlets, qui ne sont guère autre chose que des *Premiers-Paris* sur l'état social et sur l'influence des jésuites, opposée à l'essor du libertinage. On embastilla ce chanoine gallican, en avance sur son époque par ses idées en économie politique et en matière administrative et judiciaire, adversaire implacable des guerres religieuses, contempteur du clergé et de la noblesse, satiriste des favoris du roi et des directeurs de conscience. Il était l'ami et le collaborateur de Mathieu de Morgues, sieur de Saint Germain, qui aurait préféré l'archevêché de Cantorbéry à la cure d'Aubervilliers. Fils d'un ardent ligueur et très érudit, Morgues appartenait à cette forte race de penseurs du XVI[e] siècle, dont il avait gardé la liberté d'esprit et d'allure. Et, en outre, les gazettes manuscrites complétaient les gazettes imprimées qui donnaient des cauchemars à Louis XIV, et dont les nouvellistes, actifs, clairvoyants, informés, jugeaient librement la politique royale, en dépit des peines édictées du fouet, du bannissement et même des galères, en cas de récidive. Chamousset publiait les

Vues d'un Citoyen, romanesques *desiderata* d'un cœur sensible, et Boulainvilliers, dont Montesquieu fera grand cas pour ses larges vues historiques, exposées en son *Etat de la France,* quoique convaincu des rêveries de l'astrologie, révoquait hardiment en doute, au dire de Voisenon, les ouvrages les plus incontestables de la religion. D'une autre envergure est le *Projet d'une Dîme Royale* de Vauban, qui demandait une réforme absolue de l'impôt. Malgré sa suppression par arrêt du Conseil, cet ouvrage important, et signé d'un tel nom, laissait des traces profondes. Repris par Boisguillebert, parent du maréchal ingénieur, auquel il valut aussi une disgrâce, il devenait le *Détail de la France,* acte d'accusation formidable contre la taille, les aides, les douanes, porté par ce Christophe Colomb du monde économique. Il ne nous agrée pas d'insister ici davantage, mais ne pourrait-on pas rattacher au mouvement du libertinage politique et ce doux utopiste que fut l'abbé de Saint Pierre, et Fénelon ? Lisons les œuvres de l'archevêque de Cambrai, et nous y trouverons des doctrines qui font voler en éclats le cadre social de son temps ; voyons sa vie, et nous reconnaîtrons que Louis XIV ne s'est point abusé

sur ses tendances ; examinons son influence, et nous la sentirons vivace chez les écrivains de l'*Encyclopédie,* qui ne se sont point fait faute de le revendiquer comme un des leurs. Fénelon est un libertin politique, non seulement par son *Télémaque,* satire du gouvernement absolu, mais aussi par ses *Directions pour la Conscience d'un Roy,* où il expose et démontre que le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine, et où il demande que l'on rende les hommes bons citoyens et fidèles sujets à la fois, soumis sans êtres esclaves, et libres sans devenir effrénés.

Louis XIV alors a vieilli et la dévotion règne en maîtresse préférée. Saint-Evremond développe, dans une de ses plus charmantes pages, à l'usage de ses raffinées pénitentes, cette pensée que la dévotion est le dernier de nos amours. Psychologie pénétrante que celle de ce joli libertin, élève de Montaigne, ami de Ninon, admirateur d'Epicure, qui laissait percer en toute rencontre son incrédulité légère et perpétuait, en une harmonieuse transition, la sage tolérance de L'Hospital par les conversations d'exil qu'il tenait avec Locke et par les lettres écrites d'Angleterre. Bayle qui,

d'après Renouvier, est le premier penseur de mérite éminent auquel la qualité de *libre* puisse être attribuée, inaugura une tactique nouvelle, celle de la polémique. Au lieu d'en rester, comme ses prédécesseurs en libertinage, au repos de l'intelligence, et de se défendre contre les agressions, il devint, à son tour, agresseur, sépara la morale proprement dite de la religion, préféra l'athéisme à la superstition, fit sentir à l'homme ses devoirs en délimitant ses droits et, dans son œuvre immense, amas de faits et de raisonnements, se posa comme le champion ardent de la tolérance universelle. Ce qu'il voulut, ce fut la pensée libre pour ceux qui pensent et l'opinion libre pour les autres. Ce Jupiter assemble-nuées, ainsi qu'il se nomme lui-même, préparait le rationalisme logicien et frondeur de Voltaire qui est, pour ainsi parler, le résumé et l'épanouissement à la fois de cette grande évolution de l'idée, commencée au XVIe siècle et continuée pendant tout le XVIIe.

A cette dernière période, les gens du monde, rentrant en scène, suivaient au Temple les Vendôme, ou à Sceaux la duchesse du Maine, La Fare, Genest, Palaprat, Vergier, Lainez, Choisy, Chaulieu nous

amènent de plain-pied au marquis de Saint-Aulaire, à Fontenelle qui a traversé allégrement tout le siècle, à Lagrange-Chancel, et enfin aux Encyclopédistes qui firent entrer dans la nation, en pratiques courantes, les théories des penseurs libres.

Ces théories, je n'ai pu faire que les effleurer en cette trop succincte étude et Perrens me paraît les avoir indiquées, du moins en grande partie, au cours de son magistral ouvrage, en « prenant les libertins depuis la bonne régence et l'anarchie de la Fronde, » et en les suivant jusqu'au jour où, « en plein triomphe, le XVIIIe siècle est à eux...., et où le terrain qu'ils ont gagné sur l'orthodoxie religieuse et philosophique ne sera plus reconquis... » Le mouvement d'opinion qu'ils ont créé, en effet, n'est point quantité négligeable. En établissant que la certitude n'existe point, que le *oui* et le *non* se prouvent peut-être en tout avec une égale facilité et les mêmes apparences de réalité, les libertins ont préparé les esprits des hommes de notre époque à la conception de l'absolu et délivré leurs âmes de vaines terreurs.

Quant à conclure, après cette rapide excursion à travers le grand siècle, après ce contact, si j'ose dire, avec tant de génies

de premier ordre et d'esprits supérieurs de toutes les opinions, il m'a paru que rien ne serait plus téméraire et aussi plus hasardeux et malaisé et que, partis du *Que sais-je ?* de Montaigne, c'est encore au *Que sais-je ?* que nous avons abouti.



UN HOMME DE LETTRES

François de MAYNARD

Maynard qui fit des vers si bons
Eut du laurier pour récompense.
O siècle maudit ! Quand j'y pense...
On en fait autant aux jambons.

Ainsi parle ce *fiacre* de Scarron du poète toulousain qui, lui aussi, passa sa vie à se lamenter sur sa destinée et écrivit à Aurillac sur son cabinet, à Saint-Céré sur sa maison du faubourg de Las Cabannes, à Toulouse, au-dessus de la porte de son appartement sis dans la rue des Pénitents Gris, cette inscription navrée :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Je veux examiner la carrière de cette prétendue victime et chercher s'il faut rire, avec Scarron, des inféconds honneurs qu'on lui accorda, ou pleurer sur les biens qu'on est censé lui avoir refusés.

La famille de Maynard était de robe. Son grand-père, ainsi que nous l'apprend dans ses *Mémoires* le P. Niceron, avait été très estimable par son savoir et ses connaissances sous le règne de François Ier. Son père Geraud, ou Gérard, était né en 1538 à Saint-Céré. D'abord juge dans sa ville natale, puis sénéchal de Turenne, enfin conseiller au Parlement de Toulouse où il lutta énergiquement contre la Ligue, Gérard était célèbre par sa probité et par son érudition. Il eut deux fils, Jean et François, résigna sa charge en faveur de l'aîné et retourna à Saint-Céré, où il mourut en 1607, laissant un important ouvrage, *Notables et Singulières Questions de Droit escrit.....*, dédié, le 1er janvier 1603, au Parlement de Tolose, le second de France. Jean, qui, vers 1597, avait succédé à son père, mourut tout jeune, après avoir marié sa fille unique à François de Camboulas, président à la Chambre des Enquêtes.

Quant au poète, né à Toulouse en 1582,

il fut destiné de bonne heure à la magistrature et gagna ses licences ; mais bientôt, épris de notoriété et de fortune, il partit pour Paris où nous le trouvons, en 1605, secrétaire des commandements et de la musique de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. Il tient les emplois de Clément Marot, avec lequel il a de nombreuses parités, et la politesse de ses manières, unie à l'enjoûment de sa conversation, ne contribuent pas peu à le faire aimer et rechercher. Alors

Il chanta les amours
De la reine Marguerite,

essayant de suivre la trace de ce génie alerte, vif, délicat, à l'élégant badinage, premier dieu qu'il ne tardera pas à brûler. Car, peu après la mort de sa protectrice, survenue en 1615, il fit partie de la nouvelle pléiade dont Malherbe était le chef. Dans une plaquette intitulée *Un Réformateur de la Poésie Française,* L. Bassot nous a fourni quelques renseignements sur les *Conférences* tenues en la petite chambre où Malherbe réunissait le soir ses disciples pour

D'un mot mis en sa place enseigner le pouvoir.

Il y régnait et gouvernait sans rival et nous savons, par Tallemant des Réaux, qu'un jour un plaideur, étant venu demander le président Maynard, il répondit avec sa bonne grâce coutumière : Il n'y a ici de président que moi. Autour de Malherbe, ce petit homme assez gros et court, c'est Maynard, dont Sautereau a noté la taille médiocre et que Pellisson nous peint assez replet; Charles Piard, sieur d'Infrainville et de Touvant, — que Bassot prend distraitement pour une femme, — et dont les poésies figurent dans le recueil de T. du Bray, les *Delices de la Poesie Françoise;* le grammairien-poète Colomby ; enfin Racan, disciple chéri du maître, gentilhomme d'apparence un peu lourde, bégayant et grasseyant. Malherbe, Racan, Maynard, c'est une trinité que reconnaissait Boileau en 1700 dans une *lettre* à Perrault, et que Sainte-Beuve a consacrée dans ses *Lundis.*

En 1634, Maynard, protégé par la famille de Noailles, présenta comme secrétaire au comte d'Ayen, nommé ambassadeur à Rome, son ami Chapelain qu'il aimait et auquel il désirait du bien, ainsi que le constate, dans une lettre à Balzac, l'auteur fameux de *La Pucelle.* L'affaire n'eut

pas de suites, à cause des humiliantes conditions que voulait imposer M. de Noailles; et ce fut Maynard lui-même qui partit pour l'Italie.

De bonne famille, bien apparenté, d'extérieur plutôt gracieux, agréable en conversation, au dire de Pellisson; marié à une belle et noble Toulousaine; lancé dans le meilleur monde des lettres et de la politique; apprécié hautement par Desportes et par Régnier; nommé par Ménage le roi des épigrammatistes; défenseur heureux de Balzac dans sa querelle avec le P. Goulu, et recevant, de l'incomparable ermite de la Charente, la dédicace des *Discours*, recueillis postérieurement au tome II de ses *Œuvres;* aimé de Chapelain reconnaissant, de F. Colletet qui le mettait sur le pied de Martial et de Catulle; ami de Marin Le Roy de Gomberville et de Racan; considéré par Malherbe, qui vantait la pureté de son style, comme son meilleur élève; voyant ses vers disputés par les *Recueils* de Sercy, de Barbin, de Blin de Sainmore, *le Parnasse des meilleurs Poètes de ce temps, les Délices Satyriques, le Séjour des Muses,* et même *le Cabinet Satyrique ;* vendant successivement trois éditions de sa *Philandre ;* membre d'honneur de l'Académie des Jeux Flo-

raux de Toulouse qui le couronnait (1); membre, depuis 1632, de l'Académie française; enfin, dans ce voyage à Rome à la suite de l'ambassadeur, où le précédait une grande renommée, flatteusement reçu par le cardinal Bentiviglio, homme de grande valeur et de haute autorité, et par le Pape lui-même, Urbain VIII, qui lui offrait un exemplaire de ses *Poemata:* tel est Maynard. Où est donc la cause que nous recherchons de la plaintive misanthropie du poète? Pourquoi gémit-il? Quelle raison a pu le forcer à la retraite, las d'encenser en pure perte les idoles du jour, ainsi que s'exprime Desportes? Et par quelle maladie se croit-il obligé de reproduire l'inscription dont j'ai parlé dans les nombreux endroits où, pour n'être point pris au dépourvu, il attend cette mort qu'il ne désire ni ne craint? Quels faits peuvent expliquer, sinon justifier, le grand mal

(1) ...Ceste compagnie luy adjugeoit extraordinairement une Minerve d'argent..., de prix considérable...

La Gazette du 22 mai 1638.

Il faut reconnaître, pour être équitable, que Maynard ne reçut point cette récompense, d'où sa pièce *Sur une Minerve d'argent promise et non donnée;* mais sa gloire n'en était pas amoindrie.

qu'il veut à la nature humaine? De faits, il n'y en a point ou il n'y en a guère, et la misanthropie du poète est comme qui dirait subjective, je veux exprimer qu'elle tient à un état d'esprit peu commun à son époque, et par suite intéressant à noter : Maynard a devancé son siècle en ce que, au lieu d'être écrivain, il a été plutôt homme de lettres. Or, cette race a pour élément constitutif le gonflement du moi, et la valeur littéraire ne lui est nullement indispensable. En revanche, la vanité est son défaut signalétique, surtout si le spécimen dont il est question a eu la chance de voir le jour sur les rives de la Garonne. Ajoutons à cet état commun que la vanité, déjà nativement susceptible, de Maynard fut suraiguisée encore par sa pauvreté. Ainsi qu'il l'écrit à son ami, M. de Flottes, il n'a point hérité de seigneuries de ses pères et les Muses l'ont empêché d'en acquérir; et quand, brouillé à la suite de graves dissentiments avec M. de Noailles, qui ne parlait de rien moins que de le tuer, il se vit obligé de quitter Rome et de résigner ses fonctions, la blessure fut profonde, et les beaux vers latins de Balzac, *Ad Fr. Mainardum Roma reducem Querela,* ne purent rien pour le consoler. Son nom y paraît dans un éclat

qu'il n'eût point osé espérer, peu importe. On le nomme président au présidial d'Aurillac, rien n'y fait. Il veut plus et mieux encore, et adresse un Placet au cardinal de Richelieu. Dans cette belle pièce d'éloquence versifiée, l'auteur est mort... poétiquement et se promène sur les bords aussi noirs que mythiques du Cocyte, où il rencontre François Ier, le père des lettres. Celui-ci qui a continué, après avoir passé le Styx, à s'intéresser aux gens de génie, va tout naturellement aborder Maynard, et ledit Maynard interpelle en ces termes Richelieu :

> ...s'il demande à quel emploi
> Tu m'as occupé dans le monde
> Et quel bien j'ai reçu de toi,
> Que veux-tu que je lui réponde ?

« Rien », dit le cardinal qui, suivant Tallemant, trouvoit Mainard trop caymand. Dès lors, il ne resta plus au poète évincé qu'à partir pour Aurillac, la rage au cœur. Il n'y faillit point et voici sa protestation :

> Mon épigramme innocente et limée
> A des beautés dont l'Europe est charmée.
> J'ai ravi Pinde et raffiné ses lois ;
> J'ai célébré les princes et les rois,
> Et tu ne m'as payé que de fumée,
> O siècle ingrat !

Cette fumée était peut-être la gloire, mais l'homme de lettres de tous les âges est quelque peu cousin du Petit Jean des Plaideurs,

Et sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.

Quant à l'homme de lettres de la Garonne, ce n'est pas seulement la richesse qu'il lui faut, c'est aussi Paris, seul théâtre digne de sa valeur. Je suis venu trop tard ou trop tôt au monde, écrit Maynard d'Aurillac. Tout autre siècle que celui-ci eût rougi de me laisser vieillir dans le village. Voilà la plaie saignante et, avec elle, voilà le ridicule. Le mal de province, comme dit Sainte-Beuve, tel est celui qui ronge l'âme ulcérée de Maynard. Avoir rêvé de travailler au Dictionnaire en ce réduit plein d'honneur, dont parlait Chapelain, de siéger à l'Hôtel de Pellevé où se tinrent, de mars à octobre, les séances glorieuses de l'Académie à ses débuts, et en être réduit à présider le tribunal auvergnat d'Aurillac, quelle chute et quelle source de rancœur ! Et cette rancœur, tous les contemporains la devinent. Il est instructif de lire, dans une lettre de Chapelain à Balzac, ce passage suggestif : « Vous avez découvert avec beaucoup de jugement ou le mal te-

noit à notre ami, lorsque vous avez dit qu'il voudroit bien qu'on ne lui refusât pas la porte chez Bulion; car, quelque dégoût qu'il temoigne de la Cour, j'ai vu certaines lettres sur ce sujet ecrites à Flotte, qui ne sont pas du style d'un homme bien détaché... » Blessé dans son amour-propre, sa partie la plus sensible, le malheureux s'en prit à Richelieu de sa déconvenue, et engagea la lutte en prose et en vers contre le cardinal, désigné sous le pseudonyme de Ferragus. Voici un billet sans date que nous avons retrouvé : « J'ai rompu avec Ferragus, » — il me paraît que ce serait plutôt Ferragus qui a rompu, — « et non sans raison. Je ne crois pas que, pour gagner le ciel, il faille que je soye le martyr de ce tyran... » Puis, c'est le fameux sonnet :

Par ses humeurs, le monde est gouverné...

La mort même ne met point Richelieu à l'abri des attaques de Maynard :

Ci gît Armand, dont la noire fureur..,

et le seul changement est que le prénom a remplacé le pseudonyme. Que de bruit pour quelque pension ou quelque place refusée, et que Voltaire avait donc raison !

« Si le cardinal lui avait fait du bien, ce ministre eût été un dieu pour lui ; il n'est qu'un tyran parce qu'il ne lui donna rien. C'est trop ressembler aux mendiants qui appellent les passants *Monseigneur* et qui, les maudissent s'ils n'en reçoivent point d'aumône. »

L'homme de lettres ne serait pas complet s'il n'avait encore insulté au mauvais goût de ses contemporains et recherché la réclame. Maynard n'y manque point. Il commence à dire son fait à la nouvelle génération :

Il est vrai, je le sais, mes vers sont méprisés.
Leur cadence a choqué les galants et les belles...
Mais les vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellents esprits
La faveur des princes est morte.
Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

Remarquons sous quel patronage il se met adroitement ! Tous les gens de goût, tous les partisans de Malherbe seront avec lui et défendront son talent en faveur de son maître. C'est s'assurer par avance Boileau et tous ses amis. Mais, comme il ne faut rien négliger, il écrit à Chapelain : « Je vous prie de ne vous lasser pas de défen-

dre les misérables productions de mon esprit ; elles ont besoin de vous, et un si foible parti que le leur ne peut estre soutenu que par des mains fortes comme les vostres. » Feinte humilité du provincial exilé vis-à-vis de tous ceux qui sont bien placés pour emboucher, en son honneur, la trompette en ce Paris qui consacre les gloires. Modestie conventionnelle qui ne pouvait tromper personne ; car Maynard, d'ailleurs, valait mieux, non qu'il le pensait, mais qu'il le disait. En lui brillaient des qualités poétiques, et son œuvre, par certaines de ses parties, était loin d'être méprisable.

En 1646, — l'année même où Maynard mourait à Toulouse et était enseveli dans la petite église des Cordeliers de cette ville, — l'auteur de *Polexandre* et de *la Jeune Alcidiane,* l'ineffable Marin Le Roy de Gomberville recueillait et éditait les pièces poétiques, sonnets, odes et chansons de son ami. Il convient de joindre à ce *Recueil,* réédité en 1864 par Prosper Blanchemain, les sept rondeaux, le poème, l'élégie, les stances, les odes, la satire, le virelay et force épigrammes retrouvés depuis, ainsi que les lettres qui, au dire de Sainte-Beuve, racontent en style fleuri les occupations,

les tracas et les inquiétudes de Maynard.

En 1846, Labouïsse-Rochefort a donné à Toulouse des *Lettres Biographiques sur François de Maynard,* pleines de très intéressants renseignements, mais remarquables par un parti-pris d'éloges outranciers et plus encore peut-être par le désordre avec lequel ces renseignements nous sont jetés. En essayant de se reconnaître dans ce chaos, on peut établir que les manuscrits du poète forment deux volumes in-folio, dont le premier, qui est le plus considérable, compte sept cents pages. Sur les divers feuillets, çà et là, sont dispersées les poésies avec ratures, corrections, transcriptions, versions différentes. L'écriture en est pâlie, bizarre, pressée et très malaisée à déchiffrer. Souvent des pensées empruntées à Catulle, à Juvénal, à Horace, à Ausone, surtout à Martial, sont comme des pierres déposées en vue des édifices futurs. Le premier volume porte cette dédicace du dernier galant :

Papier, où ma plume ne range
Que des mots de soie ou de miel,
Prends des ailes et vole au ciel
Dans les belles mains de mon ange.

La carrière du poète peut se diviser en

trois périodes. Il imita d'abord Marot et, sous l'inspiration de Marguerite de Valois, composa des élégies dont deux ont été retrouvées dans *le Parnasse des plus excellents Poètes de ce Temps,* publié en 1617. A cette période se rattachent *Philandre,* poème qui ne compte pas moins de trois mille vers, blême imitation de la pâle *Sirène* d'Honoré d'Urfé et de la blafarde *Iris* de Jean de Lingendes, si inconnu de nos jours, mais, en son temps, roi de la mode littéraire, ami de Colletet, de Madeleine de Scudéry, et réputé pour une gracieuse facilité et une passion un peu falote. Plus tard, émule de Régnier et de Théophile, déjà sous la direction de Malherbe, que, au dire de Tallemant, on appelait chez M. de Bellegarde *le Père la Luxure,* Maynard écrivit ses hardies priapées, insérées au *Cabinet Satyrique.* Enfin, quand Malherbe fut vraiment son maître, il prit une troisième et définitive manière, et c'est en cette période qu'il convient de chercher pour avoir une idée exacte de son talent. Il faut le voir assagi dans sa retraite où la morale, comme il l'écrit à Scarron, l'occupe tout entier, remuant de graves pensées en de beaux vers pleins, soit qu'il vante les charmes de la solitude et cherche à arra-

cher à la Cour son ami Alcipe, soit qu'il développe, avec une élévation et une gravité sereines, l'idée du néant des choses et l'inéluctable nécessité de la mort :

Le Temps amènera la fin de toutes choses,
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'aurore épanche tant de roses
Sera brûlé des feux dont il est éclairé...
Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit ;
L'air ne formera plus ni grêles ni tonnerres,
Et l'univers qui, dans son large tour,
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber tombera quelque jour.

« Pour ce beau trait suprême, écrit Sainte-Beuve, Maynard s'est souvenu d'un chœur de Sénèque. Il a couronné toutes les images d'Horace par la plus vaste image funèbre, et c'est ainsi que, dans cet art des imitations combinées et fondues au sein d'une inspiration vive, il s'est montré un digne élève de Malherbe. » Elève de Malherbe si l'on veut, élève favori du maître, je ne le nie point, et raisonnant même son culte pour le style châtié et la prosodie de son école, mais avec plus de goût, plus d'imagination, et se rapprochant de Ronsard par certains élans d'inspiration poétique. Telle est son *Ode à la belle Vieille :*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête ;
Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux [gris...

Ne vous paraît-il pas que de pareilles trouvailles suffisent à empêcher un poète de périr? L'exacte correction de Malherbe, la fine élégance de Racan, et parfois l'heureuse envolée de Ronsard, c'en est assez pour constituer à Maynard un beau talent. Pourquoi faut-il qu'il se soit donné le ridicule de poser au génie méconnu? L'ingrat! La critique de tout temps a été si indulgente pour son œuvre. Le féroce Boileau, après avoir écrit au sujet du *Sonnet :*

A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille,

a corrigé son appréciation sévère par cette phrase enthousiaste : Quelle gloire ne s'y sont point acquise les Malherbe, les Racan, les Maynard! Le Fort de la Martinière, dans sa *Bibliothèque Poétique,* trouve les vers de Maynard naturels et beaux. Le Pays, dans les *Titres de Noblesse de la Muse Amourette,* donne la Muse du président Maynard pour mère aux Muses de Bensserade, de Voiture et de Sarrazin. Colletet rapproche Maynard épistolier de Pline et

de Cicéron. Le P. Rapin vante ses épigrammes dans la XXXI[e] de ses *Réflexions sur la Poétique.* Antoine Bauderon, — que l'on connaît davantage sous le nom de Sénecé, — dans *les Travaux d'Apollon,* le place au-dessus de Martial :

.........Et reconnais Maynard
Qui, malgré la fierté de l'Espagne jalouse,
Contraignit Bilbilis de céder à Toulouse.

Le XVIII[e] siècle ne lui fut pas moins favorable : dans son *Histoire de Toulouse,* Jean Raynal, avocat au Parlement de cette ville, reprit en faveur de son compatriote l'hyperbole de Sénecé ; Fontenelle lui consacra les pages 1-57 du tome III de son *Recueil des plus belles Pièces des Poètes français depuis Villon jusqu'à Bensserade ;* La Harpe le rapprocha de Racan, auquel il le préférait pour sa diction plus soignée ; Voltaire enfin, s'il n'aime point son caractère, déclare ses vers fort beaux et lui décerne cet imposant éloge : On peut le compter parmi ceux qui ont annoncé le Siècle de Louis XIV. A notre époque même, le *monument* qu'a tenté de lui élever La Bouïsse-Rochefort témoigne d'une adulatrice admiration, et Sainte-Beuve marque pour lui une douce tendresse.

Et voilà pourquoi j'ai tenu à étudier le cas de François de Maynard se plaignant de sa destinée, ce qui le rend curieux parmi les écrivains de son temps dont aucun, du moins en ses œuvres, n'a eu de ces plaintes toujours un peu ridicules, et pourquoi j'estime que sa vanité doit être satisfaite enfin, après les louanges de la postérité, dans ce petit coin du ciel réservé aux hommes de lettres élus des bords fleuris de la Garonne.



MASQUE DE BURLESQUE

Charles COIPPEAU, Sieur DASSOUCY, et son « Ovide en belle humeur »

> Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
> Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté,

écrit Boileau qui, en dépit qu'il en ait, constate la naissance et l'existence de ce genre, dont il eût pu d'ailleurs, en 1660, célébrer les funérailles. Le XVIIe siècle, en effet, a vu surgir, fleurir et s'éteindre le burlesque, et ce n'est point là un des moindres étonnements de Nicolas et de beaucoup de critiques myopes que de voir le siècle des perruques poudrées et des raffinés sentiments donner le jour aux œuvres gouailleuses et cyniques de Dassoucy et de Scarron. Pour moi, qui ai la déjà longue habitude de regarder l'envers de la médaille, j'avoue que

j'y fais moins de façons, et je mets même une certaine malignité à remarquer que le souverainement majestueux Louis XIV et le plaisant cul-de-jatte ont eu pour trait d'union une marquise, et que le Roi-Soleil, en cette affaire, pourrait bien avoir été le plus burlesque des deux.

Ménage, dans ses *Origines...*, et Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie Françoise*, attribuent la paternité du mot burlesque à Sarrasin qui, en 1637, aurait emprunté ce terme à la langue italienne. Cela a peu d'importance et nous ne regrattons point ici les syllabes ; ce qui est de plus grave nécessité, c'est de définir le burlesque et de distinguer ce genre des genres voisins. Le burlesque est la transmutation des caractères nobles et des grands sentiments en caractères vulgaires et en sentiments bas, et le génie de l'écrivain burlesque est de laisser sensible le rapport réel sous le contraste apparent. Or, on a longtemps confondu le burlesque avec l'héroï-comique, la parodie et le bouffon. Notons les différences ; elles y sont sensibles. Le poème héroï-comique prête une langue et des actions sublimes à des héros de basse condition ; le burlesque fait agir et parler bassement de hauts personnages. La parodie

travestit les œuvres géniales en changeant la condition des héros ; le burlesque maintient les conditions et cherche la source de son comique dans les piquants détails de sa langue qui détonne. Le poème bouffon, avant tout populaire, allie à la bassesse des héros la trivialité du style ; le burlesque, avant tout régal de lettrés, nous fait sourire par l'antithèse voulue du rang et du langage des personnages. Ainsi informé, si toutefois il eût pu l'être par ce recul propice qui assure les jugements, Boileau n'aurait point écrit le couplet de son *Art Poétique* où il met sur le pied de poèmes des halles, plats et bouffons, le *Typhon* et l'*Ovide en belle Humeur*.

Du premier, je n'ai rien à dire ici ; car c'est seulement de Dassoucy et de son *Ovide*... que je veux m'occuper, et il est fort capable de nous instruire à lui seul sur un genre national, — tant pis ! le mot est écrit, — dont il est peut-être le représentant le plus autorisé par sa vie et par son œuvre.

Sa vie ! Elle est une longue burlesquerie elle-même, et ses *Avantures* restent un bizarre compendium de tous les avatars que pouvait amener au XVIIe siècle, au temps du *Roman Comique*, la vie de Bohême. Le futur Dassoucy naquit à Paris, rue Saint-Etienne-

des-Grès, le 16 octobre 1605. Son père, Grégoire Coippeau, — car ils ne s'appelaient point tous Dassoucy dans cette famille, — avocat au Parlement, était un homme des plus érudits ; sa mère, Chrestienne Damama, originaire de la Lorraine, petit bout d'amazone prompte et colère, était belle, bien faite dans son exiguité, et recevait chez elle tout ce que Paris comptait de gens de mérite et de vertu. L'enfant d'abord assista aux querelles et gourmades de ses parents, puis à leur séparation amiable, enfin à l'intrusion au foyer conjugal d'une servante « qui l'appelait petit diable et qu'il appelait carogne, » avec laquelle il se battait tout en faisant bon ménage. Instruit par son père dans la langue grecque et dans la langue verte par sa marâtre, fugitif forcé et précoce du toit paternel, secrétaire d'abbesse, coureur de grandes routes, chemineau qui n'a rien de sinistre, trouvère oublié au siècle de Louis le Grand, poète, musicien, il promena durant soixante années à travers la France, l'Italie, la Savoie, son luth et ses deux pages, persécuté, calomnié, calomniateur, fêté, emprisonné, fier de sa liberté d'allures, joueur, paillard, pipé, pipeur, capable de bien, faisant du mal, au demeurant le meilleur fils du monde.

Plus ingambe que Scarron, plus mauvais sujet que Saint Amant, il a le faire littéraire de l'un et la goinfrerie de l'autre. Ami de Chapelle, de Cyrano, ensuite brouillé avec eux et fuyant devant l'ombre du redoutable duelliste ; choyé par Molière, puis renié par lui, il se raille de la mauvaise fortune qu'il cherche fréquemment, et cède sur tous les terrains avec une couardise qui en arrive à être plaisante. Mais où il ne lâche pas une pierre de sa forteresse, pas un pouce de son territoire, c'est dans la défense acharnée du genre dont il se dit fièrement l'Empereur, et où il a Boileau pour ennemi redoutable.

La lutte qu'il soutient alors m'amène à préciser ce qu'était l'école burlesque, quels furent ses principaux adversaires, et comment se dénombrèrent, sur cet homérique champ de bataille, les deux armées belligérantes. Je n'ai cependant pas l'intention d'appeler un à un les guerriers avec des épithètes de circonstance ; je me borne à noter les chefs : Brébeuf et son *Enéide enjouée,* Colletet fils et son *Juvénal burlesque,* Richer et son *Ovide bouffon,* les frères Perrault et leur *Enéide.* Je ne veux point parler des auteurs de pièces et poèmes, — mazarinades, chansons, courriers facé-

tieux, — dont on a pris plaisir à grossir le trésor du burlesque et qui relèvent bien mieux de la parodie grossière, ou du bouffon de bas étage. Je ne rappelle que pour les écarter de ces lignes Bruscambille, Tabarin, Gautier-Garguille, Turlupin, Tabourot, le Savoyard, que nous allons voir figurer en comparse dans les *Avantures* de Dassoucy, et tous les farceurs du Pont-Neuf. Que si d'ailleurs un curieux tient absolument à reconstituer les forces de cette nombreuse troupe, il lui suffira de lire *la Pompe Funèbre de Scarron,* où il verra accompagné à sa dernière demeure le corps du cul-de-jatte par tous ceux qui, de près ou de loin, — surtout de loin, — ont marché sur ses traces.

Si le burlesque fut en butte à de nombreuses et lourdes attaques, c'est que l'on ne fit pas le départ entre les écrivains burlesques et leurs caudataires. La burlescomanie, ou soi-disant telle, était devenue une rage et, au dire de Pellisson, tout le monde s'en mêlait, jusqu'aux femmes de chambre et aux valets. Les libraires ne voulaient rien qui ne portât ce nom, et c'étaient ouvrages burlesques que les livres de piété intitulés *la Tabatière spirituelle pour faire éternuer les Ames dévotes vers le Seigneur* et

la Seringue spirituelle pour les Ames constipées en Dévotion. D'ailleurs, cette rage passa vite, et voilà pourquoi il est impossible de faire une histoire du burlesque ; elle n'aurait ni assez de base ni assez d'étendue. Mais, de 1620 à 1660, on ne faisait aucune de ces distinctions, pourtant indispensables; et c'est sous le nom de burlesque que contre ce débordement de vase littéraire, cet abus que l'on ne peut souffrir dans la République des Lettres, Balzac, le premier, jeta le cri d'alarme qui devait avoir plus d'un écho. Il vaut mieux, disait-il, être triste que plaisant de cette sorte ; cette façon n'a rien de noble ni de galant ; ces mauvais rimeurs n'ayant pu apprendre à jouer du violon, se sont faits joueurs de vielle. Puis, confondant le naïf et le bouffon avec le burlesque, et le style burlesque avec le style marotique, Balzac en appelle au P. Vavasseur pour éclairer sa religion et celle de tous les critiques. Le bon jésuite se mit à l'œuvre et produisit, huit ans après la mort de son ami, une compilation dans laquelle il appelait à la rescousse l'Académie tout entière contre les barbares. C'était en un in-4° latin, *De ludicra Dictione,* qu'il démontra ou prétendit démontrer, que nul écrivain, ni grec ni latin, n'avait usé du burles-

que ; que ni Aristote, ni Longin, ni Quintilien, ni Horace n'en avaient parlé ; que rien n'en autorisait l'usage et que, par contre, bien des arguments irréfutables se dressaient pour l'interdire. Cette œuvre d'érudition pesante fut le pavé de l'ours dirigé contre une mouche.

Un autre terrible adversaire du burlesque en général, et de Dassoucy en particulier, fut S. de Cyrano Bergerac, détestant les pointes au moins en théorie, — car plus d'une, et non des meilleures, émaille ses œuvres, — haïssant le bouffon et la parodie et les confondant, volontairement ou non, avec le burlesque, qui crie à la profanation du saint art d'Apollon et traite les poètes burlesques de grenouilles coassant au pied du Parnasse. Enfin, un ennemi plus habile dans la forme, mais aussi peu avisé quant au fond, fut Boileau qui mena, en prose et en vers, une véritable campagne, oubliant qu'il fut un jour écrivain burlesque, quand il collaborait avec Racine et Bernier à l'*Arrêt en la Grand'chambre du Parnasse en faveur des Maîtres ès-arts, Médecins et Professeurs de l'Université de Stagire, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.* Ecrivain burlesque à côté d'ailleurs, si je puis dire, mais

qui aurait pu se garder d'attaques aussi virulentes dans leur méprisante et inconsidérée concision. Au reste, ses attaques ne furent point approuvées de tous, on s'en doute. Segrais, qui n'appartenait à aucun des deux partis, déclare nettement que le *Typhon* est une belle œuvre et que Boileau a eu tort de la décrier. Quant à Dassoucy, il releva le gant. « Je serois, dit-il, un père denaturé, si je voyois déchirer si cruellement de si jolis enfans, sans leur donner quelque secours ». Et avec lui nous distinguons. Si le burlesque n'était, en effet, comme l'avance Boileau, que l'art de mal écrire et de barbouiller du papier, — ce qui est vrai de la plupart des prétendus écri vains burlesques, — certes, les attaques seraient justes. Mais Scarron et Dassoucy, qui ont tenté et réussi le vrai burlesque, dernier effort de l'imagination et pierre de touche du bel esprit, méritent une autre destinée. Et pour le prouver, à son tour, l'auteur de l'*Ovide*...nous donne la poétique réelle du genre : ce n'est point assez qu'il soit fin dans ses pensées et plaisant dans ses rencontres, il convient qu'il suive de près l'héroïque, non seulement dans la pureté de la diction, mais encore dans la force de l'expression ; qu'il soit concis, figuré et

de plus mistique, s'il est possible, et enferme dans son sens littéral un sens caché. Le symbolisme burlesque ! *Nil sub sole novum*... La défense n'est point maladroite et, si l'on délimite exactement le burlesque, on verra que Dassoucy n'a pas les torts de son côté. Pour moi, le burlesque n'est que la floraison bizarre et brève d'une verve passagère, amenée par les influences italienne et espagnole, et surtout par cet accident de notre histoire sociale qu'est la Fronde. Mais n'est-il pas burlesque que j'aie été amené à présenter le sieur Dassoucy comme polémiste littéraire, et n'eût-il point mieux valu le crayonner simplement, d'après ses *Avantures*, avant de le montrer poète d'après son *Ovide en belle Humeur ?* Ne vous paraît-il pas, comme à moi, qu'il serait là plus intéressant ? Suivons-le donc à travers le monde pas à pas, mais en brûlant plus rapidement que lui les étapes.

C'est par le coche d'Auxerre, remplaçant le chariot démodé de Thespis, que notre homme, lassé de Paris où il a eu déjà, pareil à Scapin, des démêlés avec la justice et aussi avec Cyrano, se décide à passer en Italie par le chemin des écoliers. Il est vêtu d'un habit assez riche, pourvu de bon linge

et propres hardes, et porteur de cinq cents écus trébuchants. Deux pages à musique, chantres à chausses retroussées, cause future de bien des mésaventures, l'accompagnent. Il quitte bientôt le coche pour traverser la Bourgogne à pied. La caravane s'est adjoint un âne qui porte un coffre rempli de chansons, d'épigrammes et de sonnets, caparaçonné de théorbes, bardé de luths, un véritable âne chargé de reliques et qui doit marcher en cadence. Dassoucy se réjouit de ce mode de locomotion et, avant Jean-Jacques Rousseau, trace un tableau pittoresque et poétique des voyages à pied, amoureux de la nature et de la liberté. Bientôt cette liberté lui est ravie par un marquis de la région qui le confisque à son profit, l'invite de force à sa table, le gorge de repas exquis, dont la cérémonie fait regretter au bohème le gigot savoureux et l'éclanche saignante de l'auberge de rencontre, où l'on pétune, les coudes sur la table sans nappe, avec un manque absolu d'étiquette. Le voilà reparti et, durant sa descente de la Saône, il se prend de querelle avec un moine, et en profite pour différencier le vrai du faux dévot et ébaucher un crayon de Tartuffe. Il rencontre ensuite Philippot, dit le Savoyard, l'aède aveugle

du Pont Neuf, ce descendant d'Homère, et leurs Muses font ensemble rubis sur l'ongle ; et l'une porte des toasts au prince des poètes de la Samaritaine, tandis que l'autre fait masse au prince des poètes burlesques. Il n'est si bonne beuverie, si complète frairie à la Gargantua, qui ne se termine. A Lyon, Dassoucy trouve Molière et sa troupe, et parcourt avec lui le Midi de la France, Avignon, Narbonne et Montpellier. *L'Etourdi* venait d'être représenté et la renommée de son auteur s'était répandue avant sa venue en Languedoc. Le prince de Conti et son entourage ne traitaient pas en comédiens vulgaires la troupe Béjart. Dassoucy, reçu comme un frère, a gardé un souvenir attendri de l'hospitalité écossaise de *l'Illustre Théâtre*. Mais ce diable d'homme ne pouvait se satisfaire de rien. Ah! maître Coippeau, vous êtes inconsolable et ne pouvez revenir de vostre pamoison, parce que Boileau s'est permis d'écrire

> Et jusqu'à Dassoucy *tout trouva* des lecteurs,

et vous soulignez cette expression outrageante. Quelle colère méritez-vous d'avoir déchaînée, quand vous vous permîtes de même d'insinuer que c'est à Montpellier que Molière a pris les pecques de sa comé-

die, et lorsque vous vilipendâtes nos sœurs montpelliéraines en les drapant de si belle sorte et en les menaçant de faire redire par les neuf filles de Mnémosyne, jusques aux confins de l'univers, leurs défauts, leurs prétentions et leur perversité ? Je ne puis exactement établir ce qu'il eut à démêler dans cette bonne ville, mais son plaidoyer intéressé n'est rien moins que clair. Pierrotin le page y est bien des fois mêlé et, après avoir lu les attaques de Cyrano et le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont, je suis plein de défiance. Arrêté par un homme gros, et gras, et blanc de visage, jeté en prison durant vingt-cinq jours, interviewé par un curieux juge mage, il n'échappa qu'à grand'peine à la potence.

Après avoir repassé par Avignon et visité Orange, il revient aux Etats de Béziers où l'on mène vie joyeuse en cultivant le lansquenet, et où, malgré son affaire scandaleuse, il est reçu à la table de l'évêque, Clément de Bonzi, homme de large esprit et ami des artistes ; se rend par Aix à Marseille qu'il admire fort au passage, et à Toulon; franchit les Alpes et arrive à Turin. Là, il est accueilli à la Cour et s'y fait bien venir par ses vers et sa musique. En Italie pourtant, les mêmes mésaventures l'atten-

dent, venues des mêmes vices ou de pareilles imprudences. Pierrotin l'a retrouvé à Rome, où les sbires du gouverneur les arrêtent tous deux, et la prison du Saint-Office est le témoin des philosophiques réflexions de notre poète. De retour en France, à l'âge de soixante-dix ans, il refait connaissance avec le Châtelet et y demeure six mois, en dépit de ses Placets en vers et en prose. Délivré enfin, il déplore sa malechance, et écrit son épitaphe où il se défend des accusations portées contre lui, les attribue à l'envie et à la sottise et déplore la pauvreté de l'artiste :

Partout, pour me glorifier,
Messieurs les sots m'ont fait la guerre,
A Rome ainsi qu'à Montpellier...
Et maintenant sur mon pallier,
Sans pain ni corde à ma guiterre,
Je vais, pauvre Menestrier,
Mourir dans ma natalle terre,
Couvert de palme et de laurier.

Voyez-vous l'homme, maintenant ? Ce masque de burlesque a-t-il pris des contours assez fermes et assez accusés dans sa course picaresque ? Qu'il quitte un instant et le luth des châteaux et des palais, et le coche des grandes routes, et la table de jeu des tripots, et la viole d'amour plutôt

illicite, et prenne la plume de l'écrivain, non point pour mener, comme on l'a cru, le branle des bons poètes de cabarets, mais pour préciser, en les appliquant, les théories du genre burlesque, qui n'est rien moins qu'inférieur si on le considère en son exacte réalité.

La création originale de l'auteur en telle matière est peu de chose; le vrai mérite des écrivains burlesques est de travestir un modèle primitif et, ce qui est à leur éloge, chaque fois que l'un d'eux s'est attaqué ouvertement au chef-d'œuvre consacré d'un maître, tous les critiques, à une ou deux exceptions près, ont reconnu et admiré son mérite. Racine se délectait à lire, en se cachant de son ami Boileau, des ouvrages tels que *le Virgile travesti;* G. Guéret, dans son si curieux *Parnasse Réformé* et si utile, Sorel, dans sa *Bibliothèque Françoise*, les élevaient presque au niveau de leurs modèles. Olaüs Borrichius comparait les poèmes de cette manière aux Silènes d'Alscibiadès et aux Mimes de Sophron qui, sous un aspect difforme, cachaient leur intérieure divinité ; Sorbière les plaçait sur une ligne parallèle avec les grotesques artistiques de Rembrandt et de Callot; et de nos jours, dix critiques, en quelques lignes,

ont donné d'analogues appréciations, aussi élogieuses, sur le rapport constant de la caricature avec le modèle, sur le sel gaulois, moins souvent attique, sur la vivacité, le naturel des plaisanteries de ces épiques à rebours. Quand Dassoucy s'attaque à Ovide, il mérite pareilles louanges.

L'Ovide en belle Humeur fut édité à Paris, en 1650, chez Charles de Sercy. C'est un superbe ouvrage enrichy de toutes ses figures burlesques, gravures sur bois au nombre de neuf, de culs-de-lampe et lettres ornées. Le Privilège est du 18 février et l'Achevé d'imprimer du 25 du même mois. L'œuvre est dédiée au comte de Saint-Aignan et précédée de trois pièces liminaires, laudatives à l'habitude pour l'auteur. L'une est du sieur de Chavannes, l'autre de Tristan L'Hermite, la troisième de Pierre Corneille. Ce sonnet du grand tragique est à peu près inconnu et, tant comme morceau curieux, que pour montrer combien Corneille était loin de confondre le burlesque littéraire avec la parodie plate et bouffonne, je le transcris en ce lieu. C'est une lettre de noblesse.

Que doit penser Ovide et que nous peut-il dire
Quand tu prens tnat de peine à le défigurer,

Que ce qu'il écrivit pour se faire admirer,
Grâces à Dassoucy, sert à nous faire rire?

Il y trouve la gloire où son travail aspire;
Tu ne prens tant de soins que pour mieux l'honorer;
De tant d'attraits nouveaux tu viens de le parer
Que, moins il se ressemble, et plus chacun l'admire.

Sa plume osa beaucoup; et Plantes, Animaux,
Fleuves, Hommes, Rochers, Eléments et Métaux
Par elle ont veu changer leurs estres et leurs causes.

La tienne plus hardie a plus encore osé,
Puisque le grand Autheur de ces Métamorphoses
Luy-même enfin par elle est métamorphosé.

Ainsi donc, Dassoucy n'a pas eu l'intention de bouffonnement parodier un chef d'œuvre classique, et ces onze Fables burlesques sont une simple métamorphose ajoutée à celles du premier livre du poète latin ; seulement celle-là s'applique à l'ouvrage même qui nous revient travesti et ne peut être goûté que par des lettrés connaissant foncièrement le texte primitif, suivi pas à pas. On m'en voudrait d'entrer dans le détail de chacune d'elles. Je vais synthétiser mon dire en choisissant une des plus belles, les Amours de Jupiter et d'Io. D'après Ovide, je rappelle l'affabulation : amoureux d'Io, fille du fleuve Inachus, Jupiter lui adresse une déclaration qui met en fuite la jeune Nymphe. Le Dieu alors la cache

sous une épaisse nuée ; puis, par peur de la jalousie de Junon, il la change en génisse. Cette transmutation paraît bizarre à la soupçonneuse épouse du roi du ciel, qui exige que lui soit livrée cette bête splendide pour la confier à la garde d'Argus aux cent yeux. Un jour qu'Io paissait, surviennent dans la plaine ses anciennes compagnes et son père désolé ; alors du pied, sur le sol, elle arrive à écrire son nom et se fait reconnaître. Après maint accident, Mercure tue Argus, et Io reprend sa première forme. Voilà le thème. Quelle poésie particulière en a tiré Dassoucy ? Quels nouveaux éléments a introduits le burlesque? Conforme à son programme, il a maintenu les conditions de ses héros, mais changé leur langage, et de cette antithèse naît notre sourire. Voici d'abord la déclaration de Jupiter amoureux :

Beau tullipier, beau pot à rose,
Qui portez sur vous une chose
Plus digne de l'Altitonnant
Que d'un Rustaut ou d'un Manant...

N'est-ce point du dernier galant, et Ovide, ce précieux du siècle d'Auguste, ne vous semble-t-il pas convenablement accommo-

dé? Puis le roi des Dieux vante sa puissance :

> Je suis le grand Maistre du foudre..,

et le contraste est plaisant entre ses vantardises et la façon dont il déchante quand Junon, après l'avoir traité de traistre, larron, déloyal, parjure, infidelle, et autres épithètes que je suis forcé de supprimer, chasse le nuage qui enveloppe son mari et Io, et arrive une trique à la main. Que les voilà congrûment rapetissés à notre taille, ces dieux magnifiques, objet des hommages de l'antiquité et de notre amour païen, et que Dassoucy a su leur prêter des mœurs et un langage de crocheteurs des halles ! C'est peut-être ce qui a trompé Boileau. Mais il y a plus, je crois. Le sens littéral éclate, et l'on trouve, en fouillant bien, une peinture humaine dans le sens caché. Car Jupiter dévoile le petit garçon qui tremblotte au fond de tout mari surpris en flagrante faute, et Junon, la mégère qui sommeille dans toute femme qui se croit trompée. Et le voilà, le burlesque que Dassoucy et Scarron à peu près seuls entendent, le burlesque qui plaît aux lettrés hanteurs d'Homère, de Pindare, de Virgile et d'Ovide,

charmés de cette déformation non point certes du caractère purement humain des dieux de la Grèce et de Rome, mais bien de leurs attitudes olympiennes ; et la gaîté survient comme une vengeance contre ces êtres que les hommes ont faits supérieurs à l'humanité. Et c'est encore là une évidente preuve que le burlesque bien entendu n'a pu être jamais une création de toutes pièces, mais quelque chose de comparable à la caricature d'un tableau de maître, ou à ces miroirs concaves et convexes déformant la figure qu'ils reflètent, et forçant le rire par la vue de cette déformation qui est leur œuvre. Le même effet est produit par la manière dont sont exprimés les remords d'Io :

... la pauvre Inache,
Dans ses patenostres de vache,
Maudit le Dieu qui l'attrappa
Et voudroit bien chez son Papa
Revoir encor la cramillière,
Récurer marmitte et chaudière,
Rattiser les bouts des tisons,
Donner de l'avoine aux oisons...

tous traits comiques en ce que nous ne nous figurons guère la gente Nymphe, née d'un Fleuve immortel, soumise à ces travaux

de goton campagnarde. Nous rions aussi non pas de la douleur si légitime d'Inachus en retrouvant sa fille dans cette vache au poil rousseau, mais de la manifestation de cette douleur :

> C'est vous, chère huile de mes reins,..
> Qu'est devenu votre équipage ?...

Et le regret s'accentue, digne au plus d'un courtaud de boutique, en constatant qu'Io a perdu par sa métamorphose son beau colet de quintin et sa juppe.

Je n'apprécierai pas davantage ; je me garderai de répondre au pavé du P. Vavasseur par un pavé de même taille et de même forme, destiné à écraser la critique maladroite qui a confondu Dassoucy avec les rimailleurs, aujourd'hui justement oubliés, qui usurpèrent au XVIIe siècle le nom de poètes burlesques. Il me suffit d'avoir dit que chez ce bohême curieux il y eut une dépense extrême de verve, d'originalité, de gaîté et une érudition étonnante. Savoir le grec à neuf ans, être capable de composer des vers latins comme ceux d'Ovide, ne fut pas, croyez-le bien, inutile à notre homme pour produire ses littéraires pochades, et de ceux qui, à toutes les époques, ont levé

les épaules avec dédain devant de pareilles œuvres, peu eussent été dans le cas de les écrire avec cette science et cet humour.

Donnons donc à Dassoucy, en sincérité, le rang auquel il a droit, bien loin, certes, de ces musiciens sublimes, — pour emprunter à Balzac sa comparaison, — qui planent à des hauteurs immarcessibles et dont le violon génial enchante les générations innombrables et infinies de tous les âges, mais en tête de ces joueurs de vielle locale dont le talent a une saveur particulière, plus agréable encore peut-être pour nos goûts de littérateurs blasés.



LA CRITIQUE
LITTÉRAIRE ET PÉDAGOGIQUE

Roland DESMARETS

I

Cette terrible puissance qu'on appelle la critique varie avec les heures et n'avait certes point au XVIIe siècle l'importance qu'elle a acquise de notre temps. Elle est née au lendemain même du jour où surgirent les grandes œuvres de la littérature, mais elle subit une plus longue période d'enfance, et notre époque peut à juste titre se vanter de l'avoir placée au premier rang des sciences. Dans l'antiquité classique, elle s'élevait d'un élan jusqu'au type suprême de l'ouvrage à examiner et en traçait les règles inéluctables. C'est ce qui fut à la fois le génie d'Aristote, sa gloire à travers les âges, et la raison des attaques toujours

violentes, souvent injustes, dirigées contre son autorité. Entre les mains des scoliastes, la critique interpréta les mots, éclaircit les phrases, s'en tint à la lettre des textes, absolument et naïvement dédaigneuse de leur esprit. Ici, Aristarque l'ordonna plus savamment; là, Zoïle la rendit hostile et même hargneuse, et leurs noms en devinrent proverbiaux. A Rome, ou bien elle fut purement grammaticale, ou bien ne nous légua que de trop rapides esquisses sous les plumes autorisées de Cicéron et de Quintilien. Et ce fut formée de ces divers éléments, à l'état chaotique encore, que nous la trouvons en France dans quelques Chapitres de Montaigne, dans les Préfaces de Ronsard, dans le fameux Manifeste de Joachim du Bellay. Au XVIIe siècle, elle se dissémine çà et là dans de petits traités spéciaux à peine parvenus jusqu'à nous, — préfaces, lettres, ouvrages de circonstance, — tels que l'*Essai de Critique en Diplomatique* du jésuite Daniel Papebroeck contre les PP. Bénédictins, auquel répondit le P. Mabillon, désireux de défendre contre cette attaque l'ordre auquel il appartenait. Cette critique, que l'on sent nécessaire, à laquelle seront bientôt dévolues les légitimes

espérances du Tiers-Etat cherchant, alors qu'il est tout, à devenir de rien quelque chose, nous la trouvons perdue dans les ruelles des précieuses, dans les conférences d'éloquence de Ménage et de Jean de Launay, dans les conversations de l'avocat Patru, dans le silence de Conrart, dans les *Lettres* (1) de Desmarets. Et c'est encore un groupe qui nous a paru digne de retenir l'attention que celui de ces critiques qui conversent ou correspondent entre eux, ne laissant que quelques feuilles éparses, précurseurs de l'abbé d'Aubignac, du P. Bouhours et de son adversaire Barbier d'Aucour, du P. Le Bossu, de Mme Dacier, du P. Caffaro, de Charles Perrault, encore bien insuffisants sans nul doute, mais ouvrant déjà la voie aux critiques plus sérieux du XVIII[e] siècle, et surtout à leurs successeurs. Je me garderai d'insister sur une comparaison trop facile et d'ailleurs tout à l'avantage des modernes, — la querelle étant trop vieille. Je ne veux actuellement que marquer une époque de la critique en signalant l'œuvre rare d'un

(1) *Rolandi Maresii Epistolarum Philologicarum libri II...*, curante L. A. Rechenberg, Lipsiae et Francofurti, Sumpt. Joh. Gasp. Meyeri, Bibliopolae Lipsiensis, Ao 1687.

écrivain à peu près totalement oublié.

Roland Desmarets, né à Paris en 1594, appartenait à une famille aisée qui soigna son éducation : un de ses maîtres les plus connus fut le P. Petau, dont sans cesse il resta l'ami. Sa biographie, si j'avais l'intention de lui donner ici un quelconque développement, serait fort peu documentée. Les seuls renseignements que j'ai pu me procurer sont tirés de l'*Eloge de R. Desmarets*, écrit par Pierre Hallée, un autre de ses amis, et imprimé en tête de la lettre de Roland sur l'éducation, dont on fit, en 1651, un tirage à part. J'y ai trouvé les noms de la plupart des gens auxquels furent, en leur temps, adressées les *Lettres Philologiques*, tous familiers de l'auteur qui leur demandait des conseils littéraires et leur en donnait à son tour avec intelligence et conscience, car il avait une âme de Caton. D'abord avocat, Desmarets renonça au barreau par dégoût de ses luttes feintes et par haine du tumulte des batailles oratoires, portant en toute rencontre une sincérité sereine et ces haines vigoureuses dont parle le Misanthrope. Sa santé était moyenne, mais un travail acharné usa son corps, et il mourut dans le sein des Muses, fin décembre 1655.

Ainsi parle son panégyriste. Toutefois, comme il ajoute qu'il était presque sexagénaire, je reporterai cette date au 27 décembre 1653, jour où il s'éteignit *au sein des Muses,* — ne contrarions point Pierre Hallée, — et fut enterré dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs.

Desmarets a eu pour amis, outre ceux déjà cités, Ménage, Costar, Gui Patin, les frères Valois, Emeric Bigot, Chapelain, Lescure, Noblet, Saumaise, Perrot d'Ablancourt, Patru, Sarrasin, Godeau, Gassendi, combien d'autres, qui appréciaient sa franche nature, admiraient son beau caractère, louaient son indéniable talent. Ce talent, il le transmit à son fils, avocat estimé du Parlement de Paris, que cite fréquemment Bayle auquel il a fourni des *Observations* et des *Remarques,* et à sa nièce, Marie Dupré, qu'il éleva près de lui avec de touchantes attentions et une sollicitude d'oncle et de pédagogue. Mais avant tous eut à se féliciter de sa pieuse admiration son frère Jean, plus connu sous le nom de Saint-Sorlin, assez piètre personnage et médiocre écrivain, auquel il voulait reconnaître du génie poétique, de l'éloquence, de la beauté d'invention, de la gravité de pensée, du sublime de poésie.

Cette critique élogieuse nous amène tout naturellement à examiner les *Lettres* de Roland. Grand partisan des anciens et ne manquant en aucune occasion de dire sévèrement leur fait aux modernes, il emprunte à Cicéron la définition du genre épistolaire : on écrit pour envoyer des nouvelles à sa famille et à ses amis ; ce sont là des lettres qu'il y a folie à éditer, constatation plutôt judicieuse et qui rayerait de notre littérature les papotages de madame de Sévigné et de quelques autres. On écrit pour être plaisant ; mais en a-t-on toujours sujet ? Belle question à soumettre à Voiture et à bien d'autres épistoliers de ce temps-là ! On écrit enfin pour donner son opinion sur les affaires publiques, à la condition d'y avoir été mêlé, — ou bien pour faire de la critique. Le morceau est long un peu, mais nous voilà au fait : c'est le lot que Roland se réserve, celui qui poussera les savants à bien accueillir son premier livre, celui qu'il conseille à Costar et à ses doctes amis. Le genre épistolaire, en effet, a bien besoin de leur concours, étant en pleine décadence. Dans l'antiquité, les lettres de Platon et de Sénèque avaient pu n'être que des brochures sur divers sujets, et celles de Brutus que des déclamations ;

mais, en revanche, celles de Cicéron et de Pline le Jeune peignaient les mœurs, les passions de leur siècle, l'état psychologique de leurs contemporains..., des stations de psychothérapie, en un mot. Plus tard, Symmaque, en dépit de sa redondance, plut par ses sentences fines et concises ; Sidoine Apollinaire se rapprocha de Cicéron en écrivant une sorte de journal de son temps ; Erasme donna sur le luthéranisme de précieux documents ; Scaliger brilla de sa grâce et de son élégance ; Juste Lipse rivalisa avec Pline. En France, on n'a produit encore que des épîtres insipides où s'entassent les mots sonores, les pensées froides et précieuses, et l'on n'a fourni de l'histoire que ce qui pouvait plaire aux destinataires des lettres envoyées. Exception est faite, toutefois, en faveur de Muret, recommandé à l'admirative attention de ses contemporains. Il s'agit donc de revenir des errements en cours et de composer des lettres critiques. Vous êtes orfèvre, monsieur Desmarets ! Et ainsi il nous sera donné de juger, avec une louable impartialité, des écrivains et de leur valeur, et de rendre par là de réels services aux jeunes gens, même alors que nous leur montrerions les fautes des gé-

nies consacrés, ainsi que déjà le conseillait Quintilien. Car la critique littéraire ne consiste pas uniquement à admirer sans réserves ; autant elle doit se tenir éloignée du dénigrement de parti-pris et se garder

De mordre le laurier que son souffle a sali,

autant il convient qu'elle renonce à ses allures de prosternation, qui font ressembler ses pontifes aux saints agenouillés près des tabernacles et en éternelles prières devant l'objet de leur culte. Que l'épistolier littéraire agisse donc comme Claude Saumaise et que, s'il désire composer des ouvrages de son fonds, il écoute le conseil de ce même Saumaise. Et tout d'abord, imitons les anciens, ainsi que fait Pibrac en ses didactiques quatrains. Ici, qu'il me soit loisible d'ouvrir une parenthèse pour marquer combien, au temps de Desmarets, la critique était étroite. Elle aura déjà progressé avec l'abbé d'Aubignac qui, dans sa *Pratique du Théâtre,* écrira d'une façon moins absolue : Je ne veux proposer les anciens pour modèles qu'aux choses qu'ils ont fait raisonnablement. Roland les admire sans contrôle et en tous points, et il veut qu'à leur exemple on n'écrive que pour instruire.

Une fois cette règle posée et acceptée, il convient de se spécialiser, — un esprit pondéré ne volant pas d'une chose à une autre, — et d'allier, dans le genre choisi, la profondeur de pensée de Pline l'Ancien et de Tacite au style châtié de Térence, que Desmarets, comme fera d'Aubignac, préfère à Plaute. Si le génie poétique vous fait défaut, écrivez en vile prose. Horace l'avait déjà dit ; Boileau le conseillera rudement à Chapelain ; Roland l'écrit doucement à Sarrasin, en lui donnant pour sujet, de même qu'à Colletet, des *Vies d'Écrivains*, sur le modèle de Plutarque. Mais il faudra que cette prose soit française, comme celle de Robert Salmonet, qui a traité en cette langue son *Histoire d'Angleterre*, et qu'en passant Desmarets rapproche de Tive-Live, rien de plus. Si je voulais chicaner, je demanderais pourquoi Roland, avec pareille théorie, a écrit cinq cents pages d'un latin assez correct, mais pédestre et bien éloigné de celui de Cicéron, et je rappellerais cette phrase de Boileau à Brossette : C'est une estrange entreprise que d'écrire une langue estrangère quand nous n'avons point fréquenté avec les naturels du pays, et je suis asseuré que si Térence et Cicéron revenoient au

monde, ils riroient à gorge déployée des ouvrages latins des Fernels, des Sannazars et des Morets. Mais écoutons plutôt Desmarets quand il est d'accord avec Boileau. A propos d'un solécisme oublié dans l'*Art Poétique*, ce dernier écrit qu'il faut montrer ses ouvrages à beaucoup de gens avant de les faire imprimer. Desmarets donne un avis analogue à Adrien Valois. Il s'en réfère, d'ailleurs, à Cicéron, qui ne dédaignait point les conseils de Pomponius Atticus et de l'affranchi Tiron. En ce but furent créées les lectures publiques, qui n'eurent point, à l'origine, d'autre objet que de consulter sur la valeur d'un manuscrit les amis et les confrères. Il est vrai qu'à cette époque lointaine on produisait des ouvrages minces et soignés, du dernier poli, selon l'expression d'Horace, et les amis n'avaient point à perdre trop de temps à cette besogne devenue aujourd'hui fastidieuse, car tout le monde moderne compile, compile, devançant l'abbé Trublet, de voltairienne mémoire, et préparant le proverbe de nos voisins d'Outre-Manche : *A great book is a great evil.* Assurément, quand une œuvre est bonne, plus elle est volumineuse, plus elle a de valeur ; mais nous nous défions des in-folios et,

sauf pour Erasme, que Desmarets affectionne particulièrement, et pour Valois, comme il est juste, la lettre lui étant adressée, cette défiance est une bonne précaution.

Une pareille stérile abondance est portée également dans la critique des textes. Utile parfois, elle noie trop fréquemment l'auteur dans des comments obscurs et inutilement prolixes, ou bien l'incite à établir des variantes sans portée. Terrible race que celle des commentateurs, les Pedianus, les Servius, les Donat, dont se plaignait déjà Rabelais, et qui, au grand dam de l'intelligence, entassent de lourds et fastidieux développements ! Desmarets est saisi d'effroi à la vue de tant de volumes de toute sorte entassés dans les fonds publics, et que, du reste, on n'a de garde de prêter aux travailleurs. Ne vaudrait-il pas mieux, pour le curieux de littérature, quelques rayons choisis ? Le grand nombre charge et n'instruit pas, et Sénèque avait bien raison d'écrire à un ami : Puisque tu ne peux pas tout lire, possède seulement ce que tu pourras lire. A quoi sert, en effet, cette accumulation ? Pour tout dire, ne va-t-elle pas à être nuisible aux jeunes gens qui lisent

trop et ne réfléchissent pas assez ? Voyez, au contraire, la conduite de ceux qui sont vraiment instruits : Jean, le frère aimé, lit intelligemment et médite sur ce qu'il lit, cherchant à savoir non pas tant encore ce qu'a dit l'auteur que les raisons pour lesquelles il l'a dit ; Gabriel Naudé, bibliothécaire de *la Mazarine,* prête les livres de son fonds et acquiert la juste réputation d'érudit et de fin lettré ; Gui Patin possède non pas des ouvrages bien reliés, comme un prince ou un millionnaire ayant des livres pour une pompeuse parade, mais surmonte les rayons, où sont, en bel ordre, rangées les éditions élégantes et surtout correctes, des statues et des bustes d'illustres penseurs, afin de connaître la physionomie des écrivains dont il apprécie l'esprit par la lecture de leurs œuvres. Et tout cela, on s'en doute, rattaché à l'antiquité par la citation de Sénèque flétrissant les lecteurs-amateurs, et par celle de Pline décrivant la librairie d'Asinius Pollion. Quelle supériorité en ces siècles qui ne subissaient pas l'influence de cette invention, la meilleure et la pire à la fois, l'imprimerie ! Car si elle procure à bon marché des ouvrages qu'on peut facilement lire, elle rend hâtive la produc-

tion et propage l'immoralité. Ah! si Desmarets eût vécu deux cents ans plus tard, combien plus raisonnablement fulminerait-il contre le flot toujours ascendant de la marée littéraire et de son limon impur, et que plus vif encore serait son désir de détruire l'imprimerie! N'insistons pas sur ce moyen radical et intransigeant, et passons aux éloges qu'il décerne aux traducteurs de son temps.

Il donne d'abord sur la traduction quelques conseils et prend, ainsi qu'il convient, ses modèles dans l'antiquité classique. Ennius a traduit l'*Hécube* d'Euripide, et cette version excellente tient plus compte de l'idée que des mots. Très bonne méthode pour rendre un poète, non un orateur. Erasme et Buchanan, pour avoir voulu s'attaquer au texte d'Euripide sans suivre l'exemple d'Ennius, ont mal réussi. Et cet insuccès était fatal, car la traduction doit paraître une œuvre originale. Notons dans cette formule simpliste un peu d'exagération. Au XVIIe siècle même, tous les critiques ne seront pas de l'avis de Desmarets : l'abbé d'Aubignac parlera de la corruption que les traducteurs ont faite en voulant apporter des changements qui détruisoient toutes les graces de l'origi-

nal, et l'abbé de Pures, dans la Préface de sa traduction de Quintilien, opposera au style serré et plein des attiques, le style enflé et vide des asiatiques, qui ont fait du circuit pour des choses droites et ont périphrasé ce qui avoit son mot propre. Mais, étant admise la théorie de Roland, on conçoit son admiration pour *les belles infidèles* de Nicolas Perrot d'Ablancourt qui, d'après lui, a lutté avec succès contre la prose serrée et parfois obscure de Tacite; pour les versions de Lucrèce, de Virgile, d'Horace, de Catulle, qu'a si largement et si sainement écrites, à son sens, l'abbé de Marolles; pour la traduction vantée de Plutarque par Amyot. Plutarque a les honneurs d'un éloge spécial: son œuvre est un trésor encyclopédique, plein de jugement et de ces fines appréciations qui ne permettent guère de croire qu'il est né dans l'air épais de la Béotie. Quant à Amyot, il a traduit son auteur comme Cicéron rendait Démosthène, avec une modeste licence et une bonhomie qui ont fait de son œuvre l'idéal du genre, c'est dire une œuvre personnelle. Il possédait de plus une connaissance approfondie de la langue grecque, qui ne tend que trop à disparaître, en raison de l'absurde adage : *Graecum est, non*

legitur. Si bien des gens, en effet, au XVII[e] siècle, savent du grec; si, pour l'amour du grec, les femmes caressent et mignottent les Vadius et les Trissotin, — ce qui peut paraître une récompense suffisante aux horreurs de la syntaxe d'après Kleinarts et de l'accentuation selon Mérigon, — peu même des illustres, à l'exception de Racine, qui lit et apprend Héliodore dans le texte, et de Fénelon, l'esprit libre, qui unit dans une même intelligence Sophocle et Térence, Virgile et Homère, peu savent le grec, c'est-à-dire sont pénétrés du divin génie de cette langue.

Et toutefois ce n'est que sous cette condition qu'on pourra se livrer à l'éloquence, ou seulement apprécier les règles de l'art oratoire. N'est-ce point en lisant *les Olynthiennes* que l'on sent la profonde et exacte vérité du mot de Quintilien : *Pectus est quod disertos facit?* D'où il s'ensuit que l'éloquence n'a que fort peu à attendre de la rhétorique. C'était l'opinion de Lysias, et celle de cet Eschine qui, exilé à Rhodes, refusa d'ouvrir un cours d'éloquence, par la raison majeure que l'éloquence ne s'enseigne pas : *nascuntur oratores.* N'allons donc point commettre la faute d'étendre ces robustes génies sur le lit de Procuste de

la rhétorique. Et maintenant, voyons ce qu'est devenue l'éloquence! Au temps de Desmarets, l'éloquence politique n'existe pas; car, ainsi que l'a constaté Cicéron, la monarchie tue ce genre, qui n'est que partiellement littéraire. L'éloquence judiciaire est morte; car les avocats ne plaident pas au criminel. — Je laisse la responsabilité de cette affirmation à l'ex-avocat; elle m'a paru fort singulière, mais j'ai vainement et longtemps cherché un seul texte qui pût la démentir. — Seule, l'éloquence démonstrative survit donc dans le panégyre, et l'on n'entend guère en ce genre que discours ridicules, qu'on a la naïve audace de publier.

Il en est de même de l'histoire. Mais si les reproches du critique visant les orateurs sacrés qui ont précédé Bourdaloue et Bossuet sont en très grande partie fondés, ceux qu'il adresse aux historiens portent à faux. Il est vrai qu'il part de prémisses erronées et que, au nom même de la logique, s'imposait son absurde conclusion. L'histoire ne doit être, à son sens, que l'exposition sèche des hauts faits du passé, à fin de servir d'exemple aux hommes du présent. Et nous avons à la suite la liste obligatoire : Thucydide, Hérodote, Polybe,

Tive-Live, Salluste, et même Cornelius Nepos et Suétone, et surtout Tacite, ce maître des hommes d'Etat, auquel l'on peut appliquer l'éloge que Cicéron faisait de Thucydide : Le nombre des pensées égale chez lui le nombre des mots. Ce sont, d'ailleurs, allant aux mêmes historiens, les mêmes louanges que nous retrouvons dans *l'Honneste Homme, ou l'Art de plaire à la Court*, de Nicolas Faret. Ce qui tue l'histoire du XVIIe siècle, c'est l'appendice, la pièce justificative, et la philosophie. Théorie bizarre et que prêchait aussi l'abbé d'Aubignac : L'historien, écrivait-il, doit raconter simplement ce qui s'est passé et, s'il en juge, il fait plus qu'il ne doit. Cette monstrueuse pratique va, par bonheur, être démentie par le P. Daniel, qu'Augustin Thierry pourra justement louer d'avoir au moins deviné la méthode qui convient à l'histoire. Il serait cruel d'insister, aujourd'hui que l'on apprend dans nos écoles primaires plus que les faits et les dates des événements mémorables, en un temps où les archivistes paléographes posent sur tout travail historique leurs doigts poussiéreux, et où les romanciers eux-mêmes ont la prétention de baser leurs récits sur des documents.

Ainsi n'agissait point Honoré d'Urfé, le

premier des romanciers par le génie, à la fois noble et docte, émule heureux d'Héliodore, de Pétrone et d'Apulée, et pourtant rien n'est plus parfait que *l'Astrée*. Ne voyons dans cette tirade enthousiaste qu'une idée commune à tous les critiques de l'époque : avoir popularisé en France la populaire Diana de Montemayor d'Espagne avait été le grand, le suprême mérite de d'Urfé, qui, du même coup, avait peint la paix sereine des champs à une société à peine sortie de guerres acharnées et de troubles incessants, avait appris aux profanes le langage de l'amour idéal, et prêté aux allusions précieuses de cette belle société qui jouait les scènes de son ouvrage à l'Hôtel de Rambouillet ou aux Samedis de Mlle de Scudéry. Au dire de Desmarets, la haute morale de ce livre est exposée avec tant d'habile facilité que les femmes elles-mêmes la saisissent ; car d'Urfé joint la grâce au jugement. Sa langue, en outre, est pure et bien française, et l'on peut comparer son éloquence à celle des orateurs de l'antiquité, tout en rapprochant son tour d'esprit de celui de Montaigne. Montaigne ! Le voilà encore, mais cette fois considéré non plus comme un libertin, mais bien comme un styliste inimitable, dont le désordre n'est

qu'apparent et les digressions charmeresses. Et avec toutes ces qualités, modeste et se prétendant ignorant de tout.

C'est là ce qu'on nomme être judicieux, et cette vertu est des plus rares. Nos auteurs dramatiques surtout, encore presque des enfants, se croient supérieurs à Sophocle et à Euripide. Suit en une page une poétique de l'art théâtral. La tragédie vaut par le sujet, non par les vers ; or, nos tragiques visent à la finesse, ne s'occupent guère de la vérité, ne mettent sous les yeux des spectateurs que des combats de passion, dans lesquels ils tâchent à déployer leur habileté. Pauvre Corneille ! Quelle supériorité incontestée s'il n'eût écrit que *Héraclius* ou *Théodore, vierge et martyr !* Est-ce bien à cela que voulait aboutir Desmarets ? L'abbé d'Aubignac a vu plus juste, en déclarant d'abord que le sujet doit être bon fatalement, puisqu'il ne dépend que du choix de l'auteur et qu'il n'en peut rejeter le mal que sur sa mauvaise imagination. Puis il en vient précisément à *Théodore,* trouve la constitution de cette pièce très ingénieuse, son intrigue bien conduite et bien variée, et constate sa chute qu'il approuve pleinement. Il ne suffirait donc point d'avoir mis en une tragédie de l'action et encore de l'ac-

tion. Mais pour Roland, son frère Jean est le premier tragique du siècle, et c'est sur les œuvres de Jean que Roland échafaude son système dramatique.

C'est Jean, toujours, qui est le premier poète épique de son temps. N'a-t-il pas écrit *Clovis ?* Ceci nous vaut inévitablement l'éloge d'Homère, de Virgile, de Silius Italicus, de Lucain, auquel Desmarets consacre un paragraphe particulier. Assurément,on a reproché avec raison à Lucain de la déclamation et de l'emphase,mais que de beautés à relever dans *la Pharsale !* Et combien haute sa morale, comparable à celle de Zénon ! Tout autre chez les modernes est Arioste. Ingénieux dans la fiction, il a déparé son œuvre, non seulement par des couplets lyriques absolument déplacés, mais surtout par des obscénités plus regrettables encore,et qui ne conviennent nullement à la majesté de l'épopée. Le Tasse, plus proche des anciens, est conséquemment plus parfait. Quant à Ronsard, ce précurseur direct de Saint-Sorlin, il a du souffle, mais son invention est froide et sa poésie rebutante. Il tombe dans les défauts de Claudien, dont le principal est l'abus des discours, condamné par Scaliger chez le poète épique. Notre Homère, c'est Jean

Desmarets, et cette appréciation suffirait à expliquer le surnom de philadelphe, donné par Ménage à Roland. Car, sans aller aussi loin que Boileau dans ses attaques contre le prophète, qu'il trouvait ennuyeux à la mort, on a le droit de penser et d'écrire que *Clovis* est de quelques degrés au-dessous de *l'Iliade.* C'est ce que ne croyaient, et de très bonne foi, ni Roland, ni plusieurs de ses contemporains, ni Jean lui-même qui écrivait naïvement : On ne peut pas critiquer mon œuvre sans injustice et même sans impiété. Il faut s'appeler Horace pour risquer sans ridicule de ces *exegi monumentum.*

Autre précepte : il ne convient pas de faire au poème épique une Préface. Tous les grands poètes cités et, en outre, Hésiode, Apollonius, Ovide, Stace, n'en ont point composé pour leurs ouvrages immortels. C'est donc sans préface que *Clovis,* l'archétype du genre, passera à la postérité la plus reculée.

Troisième règle : le poète épique et le philosophe étant de même nature et devant être, avant tout, des auteurs didactiques, la grande valeur moralisatrice de l'œuvre s'impose. N'est-ce point en ce sens que Lucrèce, après Empédocle, a traité de *la Na-*

ture ? Et Nicandre, et Virgile ? Tout ce beau raisonnement est pour en arriver à la poésie sacrée qui enseigne la gloire de Dieu, et pour féliciter Godeau, évêque de Grasse par un calembour de Richelieu, et précédemment nain de Julie, d'être à la fois, comme David, comme Grégoire de Nazianze, ministre de la religion et poète sacré.

Telles sont impartialement résumées et ordonnées les théories de critique littéraire de Roland Desmarets. Si l'on y relève un goût généralement étroit, source de quelques erreurs, il ne faut point oublier en quelle date elles furent composées, qu'elles nous renseignent assez exactement sur l'état embryonnaire de la critique au début du XVIIe siècle, et reconnaître que leur auteur est souvent judicieux, et érudit même jusqu'à l'intempérance.

II

Les *Lettres Philologiques* nous signalent, au surplus, à quel point en était, vers la même époque, la science pédagogique. Si jamais il fut une préoccupante question, ce fut bien celle de l'institution des enfants, comme on disait au XVIe siècle, tirant ce vocable expressif du latin pour le transporter sans peine dans la belle langue de ce temps,

fille non encore abâtardie de la Rome antique, qui savait rendre la pensée sous une forme concise et pénétrante comme les inscriptions qu'elle a gravées sur le marbre de ses tombeaux. Cette institution avait été un des objets d'étude de ce temps, le plus tragique de l'histoire, au dire de Daunou qui pourtant avait vu la Terreur, de ce temps qui, selon Sainte-Beuve, était fécond, puissant, très savant et déjà très délicat par portions, quoiqu'il ait l'air encore grossier par bien des aspects. Erasme, le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, Luther, Ramus, Charron, Pasquier, et surtout Rabelais et Montaigne, démasquèrent, sur ce terrain aussi, dans leurs œuvres de bonne foy, les erreurs de leur époque, et essayèrent de prévenir le retour des fautes coutumières par leurs théories judicieuses, leurs aphorismes ingénieux, leur combat de toutes les heures contre les pédants et leurs si nuisibles et si défectueuses pratiques. Le pédantisme tant raillé ez-comédies italiennes, voilà l'ennemi contre lequel le pédagogue digne de ce nom engage la lutte, et le pédant est de tous les âges. Voyez les rabbins hébraïques de Tibériade, de Babylone, de Jérusalem ; et les grammatistes d'Athènes, ces premiers maîtres avant les

sophistes, dont la mission était de faire observer exactement la ponctuation et mesurer la durée des syllabes, comme nous l'apprennent Aristote et Denys d'Halicarnasse; et les maîtres de gymnastique de Sparte, armés du fouet qui présidait à l'éducation donnée en commun, qui excluait toute culture littéraire et scientifique ; et les grammairiens disputants de Rome, dont parle Horace ; et les rhéteurs, dont nous pouvons apprécier le savoir futile et indigeste par les *declamationes* qu'ils nous ont laissées ; et les clercs de Charlemagne ; et les prêtres de Bagdad et de Cordoue ; et les lourds scolastiques du moyen âge ; et ces régents du XVIe et du XVIIe siècle, pareils à ce Grangier qu'a immortalisé Cyrano, gonflés de science, tranchants dans leurs opinions, étroits dans la conception de leurs programmes, rudes dans l'application de leurs méthodes, hostiles à toute idée de progrès, cristallisés, pour ainsi parler, dans leur philosophie antiscientifique, et raillés par tous ceux qui, de près ou de loin, se sont occupés de pédagogie et de critique. Noël Béda, docteur en Sorbonne, grand ennemi de la Renaissance et de Budé, Joannes Major l'Ecossais, qui enseignait au Collège de Montaigu, sont restés fameux. A

en croire Rabelais, avec tous leurs pareils, ils commençaient l'instruction de leurs disciples par la charte, jusqu'à la dire par cœur au rebours, et les menaient en plusieurs années jusqu'au *Doctrinal*, au *De Modis significandi*, au *De Moribus in mensa servandis*, œuvres puériles qu'ils commentaient obscurément, car leur sçavoir n'estoit que besterie, abastardissant les bons et nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse... Cette satire n'est point aussi fantaisiste qu'on le pourrait croire, et l'on trouvait des Thubal Holoferne et des Jobelin Bridé à tous les pas ; on étudiait bien réellement les sophistiques argumentations du docteur subtil Joannes que j'ai nommé, et le *Fasciculus rerum expetendarum* d'Ortvinus. Ces doctrines pour abreuver les jeunes ânes, comme dit Charles Sorel dans son *Francion*, composaient le programme suivi encore au début du XVII[e] siècle, et appliqué par Hortensius, au dire de ce même Sorel. Exercices futiles, connaissances étroites dont on gonflait l'intelligence des escoliers, huilés aussi d'une philosophie ridicule qui prenait pour base le barbare syllogisme, remplissoient la mémoire et laissoient l'entendement et la conscience vuides, selon l'expression de Mon-

taigne, qui nous apprend, en outre, que l'on n'oyoit que cris et d'enfans suppliciez et de maistres enivrez de leur cholère en ces geaules de jeunesse captive, si souvent citées, et condamnées depuis. Or, les résultats obtenus par de tels moyens étaient exécrables ; et Desmarets commence par s'en plaindre amèrement, en reprochant aux professeurs leur manque de zèle et d'intelligence, aux élèves leur négligence et leur paresse. Jusque-là, rien de bien neuf ; mais il devient intéressant sur les questions de programme et de méthode. Le maître doit soigneusement expliquer les grammaires toujours si obscures, habituer ses disciples aux exercices oraux, ne leur donner à lire que très peu d'auteurs très bien choisis, Cicéron plutôt qu'Apulée, Virgile plutôt qu'Ovide et surtout que Térence, dont la langue archaïque est plus difficile à entendre, ne rien laisser passer sans un commentaire bref, clair et précis. On ne peut dire mieux. Roland me paraît avoir tracé la voie à suivre, entre l'université pédante et les jésuites superficiels, aux Petites Ecoles de Port Royal qui établissaient des réformes grammaticales, donnaient la préférence à la version sur le thème, enseignaient en français, introduisaient les exercices oraux et les ex-

plications minutieuses. Desmarets recommande, au surplus, comme base des programmes qu'il rêve, l'étude sérieuse du grec, dont nous l'avons vu indiquer la nécessité, de la prosodie trop négligée aussi, de la philosophie, à la condition de remplacer par la morale simple et facile la trop obscure dialectique, enfin de la rhétorique, d'accord en cela avec l'abbé d'Aubignac : Toutes ces ingénieuses variétés de parler que les habiles ont recherchées pour s'exprimer plus noblement que le vulgaire et qu'on appelle figures de rhétorique..., donnent de la grâce aux narrations, de la probabilité aux moindres raisonnements, de la force aux passions et du relief à toutes les choses qu'on veut faire valoir. Allant plus loin encore, Roland semble pressentir notre enseignement secondaire moderne, auquel il me paraît impossible de donner ancêtre plus reculé et plus classique. Il voudrait, en effet, étendre l'étude des sciences : géométrie, cosmographie, histoire naturelle, qui, après que les lettres ont appris à écrire, apprennent à penser. Et cette institution des enfants, il ne voit aucune raison pour en exclure les bachelettes. On dirait qu'il rêve nos lycées de jeunes filles, et la chose vaut la peine d'être notée à la veille des *Femmes*



Savantes. Après tout, peut-être simplement connaissait-il cet essai de coéducation des sexes, tenté par Catherine de Médicis, en collaboration avec sa belle-sœur, Marguerite de France. De nobles écoliers, garçons et filles, se pressaient autour du Dauphin avec le nom d'enfants d'honneur, et apprenaient en commun le grec et le latin sous la direction de maîtres choisis, tels que Pierre Danès et Jacques Amyot. Cette école mixte était fréquentée notamment par Marguerite de Valois, Marie Stuart, le prince de Mantoue, les fils du connétable de Montmorency et d'autres de noble race jusqu'à une cinquantaine, ou environ, recevant bonne et généreuse nourriture en commun. De là, sans doute, la reine Margot et la reine d'Ecosse ont pris cette virilité, cette indépendance et cette liberté d'allures qu'elles portèrent dans leur vie de femmes et de souveraines. La seule question à retenir en ce lieu, c'est que, dès le XVIe siècle, on avait fait, dans des conditions, si exceptionnelles fussent-elles, un essai qui prouva la valeur au moins égale de la femme au point de vue intellectuel. C'est le sentiment de Roland Desmarets, qui proteste contre la théorie par laquelle on considère la femme comme un être inférieur en intelligence, et écrase ses

contradicteurs de toute la force de sa toujours présente érudition : Platon reconnaissait aux femmes des dispositions naturelles égales à celles des hommes ; Auguste consultait Livie sur les affaires de l'Etat ; Juvénal n'était qu'un satirique de parti-pris, car la femme instruite est meilleure, témoins Sappho et Aspasie.—Nos féministes modernes désireraient peut-être, au point de vue moral, des exemples mieux choisis.—Les femmes philosophes ont abondé, telles la fille de Cléobule et Théano de la secte des Pythagoriciens, Lasténia et Axiothéa, disciples de Platon, et la fille d'Aristippe, qui fut la plus remarquable élève de son père. Les femmes poètes comptent : Corinne vainquit cinq fois Pindare ; l'épouse de Lucain aida son mari à terminer *la Pharsale ;* Sulpicia flagella de sa *Satire* l'empereur Domitien, proscripteur des philosophes. Et Marguerite de Navarre ! Et Mlle de Gournay ! Devançant son siècle, haussant les épaules devant les épais Chrysale de son temps, dépassant Fénelon, dont le livre de haute valeur sur *l'Education des Filles* restreint trop la culture intellectuelle de ce sexe, d'accord avec Faret qui, dans son *Honneste Homme,* prouve, à grands coups de souvenirs mythologiques, que la différence des

sexes n'en fait aucune des vertus, Roland a beaucoup réfléchi sur ce problème complexe, et ses réflexions ont été fructueuses. Il n'hésita point quand il fallut passer de la théorie à la pratique, et il instruisit, comme il aurait fait d'un homme, sa nièce Marie Dupré. Celle-ci devint une femme des plus distinguées : elle fut liée avec Conrart, avec Madeleine de Scudéry, et bon nombre de beaux esprits, parmi lesquels elle tint admirablement sa place ; elle entra en relations épistolaires avec Bussy-Rabutin, et adressa à Mˡˡᵉ de la Vigne, la correspondante d'Etienne Pavillon, des *Vers faits en faveur de l'ombre de Descartes*, que Corbinelli déclara très bons et très justes, et que le P. Bouhours, émerveillé, inséra dans son *Recueil de vers choisis*, en 1693 ; enfin, ce fut en grec qu'elle composa l'épitaphe de son oncle.

Au total, que valent les *Lettres Philologiques* de Roland Desmarets ? Elles n'ont pas, dit Vigneul-Marville, l'agrément qu'auraient celles qui s'écrivent par rencontre et par la nécessité de répondre à ses amis. Cela est vrai et elles tiennent beaucoup plus de la dissertation que du genre épistolaire. Mais elles renferment une foule d'idées justes sous une forme moyenne, facile à com-

prendre, et leurs erreurs mêmes sont instructives, en ce qu'elles nous montrent où en était, il y a deux cents ans, la critique littéraire et la pédagogie. Il convient d'y louer, en outre, ce ton discret et poli du XVIIe siècle, qui parfois, — oh ! si rarement, — manque aux pédagogues et aux critiques du nôtre.



PORTRAIT DE FEMME

Ninon de LENCLOS

Un gentilhomme de Touraine, débauché assez louche, de Lenclos, et une demoiselle de Raconis appartenant, elle aussi, à une noble famille de l'Orléanais, femme d'ailleurs de mœurs plus que larges, donnèrent naissance, en 1616, à Anne, dite Ninon, dont la curieuse figure de courtisane-philosophe éclaire le XVIIe siècle d'un de ces étranges reflets qui font penser aux Aspasie et aux Thémisto de l'antiquité païenne. Sa carrière fut aventureuse depuis sa jeunesse jusqu'à son âge mûr. Elle avait à peine deux ans lorsque son père fut obligé de s'exiler. Parmi les amis de Lenclos se trouvait Louis, sieur du Maine, baron de Chabans, gentilhomme ordi-

naire du Roi, gouverneur de Sainte-Foy et général de l'artillerie de la République de Venise qui, malgré tous ces titres, était aussi encanaillé que lui. Tous deux avaient un goût commun pour la musique et jouaient fort agréablement du luth ; Chabans s'occupait en outre de littérature et de sociologie, et l'on a conservé de lui un *Advis et moyens pour empescher les desordres des duels*, in-8°, que publia, en 1615, à Paris, Denys Langlois. Par une bizarrerie du sort, ce fut en duel que périt le sieur du Maine. Après une querelle avec son inséparable compagnon, provoqué par lui, il arrivait en chaise au lieu de leur rendez-vous, lorsque, avant même qu'il fût descendu et eût pu se mettre en défense, son déloyal adversaire le perça de son épée. L'affaire fit beaucoup de bruit, et voilà Lenclos en fuite, abandonnant sa femme et sa fille. Elles habitaient le quartier du Marais, dans le voisinage de Scarron, dont la femme, avant de devenir reine *in partibus*, devait être la compagne et l'amie de Ninon. La fillette préludait alors à son rôle de charmeresse, et se laissait choyer par toutes les dames du voisinage qui lui montraient à danser la sarabande et développaient son esprit vif et hardi avec son

goût précoce du plaisir luxueux. Elle avait à peine quinze ans que déjà elle liait des amourettes avec Saint Etienne et le chevalier de Raray. Voltaire déclare, sur la foi de l'abbé de Chateauneuf, qu'elle avait seize ou dix-sept ans lorsqu'elle eut des bontés pour le cardinal de Richelieu qui lui assura, en échange, deux mille livres de rente viagère. Le reste de la vie de Ninon n'est pas pour démentir cette affirmation ; car, dès ce moment, elle se livra, sous l'œil complaisant de sa mère, à tous les écarts de sa libre fantaisie, passant, selon les heures,

du brun valet de pique au blond valet de cœur,

faisant quantité de martyrs, choisissant toujours selon son goût ses favoris et, si nous en croyons Tallemant des Réaux, disant bravement, quand elle était lasse : en voilà assez, cherchez fortune ailleurs, enfin estimant que trois mois en amour c'était l'infini. A ce moment mademoiselle de Scudéry trace ce crayon de Ninon sous le nom de *Clarice :* .... C'est une des personnes du monde la plus charmante et de qui l'esprit et l'humeur ont un caractère le plus particulier.... Elle est de fort belle taille et d'une grandeur agréable, capable

de plaire à tout le monde par un certain air libre et naturel qui lui donne bonne grâce. Elle a les cheveux du plus beau châtain qu'on ait jamais vu, le visage rond, le teint vif, la bouche agréable, les lèvres fort incarnates...., les yeux noirs brillants...., et la physionomie fine, enjouée et fort spirituelle.... Elle parle volontiers, elle rit aisément.... Elle a le cœur tendre et sensible... Elle est fidèle à ses amis ; elle est capable de secret et de discrétion ; elle est généreuse...., et elle est enfin si aimable qu'elle est aimée des plus honnestes personnes de la Cour.... Et, en effet, autour d'elle se pressa toute une théorie de mourants : un prince, le grand Condé ; un cardinal, Richelieu ; des ducs et des maréchaux de France, d'Albret, Navailles, Coligny, duc de Châtillon, conquis sur Marion de Lorme, Villars, oubliant pour un jour ses armées ; des marquis, Sévigné, avec lequel elle entretint une si assidue et si fine correspondance, Brancas, qui fut distrait une fois de plus ; des gentilshommes, d'Elbène, Miossens, Méré, qui prirent sur son esprit une influence philosophique ; Charleval, Villarceaux, qu'elle abandonna à Madame de Maintenon, Vaissé, Guiche, Rambouillet, qui retrouvait chez elle une copie

du fameux Hôtel de sa mère, La Châtre, qui prit un mauvais billet pour un bon spectacle; des robins, Coulon, Perrachon, oubliant leur gravité solennelle; des savants, des littérateurs, des abbés en rupture d'observations, d'analyses ou de prières, Huyghens, Lafare, Chapelle, Saint Evremond, Chateauneuf qu'elle appelait ses caprices, mille autres que j'oublie et qui vite mirent en belles pièces le peu de vertu qui lui restait. Ses désordres allèrent si loin et furent en si grand nombre qu'Anne d'Autriche s'en émut. Les *Remarques journalières et véritables de ce qui s'est passé dans Paris et ailleurs ès-années 1648 à 1657* nous donnent le récit suivant : La demoiselle de Lenclos avoit esté conduitte aux Madelonnettes par Madame de Vendosme accompagnée de Madame la marquise de Senecey, de l'ordonnance verbale de la Reyne dont la pieté se trouvait extresmement offencée non seulement de la vie scandaleuse qu'elle menoit, à la veüe du Louvre, mais encore, et bien plus sensiblement, par le rendez-vous general que tous les jeunes seigneurs de la Cour se donnoient chez elle tous les jours et ou ils establissoient la desbauche, le libertinage et l'impieté au plus haut degré d'insolence que l'on puisse imaginer....

Ninon, en effet, prêchait d'exemple, — et n'est-ce point le mode le plus efficace de prédication?—l'émancipation de la femme; elle voulait pour les deux sexes des droits égaux, une morale une et simple, et la seule prière que oncques elle adressa à un Dieu auquel elle ne croyait que sous bénéfice d'inventaire était : Faites de moi un honnête homme et n'en faites jamais une honnête femme. Elle fut exaucée et, dans le mépris des vertus de son sexe, elle conserva celles du nôtre, ainsi que parle Jean-Jacques Rousseau qui crie au prodige. Mais la morale bourgeoise fut sauve par son emprisonnement aux Madelonnettes. L'incident est clos, et nous n'avons aucun intérêt à étudier en elle les artifices ou le hasard qui la firent régner par ses charmes jusques et passé quatre-vingts ans. Laissons donc désormais, de même que l'a pudiquement fait Sainte Beuve, cette Ninon rivale et héritière de Marion Delorme qui ne fut point une honnête femme, et la liste de ses chutes qui, si longue qu'on la fasse, restera encore incomplète, pour ne voir en elle que l'honnête homme qu'elle a voulu être. Après la Fronde et la Régence, elle s'est métamorphosée et elle est alors devenue la moderne Léontium, comme se plaît

à l'appeler Saint Evremond. Voici ce qu'il lui écrit à elle-même sur cette heure de transition : Aujourd'huy que la fleur de votre grande jeunesse est passée...., vous retenez tant de bonne mine sur votre visage et conservez tant d'agrément dans l'esprit que, n'étoit la délicatesse de votre choix a recevoir le monde, il y auroit autant de foule chez vous sans intérest qu'il y en a dans les Cours où il y a le plus de fortune....

Etudions rapidement cette fin de la vie de Ninon, ce moment psychologique où elle a les plus honnestes gens de France pour amis, au dire de l'un d'entre eux, le chevalier de La Fare.

Il serait curieux de comparer les femmes du XVII[e] siècle à celles du nôtre, de voir combien plus large, mais non plus haute, était leur conception de la vie. Chez les bourgeoises, attaquables par leurs ridicules, mais respectables par leurs vertus solides, la différence est assez peu sensible : parcimonie, amour du paroistre à peu de frais, désir de connaître et de juger les affaires d'autrui, religiosité intolérante sont les défauts principaux, que balance une grande honnêteté foncière. Mais pour les grandes dames, c'est autre chose ; et

elles fleurent un parfum particulier en nous amenant des grâces empesées et pompeuses, de la moralité austère de l'Hôtel de Rambouillet et des Samedis de la française Sappho, au scintillement éblouissant et au cynique dévergondage des Salons de la Régence. Elles se mêlent, elles se confondent avec le demi-monde,— dont Somaize fut, si je l'ose dire, l'Alexandre Dumas fils, — qui unissait l'esprit trop enjoué, l'art du trop bien parler, les manières trop exquisement polies, la culture trop délicatement raffinée aux théories trop libres et aux mœurs relâchées, en sorte que Ninon est une véritable grande dame.

Il ne faut point oublier que Louis XIV donnait le ton et qu'il y avait un homme, ainsi que le constate G. Hanotaux dans ses *Etudes Historiques,* sous la majesté des plumes, des broderies et des perruques, sous l'étiquette du justaucorps bleu, caché sous la pompe royale, monté sur des talons rouges, guindé sur les plus beaux mollets de la chrétienté. En fait, nous n'ignorons point que la vie privée du grand roi justifia chez ses sujets bien des écarts, et il convient de remettre mademoiselle de Lenclos dans son cadre. Si l'on voulait

donner une liste approximative des dames illustres, ainsi que parle Brantôme, se livrer aux douceurs du *reportage* et signer des *échos* aventifs du *high-life*, il serait aisé de citer des mondaines, marquise de Fiesque, comtesse de More, baronne de La Garde; des bourgeoises, madame Doradou, madame Paget; des femmes d'écrivains à la mode, madame de la Calprenède. On y pourrait joindre la *vie de Château* et nommer mademoiselle de Beaumont en sa terre du Bordelais, et madame de Balan en sa châtellenie poitevine. Les champs principaux d'opérations sont le faubourg Saint-Germain, la place Royale, l'île Notre-Dame, le Marais du Temple, où se tiennent les ruelles les plus courues, avec des lois fixes et réglées telles que tenir assemblée ou aller chez les maîtresses de maisons qui en tiennent, lire toutes les nouveautés, savoir écrire de petits vers et des billets doux, et même distinguer avec finesse ces enfants de l'air, les soupirs, que pour notre instruction catalogua mademoiselle de la Martinière.

Autour de ces femmes papillonnent les alcôvistes, et elles ne laissent guère de vide à leurs désirs. Mademoiselle Bailly tient la balance entre la robe et l'épée, entre le

maître des requêtes Lelièvre, qui a pour lui la richesse, et l'officier Cousin qui ajoute à son allure martiale l'agrément des lettres ; mademoiselle Dorgemont vogue sous la conduite de monsieur Talon sur les mers du Royaume du Tendre ; mademoiselle Hardy a des yeux à faire pester l'indifférence et crever la froideur ; mesdemoiselles de Villebois ont un furieux penchant l'une pour monsieur de Tourville, l'autre pour monsieur de Cailly ; mademoiselle de Bourbon apprend sous la férule de Daubigny les règles de fortification, mais je présume qu'il ne lui a montré que la façon d'attaquer les places, sans lui indiquer l'art de les défendre.

Il serait trop facile d'allonger cette liste avec les noms des habituées de ce monde étrange et curieux, en lequel Ninon tint une belle place. Pénétrons dans son salon qui rivalise avec les plus illustres, à la suite de Saint-Simon : Tout se passoit chez elle avec un respect et une décence extérieure que les plus hautes princesses soutiennent rarement avec des faiblesses... Elle avoit pour amis tout ce qu'il y avoit de plus trié et de plus élevé à la Cour, tellement qu'il étoit devenu de mode d'estre reçu chez elle et qu'on avait raison de le désirer par les

liaisons qui s'y formaient... La considération qu'elle s'estoit acquise, le nombre et la distinction de ses amis et de ses connaissances continuèrent à lui attirer du monde quand ses charmes eurent cessé et quand la bienséance et la mode lui défendirent de plus mêler le corps avec l'esprit... Désintéressée, fidèle, secrète, sûre au dernier point... Et surtout elle pense librement et ne croit guère qu'à la raison, destructrice des préjugés. Par là, elle mérite une place dans cette secte d'épicuriens hardis, amoureux du *Satyricon* de Pétrone et ne reculant point devant les licences de haulte gresse de maître Rabelais, secte choisie dont Corbinelli dit des merveilles à madame de Sévigné, dont rêve madame de Coulanges, et dont l'abbé de Chateauneuf reproduit les fines et artistiques conversations dans son *Dialogue sur la musique des anciens*.

Autour d'elle Ninon a groupé Saint-Pavin, le goutteux abbé de Livry; le chevalier de Méré, type de l'honneste homme, aussi observateur que Balzac, aussi spirituel que Voiture; et Mitton, l'aimable égoïste, auquel pensait Pascal en écrivant son célèbre mot : le moi est haïssable, qui eut l'audace, en revanche, de prendre à

partie l'auteur des *Pensées* à fin de le réfuter ; et Saint-Evremond qui discutait avec elle la morale d'Epicure et lui adressait ce madrigal, vrai par hasard :

L'indulgente et sage Nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Ce n'est plus alors le temps de la bonne Régence. Les enjoûments et les ris ont fait place à la raison et à la philosophie, — ce n'est pas tout un. On ne s'occupe plus de vers et d'amours que d'une façon pour ainsi dire rétrospective. Ainsi fait Charleval, ainsi encore Saint-Evremond qui, sans jalousie et avec son spirituel scepticisme, rappelle en une élégie Villarceaux, l'enchanteur qui, durant trois ans, seul eut la clef de la chambre jaune ; Coligny, le beau garçon qui fit battre fort le cœur de la dame ; d'Albret, l'ornement de la France ; et Enghien

.... qui gagnait des batailles
Et sut couvrir de tant de funérailles
Les champs fameux de Nordlingue et Rocroy.

Et, à côté de ces jeux artistiques, on philosophe ferme ; et d'Elbène et Miossens, si

nous en croyons Tallemant des Réaux, contribuent beaucoup à rendre Ninon libertine. N'est-ce point là d'ailleurs ce qui avait surtout offencé la pieuse Anne d'Autriche, revenue de Buckingham et finissant en Mazarin ? Par de tels amis, Mademoiselle de Lenclos connaît Gassendi et approfondit le Que sais-je ? de Montaigne ; par eux, elle étudie *la Sagesse* de Charron et doute avec Bernier des choses qui lui avaient paru les plus assurées ; par le chevalier de Méré, elle juge Epicure un saint laïque ; par toutes ces influences, elle arrive à un matérialisme qui n'a certes rien de dogmatique et qui reste fort imprécis, mais qui n'en réagit pas moins contre le spiritualisme de son temps, et sert de trait d'union entre le XVIe siècle et Voltaire, auquel elle lègue en mourant une somme d'argent pour acheter des livres. En son cénacle, la vérité religieuse passe pour fort différente de la vérité philosophique, et l'on y sent la main puissante des penseurs de l'âge précédent et même de leurs illustres prédécesseurs, puisque cette idée d'incompatibilité entre la philosophie et la religion, ces sœurs ennemies, est déjà très clairement exprimée dans le *Conciliator* de Pietro d'Abano, antérieur à la Renaissance, et que Pompo-

nazzi y a eu recours. On y prévoit, on y devine l'esprit des Encyclopédistes, et c'est comme un petit diocèse de la libre pensée, où ne manquent même point les abbés de tout poil et de tout collet, Chateauneuf, Régnier des Marais, Fraguier, Gédoin, Testu et jusqu'à un ministre genevois, Turretin. Ninon préside à tous ces ébats de la pensée, dégagée d'entraves ; son esprit facile, sa vive riposte, sa largeur d'idées la rendent au plus haut point propre à ce rôle difficile qu'elle joue avec naturel, solide et aisée dans ses jugements, et recouvrant un grand sens sous ses saillies les plus audacieuses.

Ainsi jugée, Ninon n'est plus la courtisane banale et peut poser pour *le Portrait de la femme qui ne se trouve point et qui ne se trouvera jamais*, idéal de Saint-Evremond et de bien d'autres. Nous y rencontrons les avantages physiques notés par mademoiselle de Scudéry, traits réguliers, taille d'une juste grandeur, bien prise, aisée ; et les vertus morales vantées par Saint Simon, la générosité, la solidité des sentiments, la chaleur à prendre les intérêts de ses amis ; et aussi les qualités intellectuelles que j'ai voulu dégager : elle est éloignée de cette imbécillité qui se forge sur tout des miracles et se persuade à tout moment des

sottises surnaturelles..... Elle cherche à éclairer sa raison... Voilà le grand point, ce libre esprit d'examen, cet amour pour la clarté des choses à entendre, ce haussement d'épaules méprisant devant tout ce qui dépasse et confond la raison humaine. Tel est le trait caractéristique de Ninon et de ses amis. A quoi bon ? paraît être leur devise. Pourquoi travailler ? dit La Fare, et il chante la paresse. Qu'est-ce que l'ambition vaine et folle ? Qu'est-ce que l'homme qui a la prétention ridicule d'être le centre et l'objet de la création? Qu'est-ce que la philosophie qu'on comprend à peine, et les philosophes qu'on n'entend point du tout ? Au milieu de toutes ces autorités opposées les unes aux autres, quel moyen y a-t-il de décider ? Formule commode, — et peut être point si sotte, — en cet âge que vainement domine la perruque sévère de Boileau et qu'enténèbrent, à la suite de je ne sais quelles conventions, les solennelles *Oraisons Funèbres* de Bossuet, jusques et y compris celle de la Princesse Palatine.



UN GRAND SEIGNEUR

Adrien de MONTLUC
Comte de Carmain, dit Cramail

En 1630, Nicolas Faret publiait à Paris un in-4°, intitulé *L'Honneste Homme ou l'Art de plaire à la Court*, qui était lu et relu par tous les gentilshommes de France et de Navarre et valait au gai biberon, ami de Saint-Amant, une renommée assez notoire pour l'obliger, quatre ans après, à autoriser, revoir et dédier au chancelier Seguier une traduction de son œuvre faite en espagnol, par don Ambrosio de Salazar, secrétaire-interprète du roi. L'idée maîtresse de ce manuel de civilité, sinon puérile, du moins honnête, peut se retrouver, si lointaine y soit-elle, dans *l'Art d'Aimer* d'Ovide, ce précieux du siècle d'Auguste, et surtout dans *le Roman de la Rose*, deuxième manière. Quand

dame Oyseuse a conduit le Poète en face du Dieu d'Amour, ce dernier, sous la plume encyclopédiquement brutale de Clopinel, l'instruit de ses commandements. Et c'est tout un programme de courtoisie, où l'on rencontre des conseils relatifs même à l'élégance du costume et à l'agrément des manières. De ces prescriptions, l'on retrouve aussi quelques-unes dans *le Traité des Romans* de Huet. Ne sont-elles pas, en effet, éternelles et banales ces règles de mièvre et raffinée galanterie ; éternelles comme la France polie, et banales comme nos effigies effacées, — toutes, d'ailleurs, tendant à ce but unique que chantait le trouvère en son allégorique poème, la Conquête de la Rose ? Feuilleter le code de civilité de Faret, c'est y voir, comme dans un petit tableau, les qualitez les plus necessaires que doit posseder celuy qui se veut rendre agreable dans la Court. Voilà l'idéal poursuivi par le gentilhomme, qui ne négligera rien pour l'atteindre : né de noble race, il se livrera dans les Académies à tous les exercices qui mettront en valeur ses qualités physiques, et ornera son esprit par les bonnes lettres. Ne serait-il pas honteux, en vérité, de laisser traisner cette connoissance dans les ecoles de l'Université, entre les procez et

les rumeurs du Palais et parmy les contestations où s'exercent les Medecins sur la vie des hommes ? Nous voilà parvenus à une période bien éloignée de celle où tout noble rougissait de savoir écrire et signait fièrement d'un sceau gravé sur une bague ou sur un pommeau d'épée. Le savoir n'est plus le monopole des professeurs grécisants comme Mérigon, des avocats prolixes comme Patru, des médecins arriérés comme Gui Patin. Certes, sans devenir un pédant qui s'embrouille dans toutes les querelles de la théologie, ni dans les secrets de la géométrie et dans les subtilités de l'algèbre, le gentilhomme doit être d'esprit ouvert et alerte, connaître la politique et la morale, ces vrayes sciences, et l'histoire qui de tous temps a esté nommée l'estude des roys ; il possèdera les langues, au moins vivantes, et n'ignorera point les arts, poésie, musique et peinture. Ce programme d'instruction à l'usage des gens du monde, ne vous paraît-il pas tout à fait congruant ? Et les gens du monde le suivaient, ainsi qu'en témoigne ce portrait que trace mademoiselle de Montpensier, dans son *Histoire de la Princesse de Paphlagonie,* du comte de Fiesque, un des plus brillants cavaliers de la Fronde : Le Prince Italien avoit infini-

ment de l'esprit ; il estoit adroit à toutes sortes d'exercices ; il escrivoit bien, se connoissoit en vers et en faisoit de fort agréables ; il n'y avoit passions qu'il n'eut eues avant celle de l'amour..., car il avoit aimé toutes les danses, toutes les courses, tous les jeux d'exercice, ceux des cartes et des dez... Il avoit aimé la peinture et il avoit la connoissance des tableaux... Il connoissoit la sculpture..., et toutes ces choses avoient succédé les unes aux autres quand vint à son tour l'amour pour la reine Gélatille... — C'est mademoiselle d'Harcourt, d'abord femme du marquis de Piennes, puis comtesse de Fiesque. — Ainsi, de gradation savante en gradation artistique, le gentilhomme, digne de ce nom, parvenait au but suprême proposé en la Cour à sa chevalerie, dont le point capital était de plaire aux femmes, joye, ornement, splendeur de ce lieu de délices et d'exception. Et, pour y réussir, il fallait beaucoup de qualités tant intellectuelles que morales : affection pour ses égaux, respect pour les grands, et pour les dames égalité d'humeur, complaisance, discrétion, modestie, probité, franchise, enjoûment sans malice, esprit fin sans cruauté et sans bouffonnerie. Aux vertus qu'elles exigeaient de leurs martyrs, com-

bien d'entre elles auraient pu être hommes ? Mais, par contre, leurs bonnes grâces récompensaient toutes les concessions imposées. Il faut lire dans Faret la description de ce cercle du Louvre, comparable à ces célestes assemblées qui se faisoient dans le Ciel, lorsque Junon envoïoit appeler toutes les déesses pour assister à la pompe de quelque resiouyssance extraordinaire...... Faret n'oublie rien en cette mythologique comparaison, pas même les filles d'honneur, trouppe de jeunes nymphes qui, comme des feux errants, prennent en liberté telle place que bon leur semble dans ce magnifique pourpris... Et la galanterie était libre, et de cette liberté même naissait sans effort la politesse des gentilshommes. Les femmes, dit Huet, sont presque recluses en Italie et en Espagne et sont séparées des hommes par tant d'obstacles qu'on les voit peu et qu'on ne leur parle presque jamais ; en sorte qu'on a négligé l'art de les cajoler agréablement, parce que les occasions en estoient rares... Mais, en France, les dames vivant sur leur bonne foy et n'aïant point d'autres desfenses que leur propre cœur, elles s'en sont faict un rempart plus fort et plus seur que toutes les clés, que toutes les grilles et que toute la

vigilance des duègnes. Les hommes ont donc esté obligés d'assiéger ce rempart par les formes et ont emploïé tant de soin et d'adresse pour le reduire, qu'ils s'en sont faict un art presque inconnu aux autres peuples... Aussi, si nous venons à suivre le gentilhomme dans les cabinets et réduits, nous y admirerons sa mine et son action extérieure, son habit propre et de bon goût, et cette grâce dont il anime ses propos avec une voix claire et pleine, de même que la galante adoration dont témoignent tous ses actes.

Tel nous avons vu Adrien de Montluc, que j'ai voulu choisir pour synthétiser le gentilhomme en cette époque comme habile capitaine et littérateur à la mode, avec cette fortune de porter un double nom qui a permis aux confectionneurs d'anas, — à commencer par Tallemant des Réaux, — de faire de lui deux personnages différents.

Né en 1568 et petit-fils du célèbre maréchal, Adrien de Montluc, prince de Chabanais, devint comte de Carmain par son mariage avec l'héritière de cette puissante maison de Gascogne, qui était de Foix par les femmes. Ce nom est toujours en usage dans le Midi de la France, où il baptise une petite ville de l'arrondissement de Villefranche,

dans le département de la Haute-Garonne ; mais il se changea dans le Nord en celui de Cramail, que lui donnait encore Sainte-Beuve. Ce changement amena entre Carmain et Cramail une singulière dualité : Carmain resta le mestre de camp du duc de Montmorency, le gouverneur au nom de Sa Majesté catholique du comté de Foix, au temps des guerres religieuses sous Louis XIII ; Cramail fut le disciple de Vanini avec le baron Panat et l'abbé de Saint-Luc, l'ami de Bassompierre et l'adversaire de Richelieu ; il intrigua contre le cardinal en compagnie de madame de Fargis et fut embastillé après la Journée des Dupes. N'est-ce point, considérée sous ses deux faces, une vraie, complète et curieuse figure de gentilhomme que celle de ce comte, strict observateur du code rédigé par Faret, dont un historien latin contemporain, Gramond, constatait la valeur, le caractère aimable, l'urbanité, la parfaite galanterie ? Ici, il nous le montre luttant dans son comté contre le baron de Léran, de la famille illustre des Lévis-Mirepoix, le culbutant et l'enfermant dans Mazères, son dernier refuge ; là, usant de chevaleresque générosité envers la baronne, tombée entre ses mains après la prise du château de Léran. *Le Mercure*

François enregistre son adresse et sa victoire dans la course de bagues donnée à Toulouse pour fêter le succès des troupes royales, et en même temps la grâce avec laquelle il offre à une dame qui estoit en une gallerie le prix qui estoit une boëte de diamants. Aussi, lorsque, quittant le lointain comté de Foix où il s'était montré *fonctionnaire* orthodoxe et courageux guerroyeur, il vint à Paris où il publia ses ouvrages, quel succès obtint le comte ! Dès lors, il appartint à ce groupe d'esprits qui tiennent des burlesques, des précieux et des libertins, auteurs de prime-saut à l'originalité apparente, originalité de forme, pleine d'ingéniosité dans le détail et touchant rarement au fond, d'une nature étrange et fuyant l'analyse, écrivains de second plan, parce qu'ils ont eu autre chose à faire qu'être auteurs au milieu des avatars de leur carrière. Tous, ils composent des vers galants et des lettres spirituelles pour se pousser comme beaux esprits dans les ruelles ; quelques-uns même produisent leur *comédie* émaillée des grasses plaisanteries des cabarets, — le tout sentant son gentilhomme, écrit à la diable, mais valant peut-être dans une certaine mesure que les chercheurs s'y arrêtent un instant.

Sorel nous apprend que les proverbes entraient dans une foule de jeux d'esprit. Nul doute qu'ici et là, dans les cabarets et les salons, Carmain n'ait recueilli les deux mille environ, autour desquels, vaille que vaille, il bâtit une comédie. Je ne veux analyser ni le Prologue ni les trois Actes de *la Comédie des Proverbes ;* car il n'importe que médiocrement de savoir que le gentilhomme Lidias aime Florinde, fille du docteur Thesaurus ; que Thesaurus veut donner sa fille en mariage au capitaine Fierabras ; que Lidias enlève Florinde avec l'aide de deux valets, Alaigre et Philippin ; que les fugitifs sont volés par des bohémiens ; qu'ils reviennent, sous les hardes de ces mêmes bohémiens, diseurs de bonne aventure ; que tout s'arrange... naturellement, et que Florinde est en justes noces unie à Lidias, cependant que Fierabras va chercher au loin des exploits nouveaux, qui lui permettront d'oublier sa déconvenue et d'acquérir une gloire immortelle. Je n'insisterai point sur ce qu'il y a de conventionnel dans tous ces fantoches, et de lieux communs dans la trame de cette intrigue. Ce sont pour un gentilhomme fautes vénielles, d'ailleurs trop fréquentes chez bien des auteurs comiques de son temps. Le Fierabras

de la comédie de Carmain, par exemple,est le fils du *Miles Gloriosus* de Plaute, le frère du *capitan* italien et du *matamoros* espagnol, un occiseur d'innocents, comme l'Olibrius de Molière, capable de mettre en poudre le grand Sophi de Perse, — ou de s'en vanter, — comme le héros de *l'Illusion Comique* de Corneille. Ce qui vaut mieux, ce qui mérite de retenir notre attention, c'est la réelle ingéniosité avec laquelle Carmain a condensé, en un petit volume, tous ces proverbes et ces mots, que notre ignorance attribue trop souvent aux hommes de génie qui ont pris seulement la peine de les employer. Là, Corneille a emprunté « ceux que vous tuez se portent assez bien, » du *Menteur ;* Racine, « les battus payeront l'amende, » et « je vendrai plutôt jusques à ma dernière chemise, » des *Plaideurs ;* Furetière, « vous êtes camarades comme cochons, » et « le latin, je ne l'entends pas, mais du grais je vous en casse, » du *Roman Bourgeois ;* Molière, « mauvaise herbe croist toujours, » du *Malade Imaginaire ;* « ils ont la mine de ne pas manger tout leur bien, ils en boiront une bonne partie, » du *Médecin malgré lui ;* « j'avons la tête plus grosse que le poing, et si, elle n'est pas enflée, » du *Bourgeois Gentilhomme ;* Cyrano,

« les valets de la fête vous remercissont, » — « il se quarre comme un pou sur une gale, » — « il parle d'or, et si, il n'a pas le bec jaune, » du *Pédant Joué ;* Linière, le « Tarare Pon Pon, » qu'il donnait malicieusement en refrain à l'Epître IV de Boileau et qui mettait si fort en fureur *le chantre de Louis.* Mon dessein n'étant pas d'allonger démesurément cette liste, je me borne à retenir quelle ingénieuse bizarrerie règnait en ce temps de burlesque et de facéties, et combien les œuvres de Carmain sont entachées des défauts originaux de son époque. En ouvrant *les Jeux de l'Inconnu* et *le Courtisan Grotesque,* nous y voyons, semés à pleine main et florissant, ces sottises courantes, ces coq-à-l'âne saugrenus, ces jeux de mots horripilants, ces métaphores hydropiques, qui sont la base du faux burlesque. Le courtisan de Carmain possède une tête *de linotte,* les yeux *d'une chèvre morte,* le nez *d'un alambic,* la barbe *d'une baleine,* le poil *de souris,* le menton *de manche de violon,* le front *d'une maison,* l'haleine *d'un cordonnier...* J'abrège en indiquant pour mémoire que c'est l'auteur lui-même qui a souligné les mots en cascade, véritable casse-cou pour le lecteur, qui ne lui gardera certes point, j'imagine,

une reconnaissance *de fief* et ne lui accordera que difficilement des pardons *de jubilé. Le Philosophe Gascon* et *le Manteau d'Ecarlate,* où le comte touche d'un trait plus grotesque que finement décoché l'énorme vantardise de ses compatriotes, la *Lettre d'Alidor à Pandolphie* et le *Festin à M. le marquis de R.* sont du même style. On y voit les viandes logées dans des plats *d'épée,* portées par des pages de *Tite-Live,* du sirop fait de *la Cyropédie* de Xénophon, des bisques couvertes de crêtes de coq *de clocher,* des moëlles de raisons *d'Etat,* des pignons *de corps de logis,* le tout suffisant à justifier largement l'épithète de burlesque accolée à cette partie de l'œuvre de Carmain.

Vient ensuite la préciosité que je dégagerai surtout des *Amours du Jour et de la Nuit,* un de ses plus distingués morceaux, et qu'a bien voulu conserver à la postérité attentive l'illustre abbé Cotin. Dans le volume qui contient *Uranie ou la Métamorphose d'une Nymphe en oranger,* figurent *les Amours....* avec cette note préliminaire : Au sortir de son ennuyeuse prison de la Bastille, M. le comte de Carmain me fit l'honneur de me donner cette rare production de son esprit, laquelle, à proprement parler, est une poésie en prose avec toutes

les grâces et les richesses de ce bel art. De tous les ouvrages du comte, c'est peut-estre un des plus achevés et des plus parfoits....... L'éloge, on en conviendra, n'est point mince, et quelle plume pouvait en pareille matière être plus autorisée à l'écrire que celle du célèbre prédicateur et poète des plus galans qui ont lu et su la légende des ruelles, comme s'exprime le rédacteur du *Catalogue de la Bibliothèque du Roy?* Cotin, en effet, était bien autre chose de son temps qu'une victime de Boileau. Il présidait, avec une gracieuse autorité, les réunions littéraires du Petit Luxembourg chez la grande Mademoiselle, et son approbation était de poids. Aussi son parrainage de l'œuvre de Carmain établit-il de quelle faveur jouissait le gentilhomme dans les ruelles, où l'on goûtait l'ingéniosité de cet amour du Jour pour sa sœur la Nuit, de cette colère des Dieux alarmés, de cette séparation imposée aux amants qui sont condamnés à fuir l'un devant l'autre, ne pouvant plus que s'entretenir un instant et échanger rapidement une furtive caresse. Dans cette seconde partie de son œuvre, Carmain porte la grâce cherchée de d'Urfé, la volupté mièvre de Marino, et un peu de ce brutal sensualisme

de l'Arétin fort à la mode. Sous ce rapport, les *Pensées d'un Solitaire* sont un modèle du genre : voyez, par exemple, *les Pourquoi à Lydie* et toutes les raisons sans raison de la tendresse du solitaire pour celle qu'il aime de toute manière et dont il est le mourant, qui d'ailleurs se porte fort bien.

Venons-en à présent aux idées religieuses, ou pour mieux dire irréligieuses, du comte de Carmain, communes, je l'ai dit, aux gentilshommes de Gaston d'Orléans, libertins du grand monde qu'on n'accusait que trop d'athéisme. Peu d'entre eux pourtant pratiquaient, nous l'avons vu, un athéisme précis et formel ; ils étaient plutôt des théistes, ou mieux des nihilithéistes, c'est dire des gens qui croient encore à Dieu, mais à un Dieu impuissant et réduit à néant ou à peu près, des sceptiques qui affirment Dieu du ton dont on le nierait, qui protestent de leur croyance de façon à vous convaincre de leur incrédulité, avec une légèreté de touche, une désinvolture élégante, une pirouette sur leurs talons à ponts-levis, hommes d'esprit suivant la mode, qui alors est à la pensée libre et au libre examen, de la même gracieuse allure dont quelques années plus

tard ils assisteront à la messe de Louis XIV vieilli, dompté par l'austérité tardive de la marquise de Maintenon. Dans *les Jeux de l'Inconnu,* on rencontre souvent des plaisanteries qui expriment cet état d'âme du libertin littéraire. En la pièce intitulée *Nopces,* accouplant entre elles toutes choses, Carmain unira les pitsochores d'Italie avec les bigots de France et les résignées avec leurs directeurs, spirituellement s'entend, et à condition qu'ils ne les toucheront ni des mains ni des genoux. Ailleurs, s'adressant à une très déliée, très menue et très maigre damoiselle, il raille la côte d'Adam, laquelle jadis se revestit de chair en nostre première mère, et rit des pénitents assez fous pour se macérer dans les monastères et moustiers. De plus, au lieu d'hymnes à Dieu, Carmain adresse des chants passionnés à la Nature, reine et déesse, au dire de Vanini, son maître. C'est elle qui doit remplacer toutes sectes, elle qui doit créer en les caverneuses concavités des abismes infinis de la puissance produisante la générifique succession de l'innombrable diversité des formes.

Elèves brillants des Académies, vaillants capitaines dans quelque parti qu'il leur plût de s'enrôler, chevaleresques amoureux des

héroïnes de leur époque, écrivains ingénieux épris de la préciosité des Boudeau, des abbés Cotin et de Pures, aussi bien que de l'original burlesque de la Chambre de Scarron, touchés de cette irréligiosité ambiante et imprécise, fille du doute de Montaigne, tels étaient les gentilshommes de la première moitié du XVIIe siècle, et tel fut Adrien de Montluc, comte de Carmain, dit Cramail.



UN JOURNALISTE

Edme BOURSAULT

I

L'Homme

Pour chercher une fois encore des témoignages précis sur cette vie sociale du XVIIe siècle qui me paraît avoir une si réelle valeur, il ne suffit certes pas de lire l'Histoire où les actes politiques tiennent justement la plus large place, ni les Mémoires où trop souvent les faits sont travestis par une optique particulière ; on peut aussi s'en prendre à un auteur comique, non point choisi parmi les plus grands que leur génie même a rendu universels, mais bien parmi ceux de second ordre, — qui a glané après les habiles, faisant de son œuvre au mouvement libre, à l'allure pédestre, le journal satirique de la vie parisienne, ayant communication plus directe avec les hommes

de son époque, et par ce contact arrivant à une immortalité de rencontre, grâce aux services qu'il doit rendre aux chercheurs de documents.

A la fois dramaturge, satirique, journaliste, né dans les rangs de la bourgeoisie, et par ainsi sentant d'instinct les ridicules des grands et n'ignorant point ceux de sa caste, mêlé à la société des gens de lettres et à celle des gens d'argent, ayant eu la bonne chance de coudoyer les originaux qu'il va peindre, Edme Boursault naquit dans l'Aube, à Mussy-l'Evêque, en octobre 1638, d'un père que les actes d'état civil qualifient de greffier de l'élection et notaire apostolique. Il reçut une instruction plutôt négligée, vint, en 1651, à Paris où il passa la plus grande partie de son existence, et mourut dans cette ville, à l'aube du XVIIIe siècle, le 15 septembre 1701. Dès son arrivée en la capitale, à peine âgé de treize ans, sans autre recommandation que sa bonne mine, son jeune âge et ses excellentes qualités naturelles, Boursault fut protégé par Pellisson qui le présenta à Fouquet, devint le disciple de Des Barreaux auquel, de son aveu, il eut l'obligation de savoir faire des vers, et l'ami des frères Corneille, — ce qui, plus encore que sa querelle

avec l'auteur de *Britannicus*, lui a valu d'être rangé au nombre des ennemis de Racine. En 1660, la duchesse d'Angoulême le prit comme secrétaire de ses commandements, et nous trouvons maintes preuves dans ses *Lettres* de la faveur dont il jouissait auprès de Condé, de Montausier, de Créqui, de Noailles, qui se faisaient les commensaux de cet autre Voiture. Même il obtint du roi une pension de deux mille livres avec bouche à la Cour. Homme excellent, de mœurs très douces, bon époux et bon père, — il eut de sa femme, Michelle Milley, onze enfants, — Boursault fut nommé, en 1672, receveur des tailles à Montluçon, et révoqué, en 1688, sur la plainte du fermier général Lejariel, qui lui reprochait de ne point s'acquitter de ses fonctions. Que voulez-vous que les huissiers, écrit Boursault avec une touchante naïveté, exécutent chez de pauvres gens qui couchent sur un peu de paille et qui boivent de l'eau dans une cruche égueulée....? En vérité, je fais scrupule de les poursuivre. *(Rapport du 24 juin).* Et les annotations à la marge sont bien caractéristiques. A la question, Lejariel répond : De l'argent. Au scrupule : Nous n'aimons pas les commis si pitoïables. De retour à Paris, en suite de sa disgrâce, pos-

sesseur d'une honnête fortune, propriétaire de la maison qu'il habitait rue de Verneuil, Boursault fit de la littérature par goût, avec cette honorable médiocrité des écrivains rentés qui ne donnent guère au démon de l'art que les loisirs de leur existence. Les seuls chagrins de sa vie littéraire furent ses querelles avec les génies désormais consacrés, qui luttaient alors de toutes leurs forces contre le goût contemporain et voulaient imposer des théories de bon sens. Ce n'était pas pour eux chose facile, et l'on ne se faisait point faute de leur rendre coup pour coup. Cotin, Coras, Carel de Sainte-Garde, Saint-Sorlin, Bonnecorse, Pradon, Chapelain protestaient en vers et en prose contre Boileau et ses *Satires;* Montfleury, de Visé, le Boulanger de Chalussay s'en prenaient à Molière; en 1663, Boursault ripostait à *l'Ecole des Femmes* par *le Portrait du Peintre,* et la bataille continuait, Molière répondant par *l'Impromptu de Versailles.* Ces haines nous étonnent, ces luttes nous stupéfient; mais il convient de se reporter à une époque où l'anarchie littéraire était triomphante, et bien nous persuader, en dépit que nous en ayons, que ce XVIIe siècle, qu'on veut voir si *un,* a été une période troublée

par des divergences, des dissentiments et des polémiques de tout ordre. Nous voyons mal aujourd'hui Boyer posé en rival heureux de Racine, et c'était chose courante en ce temps. Chapelain, arbitre du goût, trouvait Boyer un poète de theastre qui ne cédoit qu'au seul Corneille; *le Mercure Galant*, *la Gazette* de Robinet le vantaient sans mesure; *Judith* était reçue par des applaudissements unanimes; et l'on sait d'autre part l'accueil fait à la *Phèdre* de Pradon. Or, si j'ajoute que Racine avait fort critiqué le *Germanicus* de Boursault, on ne s'étonnera plus que, dans *la Satyre des Satyres*, Boursault lui ait opposé Boyer. Cette *Satyre des Satyres* était d'abord, en 1666, une méchante comédie, intitulée *La Critique des Satyres de M. Despréaux*. Interdite par le Parlement sur requête de Boileau, a peine de punition corporelle et de deux mille livres d'amende, elle fut imprimée, en 1669, sous son nouveau titre. Enfin, et de façon à ce que l'infortuné Boursault eût contre lui presque tous les grands hommes de son siècle, il est à remarquer, avec Brunetière, que pour servir de préface à son *Théâtre*, un religieux théatin, le P. Caffaro, écrivit cette apologie du théâtre, à laquelle Bossuet répondit par ses *Maximes sur la*

Comédie. Heureusement, les rancunes de Boursault, non plus que ses attaques, n'étaient bien féroces et, quoiqu'il en eût, il ne méconnut pas longtemps dans sa simplesse la supériorité de ses adversaires. La lutte finie, il n'hésita point à comparer Racine à Corneille, qui disputoient tous deux de mérite et qui ne trouvent personne qui en dispute avec eux ; à pleurer la mort de Molière en lui rendant un éclatant hommage; à ouvrir sa bourse, avec une bonne grâce qui doublait le prix du service, à Boileau momentanément gêné, en 1687, aux bains de Bourbon-l'Archambault.

II

LE DRAMATURGE

Ce brave homme a laissé de nombreuses pièces de théâtre, qui le mirent au premier rang entre ceux qui ont aproché de plus près les grands maistres. Je ne perdrai point de temps à discuter ici cette opinion élogieuse d'un contemporain, pas plus que je ne referai à Boursault, à propos de deux de ses comédies, *les Fables d'Esope ou Esope en ville* et *Esope à la Cour*, le spirituel procès que lui a intenté J. Lemaître. Il est trop aisé de se railler de cet Esope

sentencieux, à la morale facile, qui clôt la bouche aux gens par ses moralités banales, qui leur jette à la tête ses fables fastidieuses et ingénues; il est trop aisé de forcer le lecteur au rire en choisissant entre mille l'apologue de *l'Ane du Jardinier,* adressé à la belle Rhodope, comme modèle de la galanterie ridicule de Boursault ou de son héros, — c'est tout un; — il est trop aisé de traiter de rhapsodies, de facéties de professeur de grammaire, — la pire de toutes, — la scène connue entre Merlin et la Rissole. Je suis tellement de l'avis de Lemaître sur ce terrain que j'ai eu le ferme propos de ne tenir nul compte, dans l'étude que je fais, de l'abondance ou de la puérilité des *Fables* qu'Esope débite à jet continu avec une maladresse lassante. D'ailleurs, le public du XVII[e] siècle les avait, lui aussi, accueillies assez mal, en dépit du talent de Raisin qui tenait le rôle, si bien que mademoiselle Beauval, à la première représentation, crut devoir le haranguer pour lui dire qu'en voyant paraistre Esope sur la scène, on devoit s'attendre à des fables. N'en parlons donc plus, ni des intrigues falotes de ses pièces, suites de scènes sans action, se rattachant à peine les unes aux autres, et sur la qualité des-

quelles je passe immédiatement condamnation. Le jeu m'est facile, du reste, puisque les éditeurs des *Œuvres de Théâtre* plaident déjà, en 1721, les circonstances atténuantes : On n'a pas donné cet ouvrage au public comme une pièce fort exacte dans toutes les règles du Théâtre... La mort a empêché M. Boursault d'y mettre la dernière main......... Et l'y aurait-il mise qu'il en serait absolument de même ; car le théâtre de Boursault n'a que le tort de n'être pas du théâtre. Ses tragédies sont des décalques de celles de son ami Corneille et de son ennemi Racine ; et quant à la couleur locale, *Germanicus* ne fut guère autre chose que *la Princesse de Clèves* à peine remaniée. Pour ses comédies, elles ne valent que lorsqu'elles sont des satires ; mais la satire n'est pas de la comédie, et par suite pas du théâtre. Ce que je cherche donc, en examinant certaines des œuvres dramatiques de Boursault, c'est non pas à remettre au jour cet honnête écrivain ignoré, c'est non pas à rendre hommage à ce dramaturge que je n'aime pas plus que quiconque ; c'est simplement à étendre la connaissance que nous ont donnée du XVIIe siècles les comédies et les satires de l'époque, et à montrer les divers

types du temps étudiés par un écrivain de second ordre. Il a eu la très louable intention de corriger les mœurs en clouant au poteau de la satire altière huissiers, procureurs, notaires et autres gens de robe, libraires, auteurs, journalistes, précieux et précieuses, grands seigneurs écrasant le peuple, libertins luttant contre l'intolérance de la religion; il a émis la prétention de réformer le désordre, — c'est une douce et pardonnable folie qui leur est à tous commune ; — il s'est vanté de sa morale satirique et instructive. Esope, dit Saint René Taillandier, est un Parisien du XVIIe siècle. C'est donc uniquement son siècle qu'a visé Boursault, et certaines pages d'inégale valeur sur lesquelles j'appelle l'attention des lecteurs forment non point le pendant, mais peut-être le complément de quelques-unes des comédies de Molière, et aussi des deux chapitres que, dans ses *Caractères*, La Bruyère a consacrés à la Ville et à la Cour. Ces deux mondes différents n'ont jamais pu arriver à se fondre; la noblesse et la bourgeoisie sont restées distinctes de toute sorte, sauf en ce que la dernière a voulu émuler l'autre, et M. Jourdain en est resté immortel. Elles n'ont pas eu plus de traits communs qu'a-

vec ce monde lointain et ignoré qu'on appelle la Province, et où gémissait Maynard. Cette opposition est tellement exacte que les écrivains de la Ville ont lutté contre la Cour et que ce sont eux qui ont porté les germes de la liberté de la pensée et des tendances vers la révolution sociale. Tous ces symptômes sont, pour ainsi parler, en puissance au temps de Molière et de La Bruyère; nous les voyons apparaître avec plus de netteté, en quelques rencontres, chez Boursault, qui a eu la bonne fortune de ne mourir qu'après le commencement du XVIIIe siècle.

III

Les différents types de la satire dans Boursault.

Esope est inspecteur dans les Etats du roi Crésus, et rien ne lui échappe, pas plus lorsqu'il est en tournée de province en province que quand il réside auprès de Sa Majesté Lydienne. Il jouit d'un absolu pouvoir pour faire toutes réformes :

Il depose à son gré les mauvais magistrats,
Change les gouverneurs qui, par coups et menaces,
Eloignez de la Cour, tyrannisent les places ;
Casse les officiers qui, pour faire les fins,
Au lieu de cent soldats n'en ont que quatre-vingts...,

Exclud les conseillers de donner leur advis
Quand pendant l'audiance ils se sont endormis;
Bannit les avocats, dont l'elegante prose
A l'art de rendre bonne une mechante cause ;
Abolit les brelans, ces honteux rendez-vous
Où l'on tient une ecole à dresser des filoux;
Deffend aux medecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guerissent...

On le voit, le but de l'auteur est de faire défiler devant nous une galerie de portraits dont par deux fois il indique la variée nomenclature, et c'est à ce titre qu'il est intéressant pour nous.

Hortense est une fille entêtée de son esprit. Elle parle le jargon des Cathos et des Madelon, donne à son interlocuteur tout l'intellect d'une catégorie, préfère vivre seule que mésallier sa conversation, et manifeste pour le mariage et ses suites naturelles la même dédaigneuse horreur que l'Armande des *Femmes Savantes*. Nanette et Babet rappellent davantage encore *les Précieuses Ridicules*, en ce qu'elles sont, elles aussi, les personnages principaux d'une pièce, *les Mots à la Mode*, au lieu d'être silhouettées, comme Hortense, en une scène épisodique d'*Esope en Ville*. Elles ont mêmes façons maniérées de langage et corrompent la pureté de leur langue naturelle

par des expressions non seulement forcées, mais ridicules. Entichées de grand monde, elles copient, avec le style des hautes dames, leurs poses et leurs attitudes, essayant de passer, à l'aide de faux titres, d'une caste à l'autre, de la bourgeoisie à la noblesse, de la Ville à la Cour. Molière avait vu tout cela ; mais, d'après la parole de La Rochefoucauld, quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste bien des terres inconnues ; et c'est à la découverte de ces terres que nous convie la satire de Boursault. Vainement d'ailleurs s'élèvent les protestations contre cet odieux travers. Peut-être existe-t-il encore ; peut-être M. Doucet trouverait-il encore des clients.

Doucet crée des nobles et débite des savonnettes à vilains.

...,..... Par les soins qu'il a pris,
Le fils d'un mareschal est devenu marquis...
Il peut substituer, tant son art est divin,
Trois mareschaux de camp pour trois marchands de [vin.

Et l'emploi n'est pas œuvre d'imagination ; il était tenu, au dire des auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, par les nobles ruinés ou fainéants. Segoing, dont parle Boileau en sa ve *Satire*, publiait *le Mercure*

Armorial; d'Hozier père et fils trouvaient cent aïeux, dans l'histoire, même à ceux qu'on avait vu porter la mandille de laquais. La race était nombreuse de ces Sannions, brisant d'un lambel ou d'une bordure dentelée, qui n'attendaient même pas que fussent dûment enterrés ceux qui avaient connu leur grand'père, le bon marchand drapier du Marché des Innocents, pour lutter avec les gentilshommes historiques de faste et aussi de ridicule insolence. Les femmes ne manquent point, on s'en doute, de donner dans ce travers de la noblesse à la détrempe, — le mot est de Boursault. — En vain M. Josse, bourgeois rassis, — c'est *le Bourgeois Gentilhomme* retourné, et cette fois le bons sens est du côté de la barbe, — fait-il la leçon à sa femme qui le veut noble :

Le nombre croist si fort qu'on diroit qu'il en pleuve;
Il n'est point de manan, pourvu qu'il ait de quoy,
Qui, pour le mesme prix, ne le soit comme moy.

C'est une épidémie avec des dupes volontaires et des complices que l'on paie. De Callières que, dans *les Mots à la Mode,* Boursault imite de très près, en lui prenant jusqu'à son titre, parle longuement des nobles faits par eux-mêmes, et les du Rus et

de l'Orme de la comédie font penser encore aux de l'Isle et de la Souche de Molière. Cette pléthore de vanité est une caractéristique du temps : on a pour modèle cette Cour, pays des rêves de la Ville, dont toutes les grenouilles veulent être aussi grosses que le bœuf. Après le nom, c'est le train de vie qu'il faut atteindre.

Albione a épousé un tabellion ; elle appartient à peine à la petite robe, mais a au moins les prétentions de la grande, et ne cultive guère sur le vil petit gris les préjugés hautains de Saint-Simon, autre vaniteux. Tant qu'a vécu son mari, il a travaillé uniquement pour satisfaire les goûts dispendieux de sa femme,

Qui vouloit avoir chaise et puis après carosse,
Et qui, les chevaux noirs n'aïant pas de grands airs,
En eut de pommelés comme les ducs et pairs.

Le pauvre homme en mourut, et Albione, veuve d'un conseiller garde-notes, — ainsi élève-t-elle l'obscur et bonace tabellion, — mère de quatre enfants, dont deux filles à marier, vit des bribes qui subsistent de son opulence passée et essaie encore d'écraser les procureuses et les marchandes sous son train tapageur et ses toilettes excentriques. Cette ruine orgueilleuse, ce ta-

pis de Perse, vainement jeté sur un grabat, cette rage de paroistre est une des plus heureuses inspirations de Boursault et un des types de Molière qu'il a le mieux développé.

Il suit ce même guide dans sa peinture de la Cour. Tous les écrivains du siècle sont d'accord pour nous représenter les courtisans comme une race très peu recommandable. Sans parler de Saint-Simon qui a décrit la Cour sous des couleurs qui n'ont rien de séduisant, sans rappeler les anathèmes qu'on relève dans tous les orateurs religieux, Bourdaloue, Fénelon, Massillon, que leur robe pourrait rendre suspects en la matière, on sait bien que madame de Sévigné appelait la Cour *iniqua corte*. Madame, mère du Régent, écrivait entre autres choses : Si jamais je me trouvais en un lieu où la fausseté ne régnast pas, où le mensonge ne fût pas favorisé et approuvé comme dans cette Cour, je croirois avoir trouvé un paradis ; et madame de Maintenon s'écriait : Ce pays-ci est effroyable. Après cela, comment nous étonnerions-nous de trouver peints à la Cour les faux amis, les fourbes, les hypocrites ? Tel Pléxipe : il vient dénoncer à Esope, premier ministre, tous ceux, — et

jugez s'il doit y en avoir nombre, j'en appelle à tous les hommes politiques, — qui ont dit du mal de lui. Voilà bien de mes mouchards! Tel Cléon : il veut obtenir le commandement confié à son frère d'armes Ariston, et poursuit son but sans s'occuper de la route à suivre. C'est que l'on se couche, à la Cour, et l'on se lève sur l'intérêt, ainsi que dit La Bruyère, qui estime que, pour jouer le rôle de courtisan, il faut contraindre son humeur, déguiser ses passions, démentir son cœur, parler et agir contre ses sentiments. Rampants et vils avec le roi, les seigneurs relèvent d'autant plus orgueilleusement la tête quand ils ont affaire à leurs paysans qu'ils tyrannisent.

Ces paysans n'ont, au reste, dans Boursault, rien de bien intéressant ni de bien neuf. Son Pierrot est *l'emploi* de toutes les comédies de l'époque, madré et finaud, détestant son maître qui est l'ennemi, épris des plaisirs grossiers et des plaisanteries faciles, spirituel parce qu'il est français, lourdaud parce qu'il est paysan.

Tous ces gens-là, nous les connaissons ; nous les avons rencontrés dans les romans, dans les satires, dans les comédies ; et tous les moralistes nous ont édifiés sur leur compte. Oronte qui, dans *le Mercure Galant,*

compose des romances paroles et musique, nous l'avons vu dans *le Misanthrope* sous le même nom. Saluons aussi comme une vieille connaissance la coquette surannée, Aminte, que Molière appelait Bélise, qui se refuse à vieillir, qui croit à l'amour qu'elle inspire, qui cache son vrai visage sous un autre, et, à force d'onguents et de fards, répare des ans le réparable outrage. Jalouse de sa fille qui, en grandissant, la vieillit, Quinault l'a nommée *la Mère Coquette.* Traitons en ancienne relation M. Furet, l'huissier, « le pressis, l'élixir de toute la malice ; » car les robins ne sont pas plus du goût de Boursault que de celui de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Depuis l'avocat Patelin, Rabelais a peint le pays des Chicanoux ; Sorel, dans *Francion,* Molière, dans *les Fourberies de Scapin,* nous ont indiqué le sort réservé aux malheureux qui tombent en les griffes des hommes de loi ; Furetière a satirisé les procureurs dans le Vollichon du *Roman Bourgeois ;* Racine, les juges dans le Dandin des *Plaideurs;* Boileau, les lieutenants-criminels dans le couple Tardieu de sa x^e^ *Satire*. La vénalité des charges contre laquelle s'élevaient d'unanimes protestations, et les exactions dont elles étaient l'occasion, causaient un véri-

table scandale. Les épices avaient pris d'inquiétantes proportions, et pour cette cause M. Josse peut dire à M. Griffet, — ce nom significatif est employé par Boursault dans deux de ses comédies, —

Je scay combien d'argent vous couste votre office
Et comment aujourd'huy s'exerce la justice;
On ne la connoit point que par son attirail
Et qui l'achette en gros la revend en détail.

Ailleurs, le procureur du Châtelet, M. Brigandeau, et le procureur de la cour, M. Sangsue, — deux noms suggestifs, — ont une dispute de laquelle il ressort nettement que tous procureurs se valent et que, s'ils se disent, ce que nous avons tout lieu de croire, leurs vérités respectives, leur moralité est plutôt douteuse. Mais ce sont là encore choses déjà vues, caractères précédemment tracés, auxquels Boursault a pu ajouter quelques traits malicieux, mais qui ne sortent guère du cadre classique. Il est plus audacieux, parfois même plus novateur, dans les types qui me restent à examiner.

Il hait les financiers de cette haine vigoureuse qui animait tous ses contemporains et qui inspirera à Lesage son Turcaret, une des figures les plus détestées de l'ancien régime, partisan enrichi de la ruine

des pauvres gens, volant à la fois le roi et le peuple et à son tour exploité par les coquins qui lui font cortège. M. Griffet, ancêtre de Turcaret, sollicite une place de fermier général. N'en a-t-il pas toutes les qualités ? Il est très riche et

Les vertus d'un fermier sont dans son coffre-fort.

Une conscience large et accommodante, nombre convenable d'écus, habileté merveilleuse à les faire prospérer, voilà ce qu'il offre comme titres au protecteur qui s'entremettrait pour lui.... avec une commission, bien entendu, par surcroît. Le pot de vin de nos pères, le chèque de nos contemporains s'appelaient alors le tour du baston, tellement il est exact que le fond reste le même si la forme est en devenir. Quel que puisse être le terme employé,

C'est par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un grand implorer une grace
Sans le tour du baston je doute qu'il la fasse;
Pour avoir un employ de quelque financier,
C'est le tour du baston qui marche le premier....
Il n'est point de coupable un peu riche ou puissant
Dont le tour du baston ne fasse un innocent....
Ministres de Themis ou prestres d'Apollon
Ne font quoy que ce soit sans le tour du baston,
Et tel paroist du roi le serviteur fidelle
Dont le tour du baston fait les trois quarts du zèle...

Et, en effet, nul ne se prive de ce moyen pour couler une vie de millionnaire. L'argent est dieu et les financiers ses prophètes. Malgré leurs crimes, ils possèdent amis, considération, joies de l'existence, car

Trois carosses roulants rajustent bien des choses.

Quant à leurs victimes, à ceux qu'ils pressurent et égorgent, ce sont les bonnes gens du peuple. Or, le peuple plaît à Boursault dans sa compatissante équité ; il le défend, il le recommande au roi, vante sa bonne foi et son honnêteté. Il serait fort capable de dire avec La Bruyère : Dans le peuple se montrent ingénuement la grossièreté et la franchise.... Le peuple n'a guères d'esprit et les grands n'ont point d'asme.... Faut-il opter ? Je ne balance pas : je veux estre peuple. Et il le dirait plus véridiquement, ce semble ; car le mot de La Bruyère, couronnant une phrase aux antithèses si soigneusement balancées et d'une si cherchée ordonnance, en admettant qu'il ne soit pas un mot de rhéteur, est tout au plus la parole d'un homme pitoyable qui se déclare du parti des opprimés contre les oppresseurs, tandis que, dans Boursault, il me paraît déjà percevoir quelque chose de l'accent spon-

tané et convaincu, et de l'esprit d'égalité que va implanter chez nous la Révolution prochaine.

C'est dans la même note et avec une pareille hardiesse qu'il trace à nouveau le type du libertin, seulement ébauché dans *don Juan*. Je veux dire que la question posée par Molière est reprise par Boursault avec plus de franchise et de clarté. Tandis que l'un, en effet, n'est guère autre chose que le grand seigneur méchant homme dont parle Sganarelle, l'autre est bien différemment présenté, en personnage sympathique, à ce point que les comédiens reculèrent devant cette audace et retranchèrent tout le rôle à la représentation. Iphicrate d'*Esope à la Cour*

Est le cœur le mieux fait que le ciel ait veu naistre,
L'ami le plus ardent que l'on puisse connoistre,
Généreux, magnifique, affable, officieux.

C'est un doux épicurien, au vrai sens du terme, qui développe son système :

J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
Ne se reprocher rien et vivre en honneste homme,
Appuyer l'innocent contre l'iniquité....,
Du merite opprimé reparer l'injustice,
Ne souhaiter du bien que pour rendre service,
Estre accessible à tous par son humanité....

Il ne croit pas aux dieux, estime que la foi est une faiblesse et une erreur du vulgaire, et m'a tout l'air de sortir d'une représentation de l'*Agrippine* de Cyrano de Bergerac. Ce type du libertin, affichant sur la scène son impiété railleuse et raisonnée à la fois, fait honneur à Boursault, mais là encore il ne vient qu'à la suite de quelques autres. Où il est le premier, a constaté avec raison Lanson, c'est lorsqu'il porte au théâtre le journalisme, puissance nouvelle et mœurs nouvelles.

IV

LE PUBLICISTE

C'est là ce qui me paraît hors de pair comme intérêt dans l'œuvre de Boursault. Il nous ouvre des aperçus sur ce genre, devenu depuis, comme la langue dans Esope, ce qu'il y a de meilleur et de pire ; et ces indications sont d'autant plus précieuses qu'il prêche d'exemple, qu'avant Lesage, avant Beaumarchais, plus encore que Renaudot, occupé de la partie matérielle de l'entreprise, ses *Lettres* nous révèlent le publiciste de race.

Ce serait une vaniteuse erreur de croire que le XIXe siècle a créé le journalisme : il l'a développé certes, mais non point in-

venté. Tout est *fait,* et l'on vient trop tard... Au XVIe siècle, les guerres religieuses de France donnèrent naissance à une infinité de pamphlets, satires, manifestes, circulaires, allant à l'abri du manteau et qui furent l'origine de la presse religieuse. A l'époque de l'expédition connue sous le nom de l'Invincible Armada, les Anglais, dès l'abord inquiets, publièrent *le Mercure Anglais* (1588), destiné à faire connaître au peuple terrifié l'état exact des affaires ; au temps de sa guerre contre les Turcs, Venise mit en vente, au prix d'une *gazetta,* — pièce de monnaie équivalente à deux de nos liards, — à travers ses places publiques et ses canaux, la *Notizie Scritte,* destinée à propager les nouvelles qu'elle recevait de ses armées et de la marche des ennemis. Ce furent les très modestes commencements de la presse politique. En Allemagne, des feuilles volantes coururent à Nuremberg et Vienne, donnant surtout des nouvelles commerciales, portant d'un endroit à un autre les *prix courant* des négociants, les offres et demandes des maisons diverses, et on publia à Augsbourg les *Ordinaire Zeitunger.* Ce fut le début de la presse commerciale, industrielle et d'annonces.

En France, sous l'influence des mêmes causes et au même temps, le journalisme naquit; et notre pays le développa rapidement, car nous naissons tous journalistes, bons ou mauvais, parfaits ou incomplets, modestes ou triomphants. Voyez dans César les Gaulois, nos ancêtres, allant au-devant des marchands sur les routes quémander des nouvelles qu'ils commentent en les exagérant, ainsi qu'il sied; voyez en chemin nos trouvères et nos troubadours! Ils chantent certes, mais avant tout ils établissent des communications entre les châtelains. Gaulois curieux et jaseurs, bardes chanteurs, moines sur les places publiques, prédicateurs dans leurs chaires, c'est l'affirmation du reportage. Tout cela sans doute à l'état embryonnaire; nous ne trouvons pas de journaux quotidiens avec immeubles et compagnies d'assurances, importants actionnaires et innombrables lecteurs; de feuilles majestueuses ayant bureaux de rédaction sur boulevard et imprimerie en province. Mais ce n'est qu'une question de perfectionnement commercial et de format, puisque, dès 1605, Jean Richer a commencé la publication régulière du *Mercure François* qui, en un volume annuel, enregistre les principaux événe-

ments, sorte d'*Acta Diurna* de la vieille Rome, sommaire des faits quotidiens et relevé des éphémérides politiques et judiciaires du Forum. En même temps circulaient dans Paris de petites feuilles volantes, imprimées souvent en cachette, et contenant les mariages, amours, funérailles de gens importants, annonce de jeux et fêtes publics, et de ces autres divertissements que sont les exécutions capitales. Ces feuilles portaient le titre de Nouvelles à la main et ceux qui les écrivaient en prirent le nom de Nouvellistes. A en croire La Bruyère, qui l'emprunte à Théophraste, le nouvelliste est renouvelé des Grecs, comme le jeu de l'oie; et il nous a laissé le portrait du journaliste politique, parlant de la fausse victoire de Polysperchon et de la non moins controuvée défaite de Cassandre, ici sous les apparences de Démophile, l'alarmiste, qui voit la France perdue, écrasée, envahie, là sous la forme de Basilide, l'optimiste, qui la déclare sauvée, relevée et délivrée des Allemands après Fribourg. Chaque cercle a son bureau de rédaction, ses correspondants en province; les gazettes manuscrites, appelées gazetins, comptent un grand nombre d'abonnés. Théophraste Renaudot songea

alors à les faire imprimer, et, dès ce moment, le journal hebdomadaire de quatre pages in-4° était créé. Le succès fut tel que, du 30 mai au 20 novembre 1621, *la Gazette* doubla d'étendue en agrandissant son cadre. Quatre pages, intitulées Nouvelles ordinaires, furent ajoutées et également éditées chez Renaudot, au Bureau d'Adresse, — encore une des créations de cet esprit ingénieusement fécond, — rue de la Calandre. En 1638, il achetait *le Mercure François,* qui compléta *la Gazette.* Je n'ai point à suivre ici Renaudot, devenu journaliste officiel sous Richelieu et sous Mazarin, dans sa lutte contre ses deux fils, Isaac et Eusèbe, éditeurs du *Courrier François,* organe du Parlement durant la Fronde, ni dans le développement qu'il donna à son entreprise par les Extraordinaires, sortes de suppléments aussi informés et aussi officiels que les numéros de sa feuille.

Voici maintenant le journaliste officieux aux gages des particuliers. En mai 1650, mademoiselle de Longueville, depuis duchesse de Nemours, a pris à son service, moyennant deux cent cinquante livres annuelles, Jean Loret; Fouquet l'a inscrit sur la liste de ses pensionnés pour deux cents écus; Mazarin lui sert une rente, ou

plus exactement s'est engagé à la lui servir ; le maréchal de Schomberg le paie en fins repas, dont il a le droit d'emporter les restes. Loret, d'ailleurs, est un hanteur des cabarets, où il ripaille, pétune, et sur un bout de table écrit sa *Muze Historique*. Durant quinze années, il est le compte-renduiste attitré des fêtes, régals, mariages, naissances, morts, scandales, sermons, arrivées, départs, et fournit, chaque dimanche, une lettre en vers sur les événements de la semaine. Ainsi procède du Lorens, dit Robinet, dans sa *Gazette Rimée*.

Le journalisme littéraire est représenté par le *Journal des Savants*, que fonde, en 1665, Denis Sallo, conseiller au Parlement de Paris, connu sous son pseudonyme de Hédouville. Cette feuille rendait compte de tous les ouvrages publiés et, dans sa partie bibliographique, indiquait le nom de l'éditeur du livre nouveau, son prix, son format, le tout accompagné d'une analyse critique.

Le journalisme scientifique revendique à la même époque le jésuite Niquetius, célèbre par ses études de physiognomie, avec Cardan et de la Chambre polémiquant sur l'astrologie judiciaire.

Mais ce qui occupait le premier rang sans

conteste, c'était la politique de *la Gazette* et la littérature du *Journal des Savants.* De ces deux éléments réunis, et avec la collaboration de correspondants de la province et de l'étranger, Donneau de Visé fonda, en 1672, *le Mercure Galant,* qui sur le champ acquit une grande réputation.

Sous ce même nom, contre lequel protesta de Visé, et qui fut changé en celui de *la Comédie sans Titre*, Boursault nous a laissé un tableau de la salle de rédaction du *Mercure Galant.* Le journaliste du XVII[e] siècle est un gros personnage, de bonne mine, à grande perruque, ayant du linge et des dentelles, admiré en province tout au moins autant que *le Typhon,*

A Tours il faut sçavoir quelle estime on en fait,

et assailli à Paris par tous ceux que fouette la publicité affriolante de la feuille imprimée. M. Michaut veut être ennobli, parce que petit fils d'un apothicaire, et il insiste afin qu'on satisfasse sa vanité coûte que coûte :

Vos Mercures sont pleins des nobles que vous faites...

Le poète Beaugénie, célèbre par ses *Enigmes,* tressaillant au contact de son manus-

crit, donne lecture au secrétaire de la rédaction de celle « qu'il faut avoir bon nez pour deviner, » comme dit Lisette, et en exige l'insertion. Dumesnil, qui a vu

> Force gens à Paris enseigner quelque langue,
> Celuy-la l'Espagnol, celuy-ci le latin,

et qui a loué une maison où il attend des élèves à qui professer le normand, demande une annonce habile. Boniface Chrestien, inventeur breveté de billets d'enterrement illustrés de vignettes, voudrait une bonne réclame. M. Longuemain, financier véreux en quête de dupes, offre un pot de vin pour lancer une émission. Nous avons là un tableau pris sur le vif.

Connaissant, par sa liaison avec les auteurs et les comédiens, les mille dessous de la vie parisienne, reporter reçu dans les salons du noble faubourg, Boursault tourne ses *Lettres* comme des Premiers-Paris. Rien en lui du faiseur de *Mémoires* posant dans une attitude compassée et hiératique en vue de la postérité ; rien de l'épistolier qui se farde une physionomie devant ses contemporains ; pas plus Saint-Simon que Balzac : L'écrivain mondain, boulevardier même, touche à toute actualité et c'est là ce qui rend précieuse la série de ses chroniques.

Il fait le bulletin politique, annonçant la disgrâce de Fouquet, la naissance du duc de Bourgogne, l'avènement au trône du roi de Pologne, la prise de Fribourg et celle de Mons, — pour ne citer que les principaux. Il rédige l'article littéraire, appréciant le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet, demandant leur sentiment à Condé sur une histoire de sa composition et à Furetière sur deux scènes d'une comédie de son crû, s'occupant de la question alors brûlante des dédicaces, vantant la langue française qu'il place bien au-dessus de la langue latine, se plaignant de l'indigence du théâtre, et discutant avec Fléchier des questions grammaticales. Echotier, il donne par de petits entrefilets des nouvelles de Paris en mainte rencontre, et reçoit des foules de billets où il est pris pour arbitre tantôt sur l'année qui doit commencer le siècle, tantôt sur le chant des hirondelles. Il cultive le mot de la fin, la nouvelle à la main, et même nous informe sur la vie de château et de salon.

Voilà bien l'ancêtre que, plutôt que Renaudot, peuvent revendiquer nos publicistes contemporains. D'esprit plus alerte, écrivain de plus de valeur, Boursault n'a jamais été occupé des soucis économiques

d'une entreprise commerciale et surtout, comme Théophraste, n'a jamais publié rien d'officiel. Il me paraît donc, à tous ces titres, pouvoir servir de type aux représentants du journalisme de notre temps, et mériter ainsi notre attention reconnaissante. Car il suffit de développer chacun des paragraphes de ses *Lettres* pour arriver à l'ouvrage complet, si éphémère soit-il, que nous recevons quotidiennement encore humide de la presse, que nous froissons avec dédain après l'avoir parcouru distraitement du regard, et qui cependant constitue le plus parfait de nos informations et le plus clair de la science superficielle de beaucoup de gens de notre époque.



L'UNIVERSITÉ

ET

LES ÉTUDES GRECQUES

d'après les Discours
de Pierre BERTRAND de MÉRIGON

Pierre Bertrand est un helléniste tombé dans un profond oubli, et ceux qui l'ignorent le plus peut-être sont ses propres compatriotes. Quant aux érudits, auquels n'est point totalement inconnu son surnom de *Mérigon*, à peine ont-ils sur lui, du moins pour la plupart, des idées un peu vagues.

Toutefois, les lecteurs de l'*Annuaire des Etudes grecques* ont vu dans ce recueil les quelques pages qu'a consacrées Ch. Gidel au « prêtre, professeur de grec et d'hébreu au collège de Bekoud (*sic*), qui a vécu sur la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècles (1). »

(1) Cf. *Annuaire des études grecques* pour 1884. Tirage à part, sous couverture, 33 pages numé-

Or, dans le titre d'une harangue prononcée le 11 novembre 1630 au collège de la Marche par Mérigon, nous relevons cette indication biographique qu'il était natif de la ville d'Aqs au comté de Foix (1). Il est certes curieux de montrer au seizième siècle le pays de Foix en proie aux plus atroces guerres civiles, donnant naissance, au pied même de ses montagnes escarpées, à un savant qui allait continuer la tradition des Chrysoloras, des Moschopoulos, des Gaza, des Chalcondyle, des Lascaris et de toute cette pléiade d'érudits grecs venus en Italie et en France pour y être les maîtres de Bellune, de Budé, de Kleinarts et de Messieurs de Port-Royal.

Les registres de l'état civil de la ville d'Ax-les-Thermes commencent au 26 dé-

---

rotées, Le Puy, Marchessou fils. — Je me fais un devoir de reconnaître qu'en l'état de la question l'étude de Gidel était aussi complète qu'elle pouvait l'être et que je l'ai prise pour base de mon travail, en la rectifiant parfois et en y ajoutant ce que, volontairement ou non, il avait négligé ou ignoré.

(1) Même indication dans le titre (grec et français) du discours du 5 mai 1629. Dans sa dédicace du *Panégyricque au Roy* de 1634, Mérigon dit : « Sorty que je suis d'une ville qui emprunte son nom des eaux chaudes et des trois rivières dont elle est ceinte... »

cembre 1591 et se continuent presque sans interruption jusqu'à nos jours (1). Le I comprend les naissances du 26 décembre 1591 au 22 mars 1601 ; le II reprend au 18 août 1601 et va jusqu'au 20 juillet 1621.

On y relève les noms de François de Bertrand, fils de Jean Bertrand, baptisé le 13 septembre 1598 ; de Arnaud Bertran, fils de Jean Bertrand, baptisé le 5 avril 1599 ; de François, fils de Jean Bertran, baptisé le 10 septembre 1606, et de Anne de Mérigon, fille de Jean Bertrand Mérigon et de Hyacinthe de Taliscaux, baptisée le 7 juillet 1616.

De ces dates, nous avons conclu que, à la fin du seizième siècle, il existait à Ax une famille Bertrand qui, pour se distinguer de ses nombreux homonymes, avait pris le surnom de Mérigon (2). Le chef de cette famille, Jean, marié à Hyacinthe Taliscaux,

(1) Renseignements communiqués par Marcailhou d'Aymeric, auteur d'une estimable *Monographie de la ville d'Ax* (Toulouse, Vialelle, 1886). L'existence de notre helléniste est restée inconnue à Marcailhou d'Aymeric, comme aussi au laborieux auteur de l'*Histoire des Ariégeois*, l'abbé Duclos.

(2) Le nom de Mérigon, sans être très commun dans l'Ariège, se trouve parfois dans les documents des deux derniers siècles.

aurait eu d'elle, entre les années 1598 et 1616, au moins quatre enfants : François I, Arnaud, François II et Anne.

Par suite de l'interruption dans les actes de baptême du 22 mars au 18 août 1601, nous avions d'abord supposé que Pierre, notre auteur, avait pu naître entre les mois précités de cette année. Mais une étude plus attentive nous a fait reconnaître la fausseté de cette hypothèse. Mérigon, en effet, avait assurément plus de dix-sept ans lors de la publication de sa *Grammaire grecque* (1618). Il était donc né bien avant l'an 1601, et pouvait être le frère de Jean Bertrand. L'absence de tous registres munipaux à Ax-les-Thermes avant la date de 1591, si elle ne suffit point à établir cette nouvelle supposition, met dans l'impossibilité de la détruire (1).

Après de très fortes études faites à Tou-

(1) Nous ajouterons même qu'il devait être le frere cadet de Jean, ne regrettant que de ne point citer de documents pour établir la partie positive de l'histoire de notre écrivain. Ordonné prêtre à vingt-cinq ans, il reste cinq ans environ à Toulouse, puis publie sa *Grammaire* après deux ans de séjour à Paris. Il avait donc à peu près trente-deux ans en 1618, ce qui porte vers 1586 la date de sa naissance. Or, en 1598, son frère est déjà père de famille.

louse où il fut ordonné prêtre, Mérigon enseigna l'hébreu (1) dans cette ville, suivant la méthode de Bellarmin.

Brillant professeur de Florence, de Mondovi, de Padoue, de Venise et de Gênes, nommé cardinal par le pape Clément VIII, puis archevêque de Padoue, le brillant docteur des jésuites, Roberto Bellarmino, avait été apprécié à Rome par le pape Sixte-Quint et envoyé en France, où il s'était fait connaître des savants de l'époque. Sa réputation était immense et justifiée par sa profonde érudition, son influence énorme et attestée par le rôle qu'il joua dans le procès de Galilée, et, parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il publia, deux faisaient autorité, la *Grammaire hébraïque* et les *Commentaires sur les Psaumes,* où il avait expliqué le sens littéral du

(1) Gidel écrit, p. 2, qu'à Toulouse, « Mérigon enseignait *le grec* et l'hébreu. » Il est contredit par le témoignage de notre auteur lui-même : « *Cum ante annos aliquot linguam hebraicam quam antea Tholosæ professus fueram...* » Extrait de l'Epître *Ad Lectorem,* imprimée en caractères italiques et contenue dans trois pages de texte, en tête de la *Grammaire grecque.* Il ajoute, *id. ibid.,* qu'il n'a joint à ses cours la langue grecque qu'à Paris : « Parisiis... una cum illa Græcam excolere mihi proposui... »

texte et tâché à l'accorder avec *la Vulgate.*

C'est sous les auspices de ce maître que Mérigon enseigna à Toulouse et y acquit une certaine renommée, qui le décida à se rendre à Paris afin d'y exercer ses talents. Son projet était d'y ouvrir un cours d'hébreu et de publier une *Grammaire* de cette langue. Mais détourné de ce dessein par la tiédeur des étudiants, il se mit à professer le grec d'après Kleinarts, dont il estimait haut les *Institutiones in linguam græcam.*

Le savant jésuite Nicolas Kleinarts, philologue flamand, s'était lui aussi occupé d'hébreu, tout en enseignant le grec à Louvain d'abord, puis à Salamanque, et sa *Grammaire,* depuis plus de cent ans, était en usage dans tous les colléges de Jésuites.

Autour de la chaire de Mérigon se pressaient, avides de suivre ses cours de grec, des gens de toute condition (1), et son succès fut tel que Jacques Foullé, conseiller du Roi et maître des requêtes, le chargea de l'instruction de son fils aîné,

(1) Cf. Ep. *Ad Lectorem,* loc. cit.: «Ad Græcam vero cuiusvis conditionis viros, theologos, philosophos, iurisperitos, medicos et quoslibet humanarum literarum cultores avidissime properare sum expertus...»

Etienne (1). Il y avait deux ans environ que notre helléniste vivait dans cette hospitalière maison, dont il a gardé si excellent souvenir, lorsqu'il publia sa *Grammaire grecque.*

C'est un volume de deux cent deux pages, suivies de trois pages non numérotées, renfermant les *corrigenda, supplenda, monitum,* et de deux autres pages, aussi sans numéros, où est inséré l'Extraict du privilège du Roy, donné à Paris le 22 octobre 1618, « par Louys, roy de France et de Navarre, à son cher et très amé Pierre Bertrand Merigon, Prebstre, Professeur de Langues Hébraicque et Grecque, » et signé Thibault.

En voici le titre : *Grammatica græca ad facilem methodum redacta iuxta institutiones Nicolai Clenardi, quibus accessit utilis tractatus de accentibus et ratio peculiaris investigandi themata, authore Petro Bertrando Merigono, presbytero, linguarum*

(1) Etienne Foullé (Gidel écrit à tort *Fouillée*) fit une brillante carrière dans l'administration : il mourut en 1673, après avoir occupé, entre autres charges, celles de premier président à la Cour des aides de Guyenne, et d'intendant en Languedoc, à Limoges et à Moulins.

hebraicæ et græcæ professore, Parisiis, ex typographia Io. Libert, via diui Joan. Lateranensis, è regione auditorii regii, M DC XVIII, cum Privilegio Regio.

Cette œuvre était dédiée à Jacques Foullé, et la dédicace, imprimée en lettres italiques sur trois pages, nous fait connaître les sentiments de reconnaissance qui animaient le professeur vis-à-vis du père de son élève. Viro clarissimo ac illustrissimo D. D. Jacobo Foulleo, comiti consistoriano, misso Dominico... Eo tempore quo ad te accessi, filii tui maioris natu Græcis studiis applicitus, tanto cum affectu rem suscepi, ut cum clemente patrono; tanta cum alacritate, ut cum benevolo plausore ; tanta cum cura, ut cum docto censore, mihi negotium esse crederem.... Son élève, d'ailleurs, n'a pas manqué de répondre à tant de soins et a fait par amour pour son père ce que Mérigon faisait par reconnaissance : ... In qua opera id efficere conati sumus ille et ego, ut neque ille voluerit deesse parentis sui desiderio, neque ego mei Mœcenatis beneficio...

Le but poursuivi par la publication de la *Grammaire grecque* était « de redresser, éclaircir, amplifier et amender le livre de Kleinarts. » Grave et périlleuse entreprise,

en dépit de son utilité. Et ce qui nous a semblé le prouver, c'est que, deux ans après l'ouvrage de Mérigon, on publiait une nouvelle édition revue des *Institutiones*, avec cette louangeuse et provocatrice épithète : *absolutissimæ*. Gidel a bien relevé l'épithète, mais sans songer à faire remarquer la critique qu'elle contient contre l'œuvre de notre auteur. Les P. Jésuites sentaient bien que Kleinarts avait vieilli, mais seuls se croyaient autorisés à le corriger. La preuve en est dans une autre édition, — postérieure à celle que cite Gidel, — parue à Cahors et que nous avons entre les mains : Nicolai Clenardi Grammatica Græca, cum observationibus Stephani Mocquoti è Societate Jesu, ab uno alio eiusdem Societatis Sacerdote recognitis, ad usum Collegiorum eiusdem Societatis... Cadurci, apud Joannem Bonnet.. Bibliopolam Collegii Societatis Jesu...

Voilà, sauf erreur, un vrai *livre de famille !* On y reconnaît le droit de Mocquet à faire des retouches, et on y accuse Kleinarts de s'être *embourbé* quelquefois avec ses disciples (1). Cette nécessité d'une révi-

1. Cf. Ad lectorem : De investigatione thematis deque Syntaxi ad eas quæ extabant præceptiones

sion — si on veut bien l'appliquer à Mérigon — indique que son ouvrage n'était point inutile, et que le Lhomond du seizième siècle pouvait avec fruit être corrigé. D'ailleurs le témoignage de Nicole nous montre la valeur de la *Grammaire* de notre helléniste : Plusieurs, dit-il, ayant travaillé à eclaircir ou à amplifier cet auteur, — *Kleinarts* — entre lesquels on peut dire, ce me semble, que ceux qui ont le mieux réussi ont esté... M. Merigon.

On trouvera dans l'article de Gidel l'appréciation du livre (1). Nous n'y reviendrons donc point, nous contentant de suivre pas à pas, par l'étude de ses œuvres même, la carrière de P. Bertrand.

Par la protection du Roy et avec l'autorisation de Galland, ancien recteur de l'Université et principal du collège de Boncourt, où il enseignait lui-même (2), Mérigon fut

addidit. — *Mocquotus*, — exacta planè sunt... Hærebant pueri tanquam in salebra quoties ad coniugationum distinctionem veniebatur...

(1) Cf. *op. cit.*, pp. 11-14. — Il compare les deux *Grammaires* d'après Clairin, professeur au lycée Louis-le-Grand, traducteur de la *Grammaire grecque* de Curtius.

(2) Cf. Jourdain, *Hist. de l'Université de Paris*, pp. 5 et 9. Dans le discours Περὶ τῆς κοινωνίας τῶν

nommé audit collége professeur de langue grecque. Egger constate qu'à cette époque le grec, déjà bien venu à la Cour, devait l'être à plus forte raison dans les auditoires universitaires (1). On n'était point à trop longue distance des disciplines restituées, des langues instaurées, Grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savant... On se délectoit aux *Moraulx* de Plutarche, aux beaux *Dialogues* de Plato, aux *Monumens* de Pausanias et *Antiquitez* de Atheneus (2)... ; et Gidel exprime un douloureux regret à voir notre trop réelle insuffisance actuelle. Annoncer aujourd'hui, écrit-il, une conférence faite en grec, ce serait s'exposer au ridicule le plus assuré. L'orateur resterait seul, *vox clamantis in deserto* (3). Mais dans ce dix-septième siècle, que l'on n'a pas pour rien appelé *le grand*, fût-on femme ou marguillier — association étrange dont nous laisserons la responsabilité à La Bruyère, —

πραγμάτων, Mérigon remercie Galland, qui lui a permis de communiquer sa science à un auditoire universitaire.

(1) Cf. *L'Hellénisme en France*, Paris, 1869, t. II, p. 47.

(2) Rabelais, *Pantagruel*, lib. II, cap. 8.

(3) Cf. *op. cit.*, p. 15.

d'aucuns entendaient le grec, et Molière n'a pas beaucoup exagéré dans sa scène connue des *Femmes savantes*.

A peine nommé, et avant même d'avoir ouvert son cours, Mérigon édita à ses frais, chez Pierre Viné (1), les *Dialectes Grecs* (2), devant servir de complément à la *Grammaire*. Il y traitait surtout des dialectes poétiques (3), et dédiait l'ouvrage au cardinal-prince de La Roche Foucauld, son protecteur, grand aumônier de France.

Le 17 mars 1621, le nouveau professeur débuta au collège de Boncourt. Cet établissement avait été fondé, le 12 septembre 1353, par Pierre de Bécoud, chevalier, seigneur de Fléchenel. On trouve aux Archives Nationales (4) un grand nombre de chartes

(1) Apud Petrum Viné, Bibliopolam et Religatorem, in via Charretière, ante insigne vulgo des Trois-Croissans, pres le Puis-Certain. — La même année, on relia cet ouvrage à la suite de la *Grammaire grecque*.

(2) Voici le titre exact : Facilis et compendiarius Tractatus Dialectorum Linguæ Græcæ...

(3) Extrait de la Préface : ... Licentiam poetarum complectens... utilis studiosis poeticæ lectionis...

(4) Carton S 6333. — Ce carton est le seul qui contienne des documents sur le collège de Boncourt. On rencontre pourtant quelques pièces relatives à sa réunion avec le collége de Navarre dans le carton S 6546.

d'acquisitions de maisons et de terrains faites par Bécoud, rue Clopin. Il les affecta à la dotation d'un collége portant son nom, — nom altéré plus tard en *Bécourt, Boncourt,* probablement sous l'influence du nom d'un autre collége plus célèbre, celui d'Harcourt, — et où gratuitement devaient être élevés huit écoliers du diocèse de Térouanne (1). Pour la partie de ce diocèse située en Flandre, les abbés du mont Saint-Eloy et de Saint-Bertin reçurent le privilège de collation aux bourses. En 1638, tout à fait déchu et n'ayant pas même de Régent de rhétorique, ne disposant plus de toutes ses salles dont partie avait été louée à des industriels qui les avaient converties en boutiques (2), le collège de Boncourt fut réuni, avec celui de Tournai, au collège de Navarre, aujourd'hui Ecole Polytechnique.

---

(1) Cf. Bournon, *Rectific. et addit. à l'Histoire de la ville de Paris* de l'abbé Lebeuf.

(2) Cf. Jourdain, *op. cit.,* p. 137. On trouve tous les actes relatifs à la réunion de ces colléges dans Launoy, *Regii Navarræ Gymnasii Parisiensis Historia,* in-4o, pp. 1067 sqq. Un des résultats matériels de cette réunion fut la suppression de la rue Clopin, qui reliait à la rue d'Arras la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, et séparait le collége de Navarre du collége de Boncourt.

Mais en 1621 il était en pleine gloire, et ce fut un auditoire nombreux et choisi qui se pressa sur ses bancs pour entendre la leçon d'ouverture du simple particulier, ἰδίωτης, entrant en communauté avec les savants dont il devenait le confrère et participant aux travaux et privilèges de l'Université. Cette leçon avait pour titre ΛΟΓΟΣ ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΚΟΙΝΩΝΙΑΣ ΤΩΝ ΠΡΑΓΜΑΤΩΝ. Elle forma un volume (1) composé de deux pages liminaires, d'une dédicace en latin, écrite en caractères italiques, non numérotée, de quarante-une pages numérotées contenant le texte du λόγος, et de trois pages sans numéros contenant des félicitations au collègue très bien venu. C'est d'abord une *épigramme* grecque de Valens, — Οὐαλέντιος, — qui vante la parole attique de Mérigon ; puis trois *distiques* latins de Bertius, qui le loue d'unir en France les sciences d'Athènes aux muses d'Ausonie ; et trois distiques grecs de Michel du Chesne, — Μιχάηλ ἀπό τῆς Δρύος, — qui le proclame Ἡδυεπής, et ne peut donner à tous meilleur conseil que de lire les œuvres d'un tel maître. La Dédicace, écrite après coup, — elle est datée

(1) L'ouvrage fut publié avec une traduction française, Paris, L. Saulnier, in-8°, 1629.

du 9 juin, — est adressée à l'Assemblée du Clergé pour mettre le *discours* sous sa haute protection (1). Quant au *discours* lui-même, qui ne manque point d'une certaine originalité philosophique (2), l'objet en est assez singulier. Il y a dans le monde une chaîne des êtres reliant Dieu à l'homme ; un seul et même esprit unit toutes les choses entre elles, quoi qu'en puisse avoir dit Epicure, — qui est pour ce fait violemment apostrophé avec l'aide de Platon. Cette chaîne a pour anneaux Jésus-Christ, le Soleil et tous les Mondes stellaires, la Terre, le Père et les Enfants, le Professeur et les Disciples. La conclusion, — toute naturelle pour notre orateur, quoique assez inattendue, — est que Mérigon devait être fatalement nommé professeur au collége de Boncourt pour enseigner le grec à ses auditeurs d'une façon plus claire et plus aisée qu'on le faisait dans les cinquante colléges qui couvraient alors le pays latin (3).

(1) Viris Illustrissimis ac Reverendiss. D.D. Præsulibus cæterisque Delegatis venerabilis cætus Gallicanæ Ecclesiæ P. B. Merigonus S. P. D... Patimini igitur ut sub felicissimis auspiciis vestris hæc qualiscumque sit oratio in publicum prodeat.

(2) Egger, *op cit.*, p. 47, note 1.

(3) Cf. Jourdain, *op. cit.*, t. I, p. 14.

L'année suivante, — 3 avril 1622, — le professeur, se souvenant qu'il était prêtre, accepta la mission de prêcher au Couvent des Franciscains, où se célébrait annuellement une messe en grec (1). Donc, après l'Evangile, Mérigon monta en chaire et prononça un *sermon* intitulé ΛΟΓΟΣ ΙΕΡΟΣ ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΙΕΡΟΥ ΤΑΦΟΥ ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ, qu'il édita chez Viné, avec une longue analyse marginale en latin (2).

L'exorde est consacré à vanter l'usage de célébrer en grec le saint sacrifice et à louer l'archevêque de Rouen, François de Harlay, qui, trois ans auparavant, tenait la place de l'orateur du jour. Mgr de Harlay, ancien abbé de Saint-Victor, aimait l'étude avec fureur, mais possédait beaucoup plus de science que de jugement. Selon la piquante expression de madame des Loges, c'était une bibliothèque renversée, et Vigneul-Marville nous l'a représenté

(1) Egger *loc. cit.* : Nouvelle preuve de l'usage public d'une langue qu'on pourrait croire renfermée alors dans l'enceinte des classes.

(2) Concio sacra de sacro Christi sepulchro, quam habuit Lutetiæ Parisiorum apud Patres Franciscanos inter Missæ sacrificii solemnia, quæ Græce quotannis celebrari solent... Unâcum amplissima analysi eiusdem concionis Latine expressa in margine...

comme un abîme de science où l'on ne voyait goutte. Il était célèbre aussi par sa grande barbe, ce qui justifia, — avec sa profonde obscurité d'érudit, — le mot cruel du pape Innocent X, auquel on demandait un jour ce qu'il pensait de lui : Bella barba ! répondit-il. Tel n'était point..... au moins en public, l'avis de Mérigon, car l'archevêque était présent et l'auteur le couvre de fleurs : il loue sa science, son éloquence, son débit grave. Nous arrivons ensuite au corps du *discours*. Il est divisé en deux parties : dans la première, Mérigon expose ce que Dieu a fait pour les Juifs et parle de la reconnaissance que ce peuple lui a témoignée ; dans la seconde, il compare le tombeau du Christ aux tombeaux des anciens. Là, l'helléniste convaincu se dévoile tout entier et sa *chute à l'Ave Maria* pourrait s'appeler une *chute à la Pindare*, un de ses auteurs favoris. Sa religion, en effet, est toute païenne, et si nous rencontrons des citations de *la Bible* en hébreu, l'Evangile cède le pas à la lutte de Démosthène contre Philippe, et les apologues du Christ aux discours de Polynice d'après Sophocle. Notre prêtre n'a rien d'un Bossuet, et son inspiration est profane, malgré d'excellentes intentions. L'érudit l'emporte

sur le chrétien, au grand détriment d'un goût que seule formera la deuxième moitié du XVIIe siècle ; mais, comme le dit La Bruyère, il fallait prodigieusement savoir pour prêcher si mal. Il publia ce *Sermon* en une brochure de trente-quatre pages numérotées. Deux pages sans numéros portent de nouvelles louanges de collègues : Frédéric Morel se demande, en vers ïambiques trimètres grecs, si Mérigon est Hermès, dieu de l'éloquence, ou Ulysse à la voix harmonieuse (1). Valens redouble d'admiration.

En 1623, notre auteur a quitté, — ainsi que nous l'apprennent les premières et les dernières lignes de sa *leçon d'ouverture*, — le collége de Boncourt. Ce n'est point certes qu'il ait à gagner en abandonnant l'hospitalière maison de Galland, mais sa destinée l'oblige, paraît-il, à professer au collège du Plessis. Cet établissement, fondé en 1317 par un secrétaire de Philippe le Long et édifié tout proche du collége de Clermont, — aujourd'hui lycée Louis-le-Grand, — n'avait pas encore été augmenté par Richelieu, mais en était à une des pha-

(1) ΙΑΜΒΙΚΟΝ ΜΕΛΟΣ, au *recto* de la feuille. L'*Epigramme* de Valens est au *verso*.

ses les plus brillantes de son histoire (1). La leçon de Mérigon, portant pour titre ΛΟΓΟΣ ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΑΚΡΟΤΑΤΩΝ, fut éditée en quarante-six pages de texte chez Robert Estienne (2), avec l'obligatoire analyse en latin, et dédiée naturellement aux deux *suprêmes* le Pape et le Roi (3). Cette œuvre ne présente pas grand intérêt, malgré, — à cause peut-être de — son mélange de saint Pierre et de Platon, de saint Jean et de l'inévitable Pindare ; mais elle est la première d'une série consacrée à Louis XIII, clef de voûte d'un royaume dans lequel sont rangés tous les sujets en un ordre hiérarchique, toujours indiqué et réglé par Dieu.

Ce fut cette idée qui servit de base à la

(1) Ce collége fut supprimé en 1790. Les bâtiments qu'il occupait devinrent propriété nationale et l'on y installa, lors de sa fondation, l'Ecole Normale Supérieure.

(2) Pour qu'on ne croie pas que *la réclame* a été inventée de nos jours, je relève cette note qui figure dans l'édition, juste avant la date : Præstant exemplaria cum aliis operibus Authoris apud Petrum Viné... Suit l'adresse.

(3) Supremis duabus in Terris Excellentiis, Sanctissimo D. D. nostro Gregorio Decimo Quinto, Pontifici Maximo, et Ludovico Decimo Tertio, Franciæ et Navarræ Regi Christianissimo ac Justissimo...

leçon d'ouverture (1) de 1624, prononcée en latin afin qu'un plus grand nombre d'auditeurs pussent apprécier la profondeur de la reconnaissance que l'orateur a pour le roi (2). Louis XIII a donné, en effet, quelque argent au professeur toujours nécessiteux. Mérigon s'est fait présenter à Sa Majesté, en son château de Saint Germain, par le cardinal de La Roche Foucauld, et tous doivent savoir au loin quelle gloire a acquis le monarque par sa bienfaisance : Quanta in dato a Rege beneficio sit laus cum in accepto maxima sit gloria..

Le discours *De Regis Ludovici Decimi Tertii Munificentia erga Litteras et Litteratos* fut prononcé le 28 janvier, édité la même année chez Robert Estienne, et dédié à la Vierge, *Deiparœ Virgini*. Le roi y est représenté comme le bienfaiteur de toute l'Université de Paris : sans compter Mérigon, il a accordé des pensions ou des secours à Brissœus et à Bertius, a créé pour ce dernier une chaire de mathématiques au Collége Royal de France, donné à La Vieu-

(1) ...Antequam linguæ Græciæ professionem suorumque operum explicationem repeteret...

(2) ...Habuit... eam Latine, cum hactenus solitus sit Græce perorare, ut omnes intelligant...

ville, le traducteur d'Euclide, le poste d'intendant des finances, et celui de grand aumônier au cardinal de La Roche Foucauld. Il faut lire l'expression de cette débordante reconnaissance. Et pourtant notre auteur est loin de s'en tenir là.

L'année 1625 nous fournit deux *Panégyriques :* l'un, du 22 février, destiné à vanter la piété du roi envers Dieu et sa très auguste Mère ; l'autre, du 2 mars, louant son amour pour la France. Ils sont tous deux prononcés au collége de Boncourt et imprimés dans l'année chez Robert Estienne ; mais Mérigon a changé de libraire(1).

La première de ces *Harangues*, en dix-huit pages, est dédiée à la Reyne Mère du Roy. Cette Dédicace suit les deux pages liminaires, et est contenue en six pages non numérotées. Elle n'est guère autre chose qu'un éloge dithyrambique de la mère et du fils, dans lequel l'auteur, après avoir exalté leurs brillantes qualités, les remercie des faveurs dont ils l'ont comblé, et souhaite à Louis XIII de porter en Asie ses armes victorieuses, d'y replanter la croix sur le croissant renversé et d'y rétablir le vrai

(1) Tous ses ouvrages sont désormais en vente chez Jean Libert, rue Saint-Jean-de-Latran.

Dieu. En passant, il lui sera facile de s'emparer de la Grèce, afin de rendre sa langue commune et familière aux Français. Pour un helléniste, avouons qu'il est malaisé de trouver mieux !

Le second des *Panéygriques* a un double titre (1), ce qui indique qu'il est divisé en deux parties, et compte vingt pages numérotées. En tête, après les deux feuilles liminaires, quatre pages sans numéros contiennent les Dédicaces à Gaston d'Orléans, aux cardinaux de La Roche Foucauld et de Richelieu, au chancelier d'Aligre, au comte de Schomberg, — car les éloges ne coûtent rien à Mérigon, — *summis, eminentissimis,* pour lesquels il forme des vœux, *D. O. M. suppliciter orans ut tantos viros, quos Ludovicus Galliæ dedit, vera felicitate munitos, perpetuo conservet.* Il y a dans ce discours quatre pages remplies d'indications précieuses. Elles nous permettent de reconstituer le groupe des hellénistes à cette époque du dix-septième siècle (2)... En effet, outre Harlay, le prélat déjà nommé,

(1) De Ludovici Iusti Regis in Galliam Pietate Panegyrica ratio Prima. — De Ludovici Iusti Regis in Galliam Pietate Panegyrica Oratio Secunda.

(2) Gidel, *op. cit.*, p. 26.

nous y voyons figurer les noms de deux membres du Parlement, Verdun et Servin, de Yves le Duchat, ami de Mérigon, le fameux historien grec des croisades (1), et de Jean Cécile Frey, son collègue au collége de Boncourt, où, cette année-là même, il traitait de la philosophie druidique, précurseur heureux des Pezron et des Pelloutier (2). Relevons aussi dans cette œuvre le magnifique éloge de Richelieu (3), vanté avec les termes même dont se servait Pindare pour louer Arcésilas (4).

Et, malgré cet amas de louanges, Mérigon, jugeant son *Panégyrique* incomplet, le

(1) Il écrivit d'abord en grec l'*Histoire de la guerre entreprise par les Français pour la conquête de la Terre-Sainte*, Paris, in-8°, 1620; et en donna ensuite la traduction en français.

(2) D'abord professeur de philosophie au collége de Montaigut, fondé en 1314 rue des Sept-Voies, par Gilles Aycelin de Montaigut, archevêque de Rouen, puis à celui de Boncourt, Frey fut, en 1631, prématurément enlevé par la peste.

(3) Ὁ δὲ Ριχελιεὺς... ὁ εὐσεβὴς, ὁ φρόνιμος, ὁ σοφὸς, ὁ συνετὸς, ὁ τοῖς δεομένοις ἐπαρκῶν, ὁ φίλοις κοινὸς, ὁ πᾶσιν εὐμένης...

(4) Κρέσσονα μὲν ἀλικίας νόον φέρβεται.
Γλῶσσαν τε, θάρσος τε τανύπτερος
Ἐν ὄρνιξιν αἰετὸς ἔπλετο.
Pythiq., V, 111 sqq.

reprit au Couvent des Franciscains, le 6 avril de la même année (1).

Toutefois, même augmenté des libéralités royales tant vantées, le professorat était loin d'avoir enrichi le toujours besogneux Mérigon. Il eut recours aux éditions classiques, et en donna une du ΛΟΓΟΣ Ο ΠΕΡΙ ΣΤΕΦΑΝΟΥ, *Demosthenis Oratio quæ est De Corona,* avec une traduction juxtalinéaire en latin et des notes. Ces notes étaient en marge du texte et le commentaient utilement (2). L'édition était faite chez Libert, 1627, et Robert Estienne n'y avait point apposé cette fois son nom si justement célèbre. Les deux pages liminaires sont suivies d'une Préface conseillant au public, *Benevole lector,* de lire cette traduction faite avec soin, malgré tant de travaux journaliers, inter quotidiana exercitia elaboratum, et absolument littérale.

(1) Dominica nova sive in albis. Il l'imprima chez Robert Estienne, et le mit en vente chez Laurent Saulnier, rue Jacob, à l'enseigne du Soleil-d'Or.

(2) Extrait de la Préface: *Ad Lectorem* ...Necesse etiam mihi fuit... te docere in margine, idque medio stylo, Italico autem charactere, quo modo quæ Græcus effert Romanus loquatur... Phraseos constructionem, nos multa commentandi caussa, Romano charactere in margine adduximus...

Nous y retrouvons le grammairien : il nous avertit qu'il emploie souvent la proposition infinitive, aussi usitée en latin que la construction avec la conjonction ὡς en grec ; et que, conformément aussi au génie latin, il se sert assez fréquemment du gérondif en *dum* et du participe futur en *dus, da, dum.* Après cette Préface, deux pages non numérotées renferment les *Errata* et l'Extraict du privilège d'imprimer, donné par le roy à Paris, le 10 février 1627, signé Petit (1). La pagination commence ensuite, et l'ouvrage compte 154 pages (2).

La même année, Gaston d'Orléans, que nous savons des protecteurs de Mérigon, perdit sa femme, la duchesse de Montpensier. C'est à la suite de ce douloureux événement que, en 1628, aprez l'an de son dueil, notre helléniste, que la reconnaissance inspirait toujours, composa son ΥΜΝΟΣ ΕΠΙ ΤΩ ΓΑΣΤΩΝΙ πρὸς Μαρίαν Μομπενσιηρου ἡγεμονίδα..., avec traduction latine et française (3). Cet ouvrage a dix-sept pages,

(1) On y voit que Libert s'est engagé à fournir deux exemplaires à la Bibliothèque du Roy.

(2) On peut le consulter à la *réserve* de la Bibliothèque nationale.

(3) *Hymnus in Gastonem post iusta Mariæ Borboniæ, Monpenserii Ducissæ, Charissimæ*

la pagination comprenant le titre même; le texte latin est en regard du texte grec sur les neuf premières pages, et la traduction française commence à la dixième. Il est fort curieux de voir l'expression de la joie de Mérigon. Enfin, l'an revolu, les heures aux piés mollets, qui ne paroissent jamais les mains vuides devant les Mortels, nous ont amené le beau iour, auquel nous avons ce bonheur de voyr notre grand Gaston reluisant a merveille, remply d'esclat et de grace, comme il estoit auparavant... N'avait-il pas assez pleuré ?... Et notre nouveau Sénèque, consolant une autre Marcia, trouve et déclare que l'heure est passée des gémissements et des larmes, d'autant plus que c'est une chose importune et déplaisante de pleurer... Aussy bien l'on n'advance rien par les larmes... Que l'avenir s'éclaire pour le prince et qu'il rencontre une seconde compagne qui luy donne de beaux enfants !...

Cependant la lutte contre les protestants

Coniugi. persoluta. — Il est toujours intéressant de voir avec quelle gracieuse facilité on traduit en grec et en latin les noms et les titres modernes, et Μομπενσιηρου ἡγεμονίδα est une trouvaille, aussi bien que *Monpenserii Ducissæ* ; mais qu'en penseraient Démosthène et Cicéron ?

se poursuivait terrible et acharnée ; le duc de Rohan, ne réussissant pas du côté des Espagnols, avait traité avec l'Angleterre ; et Soubise, son frère, luttait à la Rochelle, ce dernier boulevard des réformés. Les 11 et 26 novembre 1628, Mérigon prononçait au collége d'Harcourt (1) deux oraisons panegyricques en l'honneur du Roy et sur le sujet de la victoire que Dieu luy a donnée sur les Anglois en la journée de l'Isle de Ré. Le 5 mai de l'année suivante, au même collége d'Harcourt, notre professeur de langue grecque faisait un nouveau panégyrique du roi, à propos de la prise de la Rochelle. Il a eu le soin de publier et le texte grec et la traduction de ces trois discours (2).

(1) Le collège d'Harcourt est aujourd'hui le lycée Saint-Louis.

(2) Græsse, dans son *Tresor des livres rares*, et Brunet, dans son *Manuel du libraire*, ont reproduit le titre de la traduction française des discours de novembre 1628. Gidel, qui cite Græsse et Brunet, ne paraît connaître que ce titre. L'abbé Bouquet, le récent historien du lycée Saint-Louis, ignore, comme Gidel, que Mérigon — qu'il appelle à tort *Merignon* — ait prononcé un troisième discours au collège d'Harcourt le 5 mai 1629; il a vu de ses yeux le texte grec des discours de novembre 1628, mais il déclare n'avoir pas retrouvé la traduction française. Cf. *L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis*, Paris,

Richelieu, — pour lequel nous connaisson le réel enthousiasme de notre écrivain, — était enfin victorieux et avait anéanti le protestantisme, en tant que parti politique ; le duc de Rohan était forcé d'aller tenter au loin de hasardeuses entreprises, et la France entière, — et plus que tout autre peut-être le pays d'origine de Mérigon, —

1891, p. 285. Voici les titres exacts et la description de ces quatre brochures, d'après les exemplaires de la Bibliothèque nationale :

I. ΠΑΝΗΓΥΡΙΚΟΙ || ΛΟΓΟΙ ΔΥΟ || οὒς εἶπεν ἐπὶ ΛΟΔΟΙΚΩ ΤΩ ΔΙ- || ΚΑΙΩ τοὺς Αγγλους θριαμβεύσαντι || Πέτρος Βέρτρανδος ὁ ΜΕΡΙΓΟΝΟΣ τῆς || γλώττης ἑλλάδος ἐκ τῆς παρὰ τοῦ βασιλέως || φιλοτιμίας ἐξηγητὴς καὶ ῥήτωρ ἐν τῷ Γυμνασίῳ || Αρκουριανῷ ἀνθεστηριῶνος πρώτῃ μεσοῦντος, καὶ || ἕκτῃ φθίνοντος. || PANEGYRICQUE DV ROY || LOVYS LE IVSTE. sur le suject || de la Victoire que Dieu luy a donné sur les Anglois, en la || iourné de l'Isle de Ré. || *Faict et prononcé par* M. PIERRE BERTRAND || DE MERIGON, *par la libéralité du Roy profes- || seur et Orateur grec, les* 11. *et* 12. *du || mois de nou.* 1628. *au College || de Harcour à Paris*, Paris, L. Saulnier. 1629 ; 4 feuillets liminaires, contenant une dédicace en français à Marie de Médicis, et 47 pages ; Bibl. nat. Lb^{36} 2703.

II. TRADUCTION FRANCOISE || DV || PANEGYRE || GREC DV ROY || LOVIS LE IVSTE || sur le sujet de la Victoire que || Dieu luy a donnée sur les An- || glois, en la Iournée de l'Isle de Ré : || *Fait et*

célébrait le triomphe de l'Esglise et du Roy. Dans les trois *discours* de notre helléniste c'étaient les mêmes hyperboles, les mêmes cris d'admiration et le même élan d'enthousiasme; mais les hyperboles étaient alors générales, l'admiration partagée, et dans ces œuvres se reflétait l'enthousiasme de tout un peuple.

---

prononcé par le sieur DE MERIGON || *par la liberalité du Roy Professeur et Orateur en langue Grecque, les* 11. *et* || 26. *du mois de Nouembre* 1628. || *au college de Harcour*, Paris, L. Saulnier, 1629 : 2 feuillets liminaires, contenant une dédicace à Marie de Médicis, et 68 pages ; Bibl. nat. Lb[36] 2704.

III. ΟΕΠΙ || ΛΟΔΟΙΚΩ || ΕΝ ΜΙΑ ΡΟΥΠΕΛΛΗ || θριόμβοὺς πολλοὺς θριομβέυσαντι || πανηγυρικὸς λόγος || Ον εἶπεν ΠΕΤΡΟΣ ΒΕΡΤΡΑΝΔΟΣ ΜΕΡΙΓΟΝΟΣ || ὁ ἐκ τῆς τῶν Ὑδάτων ἐπωνύμου πόλεως, ἐν τῃ Φουξέων χώρᾳ || κειμένης, τῆς γλώττης δὲ ἑλλάδος ἐκ τῆς παρὰ τοῦ Βασιλέως φι- || λοτιμίας ἐξηγητὴς καὶ ῥήτωρ, τῃ πέμπῃ ἡμέρᾳ ἀρχομένου μηνὸς || Σκιροφοριῶνος, ἐν τῷ Γυμνασίῳ Αρκουριανῷ, ἔτει αχκθ΄. || LVTETIÆ... Paris, impr. de R. Estienne, chez L. Saulnier, 1629 : 3 feuillets liminaires, contenant une dédicace au cardinal de Richelieu, et 40 pages ; Bibl. nat. Lb[36] 2739.

IV. TRADVCTION || FRANÇOISE || DV || PANEGYRE || GREC DV ROY || LOVYS LE IVSTE || *sur le subiect des Triomphes de sa Ma-* || *jesté, par la prise de la Rochelle.* || Faict et prononcé par le sieur de MERI || GON, natif d'Aqs, au païs || de Foix,

Désormais, et jusqu'en l'année 1634, — époque où nous perdons complètement la trace de Mérigon, — il ne prononcera plus que deux *discours* d'apparat que nous allons rapidement examiner. Au mois de septembre 1630, il avait suivi, comme il nous l'apprend lui-même (1), Louis XIII à Lyon et le monarque y était, on le sait, tombé gravement malade.

De là le *Remercîment à Dieu pour avoir sauvé le Roy,* prononcé à Paris, le 11 novembre 1630, au collége de La Marche, fondé par Guillaume de La Marche, et s'élevant près de la place Maubert. Mérigon continuait à parler grec, bien entendu. Il publia son discours chez Saulnier (2), qui en édita

---

par la liberalité du Roy Pro- || fesseur et Orateur en langue Grec- || que, le 5 du mois de May 1629, en l'Vniuersité de Paris, au College de || Harcourt, Paris, impr. de R. Estienne, chez L. Saulnier, 1629; 4 feuillets liminaires, contenant une dédicace au marquis d'Effiat, et 43 pages ; Bibl. nat. Lb^{36} 2739, relié avec le précédent.

(1) Cf. la dédicace au Roi citée ci-dessous.

(2) ΣΩΤΗΡΙΑ || ΛΟΔΟΙΚΟΥ || ΤΟΥ || ΔΙΚΑΙΟΥ || Α ἧγε Π. Β. ΜΕΡΙΓΟΝΟΣ τῆς γλώττης ἑλλάδος Εξηγητὴς ὁμοῦ δὲ τῷ || βασιλεῖ κατὰ τὰ ἑλληνικὰ Ρήτωρ, ἐν τῷ τῆς || Ακαδημίας Παρισίνης Γυμνασίῳ Μαρ- || χιανῷ, πρώτῃ μεσοῦντος μηνὸς ἀνθε || στηριῶνος, ἔτει α͵χλ´. || Εν τῇ Λουκετίᾳ || Πρόκειται δὲ παρὰ Λαυρεντίῳ Σαϋλνερίῳ ||

aussi, peu après, la traduction en français par l'auteur (1). Cette traduction s'ouvre par une Dédicace au Roi où Mérigon, plus courtisan que jamais, parle des merveilleux travaux, plus mémorables que ceux d'Hercule qu'a déjà exécutés Louis XIII. Nous citerons tout le début, parce que notre auteur y donne sur lui-même quelques détails qui sont bons à retenir. « Sire, bien que tous les bons François doivent rendre graces à Dieu de tant de glorieuses victoires qu'il luy a plu donner à vostre Majesté; ceux-la toutesfois y sont particulierement obligez, qui par la profession qu'ils font de la loüer en public, ont tant de bonne fortune que d'approcher quelquefois de sa personne sacrée. Ayant l'honneur d'estre de ce nom-

---

Βιϐλιοπώλῃ, ἐν τῇ ἀγυιᾷ τοῦ ἁγίου || Ιακώϐου ἐπονύμῳ, 36 pages, titre compris ; Bibl. nat. X 1753.

(1) HARANGVE || DV SIEVR DE MERIGON || natif de la ville d'Aqs au Comté de || Foix, Professeur en langue grecque || et Orateur Grec du Roy, prononcee || au College de la Marche l'vnziesme || de Nouembre 1630, en action de graces || pour la santé de sa Majesté. || *En laquelle est contenu tout ce qui s'est passé* || *touchant sa maladie.* || Traduit du Grec en Francoys par l'Autheur, Paris, L. Saulnier, 1631.: 2 feuillets préliminaires, contenant une dédicace au roi, et 40 pages ; Bibl. nat. X 1753, relié avec le précédent.

bre, j'ay creu ne pouvoir plus legitimement satisfaire à l'ardeur de mon zele, et à la sincérité de mes desirs, qu'en recherchant les occasions de faire dire à la renommée les grandes choses dont vous avez rempli toute la terre, et par les merveilles de vostre valeur, et par celles de vostre piété. Avec ce desseing, Sire, au mois de septembre dernier passé, je fis un voyage à Lyon, ou par la continuation de mes ouvrages que j'euz le bonheur de presenter à vostre Majesté, je lui tesmoigné que ma plume ne pouvoit plus dignement s'employer qu'à descrire vos triomphes... »

Enfin, le 22 janvier 1634, Mérigon prononça en grec, au collège du Plessis, un dernier panégyrique sur le sujet des armes du Roy en Allemagne, de ses conquestes en la Lorraine et de la derniere creation des chevaliers de l'ordre du Sainct-Esprit. Cette fois il se contenta d'en publier chez Saulnier la traduction française (1). L'ou-

(1) PANEGYRICQUE || AV ROY || Prononcé en Grec au College du Plessis, || le 22 de Janvier 1634. || *Sur le sujet des Armes du Roy en* || *Allemagne, de ses conquestes en* || *la Lorraine, et de la derniere* || *creation des chevaliers de l'ordre du Sainct-Esprit* || Par le sieur DE MERIGON, Professeur et ||

vrage a trente pages ; trois feuillets liminaires sont occupés par une Dédicace à messeigneurs de Bullion et Bouthillier, surintendants des finances. Vous representant, leur dit-il, que le progrès des armes du Roy en Allemaigne donne l'espouvante à l'Orient, vous avez treuvé bon de conserver à Sa Majesté son orateur grec, jugeant bien qu'il luy pourra servir quelque jour en ce climat estranger, à publier ses conquestes... Le discours lui-même se charge de nous expliquer plus clairement l'allusion peu voilée que contient ce passage; et Mérigon n'a pas l'esprit si plein de son héros qu'il ne cherche et ne trouve l'occasion de mettre le public dans la confidence de ses affaires personnelles : Bien donc ! Orateur (m'alleguerez-vous), nous sçavons assez ce que vous venez de dire...; mais nous voudrions bien sçavoir pourquoy donc vous vous estes imposé silence, et pourquoy vous avez refusé au Roy les justes louanges qu'il mérite pour de si grandes actions ? A cela je respons ouvertement et en peu de mots, que ce qui m'est arrivé la dernière année touchant la pension qu'il plaist au Roy me

---

Orateur grec de Sa Majesté, Paris, L. Saulnier, 1634, Bibl. nat. Lb[36] 2983.

donner depuis quatorze ans, ne m'a pas esté peu sensible, sçachant bien que je suis homme, et par consequent subject à tous accidens humains. Car je ne suis pas d'humeur à me dire impassible comme les Stoïciens... Voilà qui est tout à fait clair : pas d'argent, pas de panégyrique. Pour délier de nouveau la langue de Mérigon, il lui faut sa pension qu'on avait méchamment oublié de lui payer, et il le proclame sans fausse honte : Maintenant donc, l'ayant recouvrée (pour l'année 1632) par une particulière faveur de mes seigneurs les Sur-intendans des Finances, qui les manient avec des mains aussi puissantes que leur jugement est exact à les distribuer à ceux qu'il faut et qui le meritent sans contredict, je rends ma vive voix à mon Roy.

Nous ne suivrons pas Mérigon en Allemagne, où d'ailleurs il ne s'attarde guère, ni même à Fontainebleau, qui est le plus agreable desert du monde, pour y voir créer des chevaliers du Saint-Esprit ; retenons seulement cette phrase de son dernier panégyrique : Nous avons veu encore Montauban, et Montpelier abbaissez, comme pareillement Nimes, les Sebenes et nos montagnes de Foix, affin que ceux qui les habitent fussent sauvez. Après cette date,

— 1634, — Mérigon a-t-il vécu longtemps encore ? Est-il revenu dans ce pays d'Ax, au comté de Foix, où rien n'a jamais paru le rappeler ? Est-il mort à Paris dans sa chaire d'helléniste et jouissant de la pension à laquelle il tenait si fort ? Question en suspens et d'ailleurs de minime importance ; car Mérigon est né pour savoir du grec, pour enseigner le grec, pour parler le grec, pour promener, à travers les quarante premières années du XVII[e] siècle, son hellénisme convaincu.

Que vaut son œuvre ? Au point de vue de la langue, Gidel, — malgré son grain de tendresse pour l'écrivain qu'il a *inventé*, — laisse échapper ce jugement sévère: C'est un gros et lourd assemblage de phrases boursouflées et engorgées de superlatifs. L'unité de la couleur y manque... (1) Et il est vrai que son style est une mosaïque, un pastiche érudit mêlant toutes les époques et tous les genres, Platon, Pindare, Isocrate, Démosthène, du *grécisme* plus que du grec ; mais on rencontre aussi certains passages relevant par un style clair et agréable les banalités du panégyriste (2). La banalité, voilà

(1) Gidel, *op. cit.*, p. 30.
(2) Egger, *loc. cit.*

pour le fond de l'œuvre la note dominante.

Nous venons d'étudier Mérigon, et il ne nous a paru intéressant que par hasard, alors que, descendant des sommets où il se hisse lourdement, il consent à laisser échapper certains détails familiers de l'histoire de son temps, avec des touches à la Dangeau. C'est son réel mérite de s'arracher parfois à sa grandiloquente éloquence pour nous représenter un roi perspicace devinant ce qu'on peut attendre de Richelieu; un Louis XIII intime, courant embrasser sa mère au retour de la chasse, avec des habits tout mouillés et au risque de compromettre sa santé. Puis, quand cette santé est altérée, lors d'un voyage à Lyon, Mérigon nous ouvre l'alcôve royale et même la garde-robe. Par lui nous savons que, le vendredy vingt-septiesme jour de septembre 1630, le Roi eut une fièvre très forte et que cette fièvre, dont le corps du Roy brusloit, faillit d'en tirer l'ame dehors; que trois médecins veillaient à son chevet : Bouvard, son premier médecin, Vaultier, premier médecin de la reine-mère, et Seguin, premier médecin de la reine régnante ; que sa dysenterie était si forte qu'il fut à la garde-robe jusques à quarante fois dans vingt-quatre heures; que les deux reines, alar-

mées, perdoient le souvenir d'elles mesmes pour se tenir aupres de Sa Majesté ; que la mère quittoit son palais pour prendre près du Roy une chambre qui estoit sans cheminée, et que la femme quitta son lit royal pour coucher sur la paillasse dans la chambre du Roy. Détails un peu bas sans doute qu'on peut taxer de trivialité, mais qui nous ont paru ne point manquer d'intérêt et relever, dans une certaine mesure, cette pauvre figure de Louis XIII, en montrant, sous Sa Majesté effacée, un homme entouré de soins familiaux assez empressés pour faire plier les règles sévères de l'étiquette. Ce sera là peut-être tout ce qui restera de Pierre Bertrand de Mérigon, en dépit de son audacieuse devise : *Audiet Oriens* (1).

Résumons-nous et voyons ce que nous avons apporté de neuf sur l'helléniste ariégeois. Au lieu des dix publications que connaissait Gidel, j'en ai signalé dix-huit : trois œuvres de philologie, une poésie lyrique, quatorze discours de circonstance ou traductions de ces discours. Je précise, en outre, la bibliographie de Mérigon et

(1) Cf. Dédicace citée : A messeigneurs de Bullion et Bouthilier.

établis de plus, avec le lieu de sa naissance, certaines dates de sa biographie. Il est fort probable qu'en dépouillant les ouvrages publiés à Paris de 1618 à 1634, on trouverait çà et là quelques autres productions de notre fécond helléniste. Je n'ai pas eu le loisir de faire un dépouillement de ce genre, mais il est plus que vraisemblable que ces recherches ajouteraient peu de chose à ce que j'ai dit de Mérigon.



UN ACADÉMICIEN

Etienne PAVILLON

Etienne Pavillon naquit à Paris en 1632, fit son droit comme tout le monde, remplit durant dix ans, sans grand éclat, la charge d'avocat général à Metz, vendit cette charge à la suite de revers de fortune subis par sa famille, revint dans sa ville natale et s'occupa de littérature, donna quelques *Lettres* et un certain nombre de *Poésies,* fut atteint de la goutte, et mourut en 1705.

Tels sont les quelques renseignements biographiques que nous ont conservés, dans *le Parnasse François* Titon du Tillet, et d'Alembert dans son *Histoire de l'Académie des Belles-Lettres,* sur la carrière d'un homme qu'a surfait assurément son époque et que la nôtre ignore complète-

ment, ou à peu près. Le XVII[e] siècle, par contre, a fait de Pavillon le plus grand état et l'a comblé d'honneurs : il a succédé à Racine comme membre de l'Académie des Inscriptions ; il a remplacé Bensserade à l'Académie Française, où il fut reçu le 17 décembre 1691 ; la Cassette royale lui a servi une pension de deux mille livres ; Bossuet, qui l'appréciait fort, s'est employé pour le faire nommer gouverneur du duc du Maine, haute fonction qu'on lui aurait confiée sans son refus. Un biographe, aussi enthousiaste qu'anonyme, a raconté qu'il avait fait de sa maison le centre d'un cercle choisi, car de toutes parts on recherchait les agréments de sa conversation piquante sans aigreur, malicieuse sans méchanceté, polie sans fadeur, instructive sans pédantisme. L'abbé Bignon improvisa en son honneur, à l'Académie des Inscriptions, un discours dithyrambique, qu'au même lieu compléta l'abbé Tallemant ; l'évêque de Soissons, Mgr Brûlart Sillery, son successeur à l'Académie Française, vanta son génie, son grand fond de probité et son noble caractère ; son premier éditeur, Henri du Sauzet, fit précéder le recueil de ses *Œuvres* d'un *Eloge* où Pavillon nous est présenté comme magistrat,

comme écrivain, comme orateur, comme homme. Magistrat, y est-il dit, l'illustre Sénat de Metz, ayant fait tout ce qu'il crut possible pour le retenir, compta sa perte pour un malheur qu'il était malaisé de réparer; écrivain, quelque sujet qu'il ait choisi, il l'a toujours traité en honnête homme et avec une délicatesse et un goût qui le faisaient connaître avant même que l'on sût qu'il en fût l'auteur; orateur, son discours de réception à l'Académie était si beau et fut prononcé d'une manière si noble que les auditeurs ne se lassaient point de marquer par leurs applaudissements la satisfaction qu'ils en recevaient; homme privé, il avait une probité exacte et sévère pour lui et une si grande indulgence pour les autres, qu'il cherchait toujours à excuser leurs défauts et leurs faiblesses. Il n'est peut être point inutile non plus de constater que Charpentier qui, lors de sa réception, lui répondit comme doyen de la Compagnie, en l'absence du directeur et du chancelier, renchérit sans nul égard pour la modestie du récipiendaire, déclara qu'il avait joint à la vivacité de l'esprit et au brillant de l'invention la variété d'une profonde littérature, et le reconnut apte à réussir parfaitement dans tout genre d'écrire.

Pourquoi tant et de si diverses fleurs ? Etaient-elles jetées à pleines mains sur le nom que venait d'illustrer pour tous les âges l'oncle d'Etienne, Nicolas Pavillon ? Disciple de Vincent de Paul, prédicateur fameux de Sainte-Croix de la Bretonnière, protégé de madame d'Aiguillon et du cardinal de Richelieu, qui le fit nommer évêque d'Alet en Languedoc, ce saint prêtre, cette gloire de l'épiscopat, ce courageux janséniste avant la lettre a été inscrit dans le *Nécrologe de Port-Royal*, vanté par Tallemant, et hautement apprécié par Sainte-Beuve. Il lutta avec une grande énergie contre l'Assemblée du Clergé en des jours mémorables et écrivit, à propos de *la régale*, une lettre de représentations,—29 avril 1664,—adressée à Louis XIV, et dans laquelle il discutait si fermement l'autorité royale en matière religieuse que le chancelier Seguier disait tout haut : M. d'Aleth a voulu cracher au nez du roi. Se consacrant entier à ses devoirs, il remettait l'ordre dans son clergé, désarmait les gentilshommes, instruisait le peuple. Sévère pour lui-même et bienfaisant, il n'avait ni cheval ni mule, et donnait aux pauvres tout son revenu. D'après ses propres *Mémoires*, Ant. de Chassagne et Lefèvre de Saint-Marc ont composé sa *Vie*,

qui est des plus édifiantes et des plus nobles. Eh bien ! ne serait-on pas tenté de croire que cette grande figure d'évêque de village, ainsi que disaient ses ennemis, ne trouvant à lui adresser d'autre reproche, a pu contribuer à mettre en relief la personnalité infiniment plus discrète de son neveu ? Pourtant, elle n'a certes pas autant fait pour cela que la manie et l'engoûment du voiturisme, qui est la note dominante des œuvres d'Etienne Pavillon. L'Académie, écrit Larrey, fit une perte dans la personne de Pavillon, qui avait rassemblé en lui l'enjoûment de Voiture et de Sarrasin. Et l'éloge n'est point mince, on en conviendra, si l'on se rappelle que Voiture était le fondateur de l'empire des précieuses et leur grand ministre, et qu'à sa mort ce fut Sarrasin qui lui succéda et publia sa *Pompe Funèbre,* touchante manière d'entrer en fonctions. Cette louange est méritée d'ailleurs, puisque le financier Palissari, ami de Gourville et d'Hervart, qui fréquentait au temps de la Fronde chez le surintendant Fouquet où il avait connu madame de Sévigné, s'étant marié, et sa femme ayant ouvert un salon précieux célèbre, Pavillon en devint le Voiture. Cette imitation et cette continuation de Valère, cette Muse amourette, cette

grâce mièvre des habitués de la chambre bleue et autres ruelles, ces langoureux couplets relevés d'un peu d'ingéniosité et de quelque verdeur gauloise, ce raffinement dans l'expression, cette originalité dans la pointe, cette trouvaille de l'inattendu, cette maîtrise en quintessence, voilà les vraies causes du succès de l'académicien Pavillon. Prendre une pensée et l'amincir, la fendre en quatre, choisir un sujet et le rapetisser à sa taille, au lieu de se hausser à la sienne, n'est-ce point le genre précieux? Vers souvent bien venus, prose fréquemment agréable semblent avoir pour but unique de poursuivre l'esprit frivole et de donner à une manière d'idée un tour délicat. Les précieux ont des conceptions au contraire du grandiose ; leur style, opposé du simple et du beau, a un penchant friand. Ils ne visent que le joli, et leur rayon visuel semble déformer les proportions des objets. Il en est de même, du reste, de leurs goûts et de leurs modes. Ceux qui ne sont point écrivains sont tenus, — je l'ai dit, — d'estimer le *Cyrus* et la *Clélie*, d'être les cabalistes de Scudéry le matamore et de la Muse sa sœur, de prendre parti pour ou contre Quinault, de tenir ou de fréquenter ruelle, de parler la manière de leurs auteurs, de

lire tous les romans, enfin de porter des costumes de la bonne faiseuse et de posséder des emmeublements bien entendus. De là une rapide confusion qui s'établit entre les précieux de Somaize et ceux de la société d'Arthénice, confusion contre laquelle Ch. L. Livet a justement, mais vainement, protesté. Nous n'avons pas à revenir sur cette question, Pavillon pouvant tenir également des deux groupes par ses qualités et aussi par ses défauts.

Ses ouvrages, outre son *Discours de réception à l'Académie*, sont des *Poésies* et des *Lettres*, tout à fait dans le ton ordinaire de Voiture, de Sarrasin, de Bensserade, de Charleval, de Cottin, de tant d'autres écrivains dont Somaize nous a laissé des crayons. Le *Discours* est surtout banal : après les phrases de modestie commandée sur son élection et l'éloge non moins obligatoire de Bensserade, qui surprend, — j'ignore pourquoi,—l'auteur du *Menagiana*, cité par Pellisson et d'Olivet, il se répand en compliments, selon l'usage, sur le cardinal de Richelieu, le chancelier Seguier, le roi, dont la puissance souveraine a changé la face des affaires de l'Europe : Nos pères ont vu la France mendier des alliés dans toutes les Cours pour resister aux

seules forces de l'Espagne, et nous voyons la France à présent compter à peine cette ancienne ennemie entre les puissances que la jalousie arme contre elle... Nous savons tous à qui nous devons ce merveilleux changement... Enfin, le nouvel élu, oubliant sa propre faiblesse, promet de marcher un jour sur la trace de ses illustres confrères, quand leurs lumières, leur exemple et leurs leçons lui auront donné assez de force pour les suivre... Ces lignes bien sages ont valu à l'académicien Pavillon une réputation d'orateur, acquise, ce semble, à peu de frais.

Le poète vaut davantage. Il chante l'amour, naturellement, et commence par nier l'amour dans le mariage. Suivons, si vous le voulez bien, son raisonnement : la constance en amour est folie, la fidélité antique serait ridicule si elle n'était romanesque :

.... Pour un chagrin d'Astrée
On eût vu Céladon, l'âme désespérée,
Dans les eaux du Lignon terminer ses douleurs...
Cyrus pour sa princesse eût couru cent royaumes...
Les héros se piquaient d'une fidélité
Qui durait pendant douze tomes...

L'amour donc, inconstant par nature,

fuit plus rapidement encore dans le mariage ; car la possession affaiblit la tendresse. L'habitude tôt arrive, et à force d'être heureux, c'est misérable qu'on devient :

Si vous voulez toujours l'aimer
Ne la prenez jamais pour femme.

Et vous voyez que le galant est de plain pied et s'en exprime sans aucune incertitude à la gorge. Il y aurait peut-être bien des choses à lui répondre, mais il ne les écouterait point. Il a un si furieux tendre pour ses déductions ! Il les reprend, il les retourne ; après en avoir fait part à un ami, il les adresse à une femme, qui n'en dut pas être très flattée. Mais Pavillon rime la théorie des précieuses qui avaient baptisé le mariage l'abîme de la liberté, ou encore l'amour permis, ce qui signifiait qu'il ne gardait plus rien de l'appréciable attrait du fruit défendu. Tel n'était pas l'avis sans doute de Philémon et Baucis, ni celui du contemporain de Pavillon, maître Jean Grillet et de Marie Rose sa femme.

Ayant l'heur d'être son mari,
Je devrais en être guéri,

écrit l'émailleur de la reine, bon goinfre

que n'a aucunement atteint la finesse amenuisée de la préciosité. Dès lors on comprendra que, lorsque Pavillon aperçoit un de ces amours profonds où le désintéres sement de l'amant n'a d'égal que la rigueur de la maîtresse, il se hâte, moraliste à rebours, d'opposer à cet exemple digne des temps fabuleux ses préceptes d'homme volage. Et, qui pis est, la cruelle dont il est question a l'audace de paraitre insensible à celui dont elle encendre le cœur. Ah ! si elle tombait en ses mains ! Mais rassuronsnous ! La débauche de Pavillon est tout intellectuelle et rappelle celle de Chaulieu avec mademoiselle de Launay, celle de Saint-Pavin avec madame de Sévigné qui, de son aveu, goûtait l'agrément d'un commerce où il y avait beaucoup d'esprit et peu de danger. Ce n'est peut-être point l'envie qui leur en a manqué ; mais Chaulieu était octogénaire, et Saint-Pavin et Pavillon goutteux. Aussi la morale facile en paroles, les déclarations cent fois répétées de l'académicien à mademoiselle Coulon, qu'il appelle Iris et dont, par une image neuve, il vante les roses et les lis, ne tirent pas à conséquence. Cette morale d'ailleurs n'eût guère pu s'appliquer dans les ruelles, où les amants étaient d'esprit dégagé de la fai-

blesse des sens et des impuretés de la matière, ni même chez les bourgeoises, à en croire l'Armande des *Femmes Savantes.* A côté de cette quintessence de raffinement, n'a-t-on pas le droit d'être étonné des fautes de goût que commettaient les précieux en admirant *la Métamorphose d'Iris en astre,* une des pièces les plus vantées de Pavillon? On devine que ce n'est pas Iris tout entière qui est admise à l'honneur, en vérité inattendu, de la transmutation, et Pavillon ne se fait, au reste, aucun scrupule de préciser nettement. C'est la fréquente alliance du précieux avec le burlesque, c'est Sapurnius redevenu Saint-Amant. Les acteurs de cette féerie mythologique sont Jupiter et Junon, Vulcain et Vénus, Mercure, Cybèle, Apollon, Diane, Bacchus, Hébé, Mars, Minerve, Cupidon, Momus, tout un musée, et un musée secret. Reconnaissons qu'il y a une certaine originalité dans les protestations indignées de la pudibonde Aphrodite et de la Belle aux yeux de bœuf contre l'intrusion d'un pareil astre dans leur domaine éthéré, mais combien pouvait devenir grossier le goût des raffinés du grand siècle et que pareilles plaisanteries sont repoussées à notre époque de toutes les forces de notre pudeur, même officielle ! Et la plaisanterie

s'allonge, et l'on voit Vulcain brutal comme un forgeron colérique, Jupiter comme un mari mal élevé, tandis que Momus, dont le métier est de rire de tout, songe à l'ahurissement des savants de l'Observatoire quand leurs lunettes leur montreront deux lunes dans le ciel. Quittons rapidement ces hauteurs olympiennes et ces pointes guère plus nouvelles que *la Guimbarde* ou *Lanturlu*, comme parle la Beau-Soleil de Georges de Scudéry, pour passer à d'autres amusements, exclusivement précieux et dignes des cours d'amour. *Doit-on aimer et pourquoi ? — Est-il plus glorieux de fixer les vœux d'une coquette ou de vaincre une insensible ?* — Le poète mondain des cercles est là tout entier, doublé de l'improvisateur applaudi sur les questions à la mode. Mais ne lui demandons pas davantage. Il ne peut point pindariser pour consoler une dame qui a fait une perte considérable, ni pour répondre à une autre qui s'était excusée de venir à la maison de campagne de l'auteur parce qu'elle avait un procès. Il ne peut point être lyrique pour envoyer des condoléances à M. X** sur son carrosse versé et le réconforter en le comparant à Vulcain, le vieux boîteux du mont renommé de Sicile. Il ne peut point, quelle que

bien demeurée qu'il ait l'âme, être alcôviste de la vieille roche pour féliciter une dame mariée en pays étranger ; pour refuser d'en aller visiter une seconde qui se plaignait que l'auteur ne l'allait point voir, car il a peur d'elle et de lui et craint un réciproque assaut d'appas ; ni pour envoyer ses vœux de prospérité à une troisième dont la fille vient de ressentir le contrecoup de la volupté permise. Toutes ces bluettes d'une fine écriture, ces madrigaux pointus, ces stances limées, ces bouquets cueillis à l'intention de Climène et d'Iris, contiennent, il est vrai, de la facilité, de la grâce, des vers distingués, mais n'est-ce pas se condamner à une célébrité passagère qu'aller au devant de toutes les fantaisies de son époque et éparpiller ce que l'on a de talent en le consacrant à de si menues productions ? N'est-ce pas chercher le succès par des voies dignes d'un Bélisandre, qui pratique les ruelles, réduits et académies dont parle en son *Roman Bourgeois* Furetière ? Là trône Cléogarite dans son lit posé sur une estrade ; là est situé le palais de Rozelinde où, comme le constate Le Pays lui-même, on recherche les mots à longue queue, les expressions extraordinaires, où le style se gâte, et surtout

le goût, à composer des vers de commande n'ayant rien de bourgeois ni de marchand, où l'on joue les Amilcar, et où des alcôvistes congrus, tels les Lidamant et les Télame, entretiennent d'honnêtes dames, qui n'ont point la forme enfoncée dans la matière, de petits vers et de billets doux. Combien mieux aurait-il valu laisser tout cela au cabinet, ainsi que le conseille Alceste à Oronte, pour ne pas tomber sous le coup de la flétrissante et juste épithète qu'a infligée Molière à la préciosité !

Je présenterai les mêmes remarques à propos des *Lettres* de Pavillon. Certes il a rompu avec les hydropiques métaphores de Guez de Balzac, mais il a gardé les artifices de sa fausse rhétorique et emprunté à d'Urfé bien des procédés, doublés encore de la raffinée sensiblerie que Voiture prend pour de la passion. Il madrigalise avec mademoiselle de la Vigne, amie de mademoiselle Dupré, cette nièce de Roland Desmarets et son élève, à laquelle il adresse sa *lettre de l'Autre Monde,* et qui le comprend assez pour lui répondre de même ton. Il se joue agréablement avec mademoiselle Palissari, fille de son hôtesse, qu'il ne veut plus appeler que la Musette, à charge qu'elle le nommera, ainsi qu'en a décidé le Conseil

des Amours, son berger. Je suis sûr que Sorel aurait ajouté à ce nom un adjectif mérité. Ici, il console une dame d'avoir perdu son perroquet. Ce nouveau moineau de Lesbie excite la verve de ce Catulle, et, si son mérite eût été connu, cet oiseau rare aurait fait partie de l'Académie. Là enfin, Pavillon pleure la mort de Moufle, chien de Madame D**, sur un mode encore plus haut. L'ingéniosité des *Lettres* est égale à celle des *Poésies* et les sujets en sont aussi minces, avec de ci de là quelques jolies choses. De ce nombre est le portrait du pur amour, où Marivaux, A. de Musset et même Ed. Pailleron auraient pu prendre quelques traits, ainsi que dans la figure de l'amant idéal : Son imagination est toujours remplie, toujours contente, toujours charmée ; son esprit est toujours diverti, son cœur toujours attendri. Plus il aime, plus il voudroit aimer. Rien n'est plus vaste, plus piquant et plus sensible en ses desirs ; rien n'est plus délicieux que ses joies, plus puissant que sa tendresse... Ne le marierait-on pas bien, après le jaillissement de l'étincelle, par un jeu de l'amour et du hasard, avec la souriante Carmosine ? Et c'est de cette façon que nous avons rencontré dans Pavillon quelques

fragments qui l'ont rapproché des maîtres. Il n'est pas à ce point envoituré celui qui, tel Ronsard, prévoit la vieillesse de madame X** et lui conseille de goûter des plaisirs dont la mémoire réjouira ses vieux jours; celui qui, sur le ton de Bossuet, écrit les *Stances de la Vanité du Monde* et prêche le repentir avant la vieillesse impuissante; celui qui, à l'instar de Lafontaine, adresse des *Stances à un Nouveau Marié*. Inspirations à coup sûr bien dissemblables et même contradictoires, mais qui, par aventure, nous reposent de la préciosité, dont le doux académicien s'est fait une gloire et une ligne de conduite littéraire. Veut-on savoir les éloges qu'il adresse à Bensserade? Cet aimable censeur dont les vers ingénieux... ont trouvé cet art admirable de reprendre tout le monde et de n'offenser personne, dit-il, avoit une grande dextérité à manier les sujets les plus délicats. Ingéniosité, dextérité, délicatesse, voilà l'idéal des précieux et de Pavillon. De là, les louanges qu'il adresse, les louanges qu'il reçoit à son tour ; de là, l'explication de sa gloire passagère et de cette exagération complaisante qui le poursuivit au delà de la tombe et dicta, le lendemain de sa mort, d'hyperboliques vers tels que ceux-ci :

France, tu ne peux trop faire voir ta tristesse ;
En le perdant, tu perds ton plus bel ornement.

Ce que je souhaiterais, c'est d'avoir réussi à mettre les choses au point et d'avoir montré que l'académicien précieux dont je viens de m'occuper doit rester, au milieu de la galerie des grands artistes de son siècle, comme un pastel à demi effacé, avec sa bonne figure souriante d'honnête homme et d'homme heureux, auquel a manqué la seule fortune d'être enterré en cette église de Saint-Eustache, où allèrent dormir leur dernier sommeil Bensserade, Le Pays et Voiture.



UN GOINFRE

Marc Antoine
GÉRARD de SAINT-AMANT

I

L'HOMME

La biographie de Saint-Amant présente cette très curieuse particularité qu'elle a été écrite à deux reprises différentes, et à trente années de distance, par un érudit en XVII[e] siècle comme il n'y en avait point, qu'elle a été naturellement recopiée avec religion par tous les critiques qui ont eu à s'occuper de lui, et par suite que les erreurs, si étonnamment rares, de Ch.-L. Livet ont passé comme articles de foi dans l'histoire littéraire. C'est une preuve manifeste que tous, même les plus informés, sont faillibles, — et voilà le plus terrible argument en faveur de la modestie ; — c'est en même temps l'assurance formelle que tous ont cru *a priori* à l'infaillibilité de ce maître qui a

fait de notre XVIIe siècle sa province, ainsi que Sainte-Beuve lui en rendit le précieux et glorieux témoignage. Il y a donc à la fois intérêt et utilité à étudier en Saint-Amant l'homme et l'écrivain.

A la fin du XVIe siècle, vivait à Rouen un marchand, Antoine Girard, né en 1551, marié à Anne Hatif, et qui tenait boutique sur la paroisse Saint-Vincent. Son commerce était fort prospère et sa situation financière brillante. Il eut trois fils et une fille qu'il laissa le plus accommodés du monde. Lui-même figurait parmi les notables de son quartier, et, comme il était huguenot, ainsi que tous les siens, on faisait état de lui en sorte que nous le trouvons qualifié, dans des actes publics, de dyacre en l'esglise reformée ou encore ancien en l'esglise. Ces documents authentiques viennent confirmer ce que dit Tallemant des Réaux de la religion originelle du poète dont nous nous occupons, et ferment la porte à toute contraire hypothèse. Antoine, né le 29 septembre 1594, fut baptisé, le lendemain, au temple de Queville, près Rouen, ainsi qu'en témoignent les Registres Protestants de ce village. Peu après, retiré des affaires, le marchand Girard qui ne fut jamais, n'en déplaise à Théophile Gautier, un officier de marine très dis-

tingué au service de la reine Elisabeth, acheta une maison dans le faubourg Saint-Sever, et y vécut paisiblement jusqu'à sa mort. Son fils, placé par lui comme écolier au collége de la Marche, y apprit aussi peu que possible de latin et de grec, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il s'adonna aux langues vivantes, anglais, italien, espagnol, qu'il étudia la musique, et acquit même un remarquable talent sur le luth mignard. En 1614, il était devenu le familier des seigneurs de la Cour de Louis XIII, ravis de le voir s'asseoir à leur table où ils appréciaient également ses goûts d'épicurien, son esprit gaulois et la prudente déférence qu'il gardait dans son infériorité sociale. Cependant qu'il frayait avec le duc de Retz et le suivait dans sa terre de Belle-Isle, et que, grâce à de puissantes protections, il obtenait le titre de commissaire de l'artillerie de France, en 1619, son père avait lié connaissance avec deux gentilshommes verriers du diocèse d'Uzès, les frères d'Azémar, qui relevaient une verrerie tombée du faubourg Saint-Sever et obtenaient, par lettres patentes du 23 avril, la cession du Privilège du propriétaire précédent. Girard devint leur commanditaire et maria sa fille, Anne, à Pierre, l'un d'eux. Le 18 novembre 1624, le bonhomme

mourait à l'âge de soixante-treize ans, et une transaction intervenait entre Anne Hatif, veuve de Anthoine Girard, et le sieur Anthoine Girard, son fils aîné, — *il n'était encore ni noble ni Saint-Amant,* — Pierre d'Azémar et damoiselle Anne Girard, son épouse. L'accord ne dura point : en 1627, le 15 mai, les frères d'Azémar avaient obtenu des lettres de renouvellement de leur Privilège; mais, le 10 juin, Antoine se fit concéder la verrerie par Brevet Royal et s'opposa à l'enregistrement des lettres de renouvellement accordées à son beau-frère. Il est vrai que le Parlement de Rouen le débouta de ses prétentions, et ce ne fut qu'en 1638, à la suite d'un Placet adressé au chancelier Seguier, que le poète fut mis en possession d'un Privilège valable. Entre temps, ses deux frères, poussez de la belle curiosité de voir le monde et de l'honorable ambition d'acquerir de la gloire, — ce qui, par parenthèses, dément une fois de plus leurs pressants besoins d'argent, — à peine leurs études terminées, s'étaient embarqués pour les Indes Orientales. Le premier fut tué en un furieux combat qui se donna à l'embouchure de la mer Rouge, entre leur vaisseau et un vaisseau Malabare qui revenoit de la Meque... Le second, apres avoir receu cinq

ou six playes en ce combat, dans le navire ennemy qu'ils avoient abordé..., se sauva à la nage. C'est lui que nous retrouvons, dans un nouvel acte de famille du 25 avril 1634, sous le titre de ecuyer Salomon de Gerard, cornette colonel d'un regiment de la cavallerie en Allemagne. En la même pièce, Antoine est devenu ecuyer Marc Antoine de Gérard. Les fils du marchand huguenot avaient réussi à s'anoblir. Pour en finir avec sa famille, disons que Salomon continua en brave sa carrière militaire, servit sous les ordres de Mansfeld, de Gustave-Adolphe, du comte d'Harcourt et, en 1648, finist glorieusement ses jours par les mains des Turcs en l'isle de Candie, estant colonel d'un regiment d'infanterie françoise au service de la Serenissime République de Venise... Au nom de cet Etat, Nicolas Bretel de Gremonville, ambassadeur de France, écrivit une lettre de condoléances très touchante à notre écrivain. Mais en 1634, l'évolution de ce dernier n'était pas complète. Ami du brave abbé de Marolles et du remarquable évêque de Nantes, Philippe Cospeau, il se convertit au catholicisme, fort probablement entre les mains de ce prélat, auquel il a adressé *le Contemplateur* et qu'il nomme

Apostre du siecle present,
Cause du salut de mon âme...,
Juste et souverain destructeur
Des infernales heresies...

Abandonnant, dès lors, sans retour sa religion et sa roture, le néophyte prit le nom de Saint-Amant, parce qu'il est né dans le voisinage de l'abbaye de Saint-Amant de Rouen, comme parle Tallemant des Réaux, et rompit toute relation avec les négociants de sa lignée pour se lancer de plus en plus dans le monde des gentilshommes avec lesquels il alla de pair et des goinfres dont il devint le chef. Ah ! le bon et gros homme que voilà, proche parent de Falstaff, court et gras, le teint frais, les cheveux blonds plus frisés que ceux d'un Allemand, les yeux doux dans une figure épanouie, la bouche vermeille, soldat à la fois et poète, voyageur et courtisan, dont la carrière appartient aussi bien à l'histoire qu'à la littérature, ami du duc de Retz, du maréchal de Créqui, du comte d'Harcourt, gentilhomme de Marie de Gonzague, et membre de l'Académie Française.

En 1633, il avait fait un premier voyage à Rome à la suite de Créqui, ambassadeur extraordinaire, chargé de négocier auprès du pape Urbain VIII la dissolution du pre-

mier mariage de Monsieur, frère du roi ; en 1636-37, il prit part aux opérations de l'armée française, commandée par d'Harcourt, devant les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. *Le Mercure de France* nous a conservé le récit officiel et détaillé de cette mémorable campagne dans laquelle, de l'aveu de tous les biographes, Saint-Amant joua un rôle fort honorable, et qui a laissé des traces dans ses vers. C'est le premier jour de mars 1636 que le comte d'Harcourt et l'archevesque de Bordeaux quittèrent Paris pour aller prendre le commandement de l'armée navale... réunie sur une flotte de cinquante-neuf bastiments de guerre au mouillage de l'isle de Ré... Le 15 juillet, l'armée, se trouvant à l'embouchure du destroict, fust obligée de mouiller a la cote d'Afrique, du costé du Sud, au cap Spartel... C'est là que notre écrivain commença à célébrer au choc des verres la flotte française. Il y ajouta ensuite, par maniere de prophetie, comme il dit lui-même, le combat livré le 29 juillet aux galères d'Espagne devant le château de Menton, puis l'expédition contre le port d'Orestani en Sardaigne, et enfin l'attaque et la prise des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, — 28 mars au 14 mai, — faits d'armes remar-

quables qui excitèrent l'admiration des ennemis eux-mêmes. Tallemant déclare avoir vu le marbre que le commandant espagnol laissa sur la porte,— *du dernier fort qu'il fut contraint d'évacuer,* — où il y a que rien ne peut résister à l'invincible valeur du comte d'Harcourt. Après ces victoires, Saint-Amant revint à Paris (1), où il fréquenta l'Hôtel de Rambouillet. Sous le nom de Sapurnius il y fut célèbre, et on le compara à Mairet, à Scudéry, à Corneille lui-même, touchante erreur d'une amitié trop tendre, ou bizarre optique des contemporains malavisés. Maître Adam Billault, le menuisier de Nevers, sollicita alors l'honneur de lui être présenté, et, touché de cet hommage, le poète adressa à son confrère un *Inpromptu* et une *Epigramme*. En 1639, on le retrouve sur les champs de bataille d'Italie. Avec d'Harcourt, il va secourir Casal et assiste au combat d'Ivrée, où, en 1641, le comte défit les troupes du duc de Savoie. En 1643, il le suit encore à Rome, où il écrit

(1) C'est alors qu'il acheva son *Passage de Gibraltar*. Il ne paraît pas cependant avoir livré cette pièce à l'impression avant 1640, comme l'indique l'édition originale parue, au dire de Brunet, à Paris, chez Toussaint-Quinet, in-4°, s. d., 35 pp., avec un Privilège portant cette date.

sa *Rome ridicule* et dans son ambassade d'Angleterre, où il compose son *Albion*, dédiée à Bassompierre. Il se donna ensuite à la reine de Pologne qui le pensionna, avec le titre de gentilhomme de sa maison, sur la recommandation de l'abbé de Marolles et de des Noyers, son secrétaire des commandements. Pour remercier ce dernier de son appui, Saint-Amant lui adressa son *Epitre diversifiée*, qu'il composa à Collioure, chez son ami Tilly, gouverneur de cette place. Accusé durant la Fronde d'avoir chansonné, en vers très plats et fort grossiers, le prince de Condé, il pensa être assassiné sur le Pont-Neuf par ordre du vainqueur de Rocroy, et se décida à se rendre en Pologne auprès de la reine, sa protectrice, pour lui offrir son *Moyse sauvé*. Le voyage fut mouvementé : le poète arrêté à Saint-Omer, fouillé par les gens d'armes, fut dépouillé de son manuscrit, et le Moyse sauvé faillit estre le Moyse perdu. Relâché, il fit la rencontre de Chanut, ambassadeur à la Cour de Suède, son ancien camarade au collége de la Marche, et arriva enfin à Varsovie, où l'accueil de Marie-Louise de Gonzague et de son second mari Casimir fut si chaleureux que Saint-Amant eut un instant la pensée de se naturaliser dans le

pays sous le nom du gros Saint-Amansky. On sait que les changements d'état civil, comme nous dirions, ne lui coûtaient guère. Pourtant, il renonça à ce beau projet et, au bout de deux ans, rentra à Paris qu'il ne devait plus quitter. Les dix dernières années de son existence aventureuse furent calmes et consacrées à des travaux littéraires dans lesquels on vit le débauché se ranger, le goinfre s'amender, et s'affirmer le catholique. Le 29 décembre 1661, à l'âge de soixante-sept ans deux mois, après une maladie de quarante-huit heures, Saint-Amant mourut, assisté de l'abbé de Marolles et muni des sacrements de l'église.

J'ai ainsi appuyé sur l'étude biographique de l'écrivain pour relever les inexactitudes et rectifier les erreurs depuis trop longtemps courantes, et en même temps pour échapper aux traditions de cette nouvelle critique qui cherche à isoler l'œuvre de l'homme.

II

LE POÈTE

Le Poète! Voilà un mot bien ambitieux et que j'ai hésité à employer chaque fois que j'ai dû l'appliquer à Saint-Amant. Car,

au sens où nous entendons généralement ce terme, non seulement il n'est guère poète, mais il se défend lui-même de l'être. A la fin de l'Advertissement en tête de ses *Œuvres*, il exprime l'unique désir et formel que le lecteur confesse que pour un homme de sa profession et de la vie qu'il meine, ce n'est pas tant mal s'escrimer de la plume. C'est donc bien entendu : il est gentilhomme par profession, goinfre par nature, escrimeur de plume par accidents. Et ces accidents sont nés pour la plupart de la mode courante, si je puis dire. On trouve, en effet, chez lui la préciosité naturelle à Sapurnius,

..... l'espine fleurie
Dont le printemps est amoureux;

on rencontre les inspirations ou les traits classiques des cinquante premières années du XVII[e] siècle sur les sorciers, visions, cauchemars, songes, magiciens, diables et fantômes que nous ont déjà donnés Tristan, Retz, Cyrano, Saint-Sorlin, et combien d'autres ; les vers sur la pluie, les saisons, la nuit, la jouissance; les descriptions allégoriques comme nous en fournissent par douzaines, outre Tristan et Cyrano déjà nommés, Habert, le P. Lemoyne, nombre

d'autres écrivains; et des élégies, des plaintes, des épîtres, des stances, monnaie courante, à l'empreinte vite effacée, de tous les poètes d'ordre infime, œuvres de circonstance que la postérité a laissées dormir dans ces *Recueils de pièces choisies* qui faisaient pâmer les héroïnes de Somaize. Toutefois, ce qui distingue Saint-Amant au milieu de tout ce pathos fané, ce sont d'abord quelques pièces héroïques, des caprices, comme il les appelle, telles que *Cazal secouru, Arras pris, le Passage de Gibraltar,* « qui a de singuliers rapports avec les pièces de *Canaris* et de *Navarin* de Victor Hugo et surtout avec *la Sérieuse* d'Alfred de Vigny; » c'est ensuite que, passionné pour la nature, qu'il a étudiée dans ses voyages, il la décrit avec amour pour notre plaisir en même temps que pour notre instruction. Je m'asseure, a-t-il affirmé, que ceux qui n'ont pas tant voyagé que moy et qui ne sçavent pas toutes les raretez de la Nature pour les avoir presque toutes veues comme j'ay faict ne seront point marris que je leur en apprenne quelque particularité. La description des moindres choses est mon apanage particulier... Tel est le mérite propre de son *Moyse Sauvé,* et par là Saint Amant peut être rapproché

de nos romantiques et de nos parnassiens. Relisons ce tableau :

Comme on voit aux beaux jours la gentille hyrondelle
Vers son nid merveilleux voler à tire d'aile,
En atteindre les bords, sur ces bords tresmousser,
De gestes et d'accents ses petits caresser.....

Comparons au *Midi* de Leconte de Lisle ce couplet :

De tremblantes vapeurs sur les plaines flotoyent.
L'eau sembloit estre en feu, les sablons éclatoyent;
Sur les myrthes fleuris les douces tourterelles,
Tenant leur bec ouvert, laissoyent pendre leurs ailes;
La bruyante cigale au milieu des guerets
Saluoit le Midy de la part de Cérès
Qui, joyeuse de voir, sous la chaleur féconde,
Briller en ondoyant l'or de sa teste blonde.....

Puis veuillons nous demander ce que peut avoir de fin et de spirituel la critique féroce faite par Boileau de ce prétendu poème épique qui n'a jamais voulu être, et n'a jamais été, qu'une idylle... et voilà tout. Idylle héroïque, si on le désire, par certains fragments qui semblent relever de l'épopée, tel ce duel entre Moyse et l'Egyptien, qui rappelle le combat singulier de Britomare contre Césarion dans la *Cléopâtre* de La Calprenède et qui fait penser aussi à celui

de don Paez et d'Etur de Guadassé dans Alfred de Musset :

Le barbare insolent, armé d'une zagaye
Humide et rouge encor du sang de mainte playe,
S'avance le premier et de son bras nerveux
La dardant à Moyse, effleure ses cheveux...
Il esquive, il recule et, montrant son adresse,
Saute, l'épée au poing, vers l'Hébreu qui le presse...

Précurseur du romantisme, Saint Amant l'est par son mépris railleur de l'antiquité. Il n'a songé, dit avec une amertume un peu comique Sainte-Beuve, qu'à charbonner une caricature sur la pierre même du Colisée. Il paraît, en effet, renoncer aux admirations d'une béate postérité pour le Tibre aux eaux jaunes qu'il place au-dessous de la rivière des Gobelins et qu'il traite irrévérencieusement de bain de crapaus, ruisseau bourbeus, et autres aménités. Il s'attaque aux Thermes de Dioclétien, au Panthéon, aux jeux du cirque, à toutes les légendes qui constituent les débuts obscurs de l'histoire de la Ville Eternelle; et la Rome papale n'est pas plus épargnée. Ici le romantique du xviie siècle me paraît même dépasser ceux des cinquante premières années du xixe, en ce qu'il raille ce mouvement de renaissance

pittoresque et historique qui aboutira en inspirant à Chateaubriand ses pages admirables sur la campagne romaine, que reprendra et magnifiera encore Em. Zola, dans *Rome*.

Et ce n'est point seulement par sa pratique que Saint-Amant est tel que je viens de le représenter. Il y ajoute des théories littéraires curieuses dont il exprime certaines dans l'Epistre Liminaire de son *Moyse sauvé*. « ... Sans m'arrester tout a fait aux règles des anciens, que je revere toutesfois et que je n'ignore pas..., j'ay jugé que la seule raison me seroit une authorité assez puissante pour les soutenir ; car, en effet, pourveu qu'une chose soit judicieuse et qu'elle convienne aux personnes, aux lieux et aux temps, qu'importe qu'Aristote l'ait ou ne l'ait pas approuvée...? » Voilà quant au fond, et n'était-ce point pour sembler monstrueux aux législateurs littéraires du grand siècle ? Il brûlait tout ce qui devait être adoré et l'on pense si le haro fut grand. Pour la forme il en est de même; il a eu l'audace d'écrire au même lieu : « ... J'insereray quelques mots ou nouveaux ou vieux... Quand il y auroit mille fois plus de mots en notre langue qu'il y en a..., il n'y en auroit pas assez à mon gré pour

diversifier la grandeur et la beauté des expressions... » Quant à sa façon de faire le vers, elle n'est pas moins scandaleuse : « ... Je ne suis pas de l'avis de ceux qui veulent qu'il y ait toujours un sens absolument achevé aux deuxiesme et quatriesme — *pieds*. — Il faut quelquefois rompre la mesure afin de la diversifier ; autrement cela cause un certain ennuy à l'oreille qui ne peut provenir que de la continuelle uniformité... » Ainsi cet insurgé prêche le vers brisé à césure mobile,

> Et met un bonnet rouge au vieux dictionnaire.

Il n'en fallait point tant pour être en avance sur l'école de Despréaux et s'attirer les coups de sa férule. Mais encore une fois, et si intéressant que paraisse ce côté de l'œuvre de Saint-Amant, là n'est pas sa véritable originalité.

III

LE GOINFRE

Où s'étale son génie, — d'ordre inférieur si l'on veut, et sous la condition d'admettre que le génie puisse avoir des degrés, — c'est dans la partie de ses ouvrages qui a

fait de lui sans conteste le chef et le barde des goinfres, race gauloise et nombreuse, remontant en littérature aux franches lippées de Villon et du frère Jean des Entomeures, éprise du plat et du pot, et ne jurant que par la couppe, hanteuse de cabarets, ces salons de bas étage où, quittant les raffinements précieux de la Cour et les ennuis continus de l'étiquette, s'assemblaient, mêlés parfois aux poètes libertins, les poètes rouge-trongnes. De ces joyeux drilles certains ont rencontré de lyriques accents pour chanter leur insatiable appétit et leur soif inextinguible; certains ont, en quelques lignes, tracé des tableaux de maître, tel Dassoucy, affilant sa lame contre une longe de veau, une pièce de bœuf, faisant la dissection d'une éclanche de mouton..., heureux, cette dissection faite, de voir au fond du plat nager les pièces encore demi-sanglantes dans une chopine de jus. De ces goinfres Saint-Amant est l'Anacréon. Beaucoup sont des inconnus dont l'ombre légère se dissimule derrière la personne rotonde de leur guide, des ignorés que tire parfois pour un instant de leur profond oubli la patience sagace d'un érudit provincial ou un mot de Saint-Amant lui-même. Ici ce sont les

bohêmes du Parnasse, Gilot, roy de la desbauche; Faret, le vieux, l'ami préféré, chère rime de cabaret; Brun qui enseigne à Dôle à boire de son exquis vin blanc d'Arbois; Bardin, à la saine doctrine, membre de l'Académie; La Motte, faiseur de masses; Dufour, le bon falot; Bilot, pasle, morne et transy, qui

> Vomit par les nazeaux une fumée errante;

Maillet, le poète crotté; Sallard, chatouillant la servante,

> Qui rit du bout du nez en portrait raccourci;

Grillet, cet émailleur de la reine, premier chantre et convaincu de l'odorant et substantiel *cassoulet* de notre Languedoc, inventé par le cuisinier la Cassole qui y a attaché son nom. Là, ce sont les gentilshommes qui s'encanaillent, Laval de Bois-Dauphin, fils de madame de Sablé; P. de Boissat, auteur de l'*Histoire Negrepontique*; Marigny-Mallenoë, philosophe cynique, au dire de Tallemant; d'Harcourt, le rond; le brave baron de Saint-Brice; le hardy Chassaingrimont, seigneur de Briosne; Maricourt, franc Picard à la rouge trongne;

Grandchamp; Batte, au cœur de Pompée; le Normand de Lâtre; Chateaupers,

..... gardien des treilles,
Au nez à crocheter bouteilles,

tous peints d'une épithète qui est restée accrochée à leur nom; et encore le maréchal de Belle-Isle, digne d'une mention spéciale, ivrogne de plus haute volée, qui pouvait boire vingt-quatre heures de suite et auquel Saint-Amant a plus d'une fois tenu tête. N'allons point pourtant conclure qu'il n'est qu'un vulgaire buveur. « C'est un buveur poétique qui entend l'orgie à merveille et qui sait tout ce qui peut jaillir d'étincelles du choc des verres de deux hommes d'esprit. Il comprend que le génie n'est que l'ivresse de la raison et il s'enivre le plus souvent qu'il peut... Le rayon lui arrive bien plus étincelant et coloré à travers le ventre vermeil d'un flacon de vin... » Ce que je m'essaie à tracer ici, c'est un médaillon à couleurs vives, dont les touches d'ailleurs se trouvent dans les œuvres de l'écrivain, appuyées et truculentes, sans rien de mièvre ni de flou; car il est « fin et brusque à la manière de Callot, avec quelque chose d'excessif et d'étrange qui fait

que les figures qu'il dessine ont des airs de famille avec les Tartaglia, les Brighelle et les Pulcinelli du graveur lorrain. » Lui-même est de la famille de ses portraits. Il aime la table, le tabac et l'amour, et ces trois goûts passionnés il les porte aussi bien dans ses vers que dans son existence.

Aimer, boire et fumer, voilà la vie humaine
Pour le gros Saint Amant qui n'en est pas plus fier...

comme a écrit, ou à peu loin, Alfred de Musset; et c'est ce qui rend ce goinfre intéressant. Tandis que ceux qui font la loi littéraire au grand siècle dissimulent jalousement leur personnalité dans leurs tragédies, leurs comédies, leurs oraisons, leurs traités, il a sa note personnelle et ne croit nullement que le moi soit haïssable. Il documente ses œuvres, et son document humain c'est lui, c'est cet ivrogne souriant qui, en chantant, se chante avec ses compères et commensaux. De là une puissance de vérité, de vécu qui tout uniment le tire hors de pair.

Pour lui, l'amour, — en dehors de quelques vers convenus sur lesquels, sous peine de le mal comprendre, il ne convient pas d'insister, — ne provoque que mépris et

regret. La femme peut inspirer du goût parfois, jamais de l'enthousiasme ; c'est un objet de nécessité, point de luxe; et l'âme n'a rien à voir là-dedans. Les biberons ne sont guère de la race de Céladon, pas plus que de la famille de don Juan, on le sait ; et c'est pourquoi l'éternel féminin et les noms charmants des trois mille ne préoccupent pas Saint-Amant. Ou plutôt, la femme lui fait peur ; elle est la cause occasionnelle de la débauche, et le débauché finit mal. Lisez la pièce qui porte pour titre *la Chambre du Desbauché*, à laquelle je pense et que je ne puis reproduire, même par extraits, tant elle

..... se ressent des lieux où fréquentait l'auteur.

Elle est pleine d'une verve surtout dépensée à peindre l'état misérable en lequel est réduit celui qui a consacré aux plaisirs amoureux sa jeunesse qui s'envole. Pas de linge, pas de meubles, pas d'habits, une saleté repoussante et nauséabonde où, de jour en jour, davantage s'enlise ce bohême dégradé, et si l'eau vient à la bouche aux descriptions des soupers de Saint-Amant, on se garderait bien d'envier ses chambres à coucher. Parfois pourtant, il lui prend envie

de chanter ses pleurs et ses martyres ; mais le rythme lui-même nous avertit de ne point le prendre trop au sérieux. En passant, notons que ce rythme est d'un ravissant sautillement et que, depuis Ronsard, bien des poètes l'ont repris :

Belle qui, dans un grabat,
    Sans rabat,
Toute seule et toute nue,
Estens à présent ton corps,
    Si ne dors,
Las ! oy ma desconvenue.
Les garots de tes regars
    Doux hagars
Dans mon cœur leurs pointes fichent
 Plus avant, las ! que dans ton
    Peloton
 Tes épingles ne se nichent...

Et il en est de même lorsqu'il se déclare énamouré :

Parbieu ! J'en tiens, c'est tout de bon.
Ma libre humeur en a dans l'aile,
Puisque je prefere au jambon
Le visage d'une donzelle...

Ce n'est point certes le langage d'un cœur vraiment épris, et l'on ne me fera que très difficilement croire que Saint-Amant ait aimé. Les femmes n'ont jamais valu pour lui les peines qu'elles causent ni la misère

où elles réduisent par les dépenses qu'elles occasionnent; et il sait trop bien ce qu'engendre la prodigalité. Elle force à

Coucher trois dans un drap sans feu ny sans chan-
[delle
Au profond de l'hyver.................. ....
Estre deux ans a jeun comme les escargots...
Et souffrir cent brocards d'un vieux hoste irrité...

Muguetter donc est métier de dupe. Parlez-lui de boire en fumant; le petun, voilà son affaire et il n'est pas jusqu'à la philosophie que ne lui procure la pipe solitaire :

Assis sur un fagot, une pippe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixes vers terre et l'asme mutinée,
Je songe aux cruautez de mon sort inhumain...
Non, je ne trouve point beaucoup de difference
De prendre du tabac a vivre d'esperance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent.

Mais ces accès passent vite, et il faut suivre notre homme dans les cabarets, soit au bourg de Sauzon, chez La Plante, soit à Belle-Isle, soit à Paris, où la Coiffier réside, où fleurit un Cormier,

Paris qui prend pour son Helaine
Une petite Magdelaine,
Paris qui présente à nos yeux
La Pomme de Pin, qui vaut mieux
Que celle d'or....................

Partout cette préoccupation de la crevaille le hante; il mange et boit comparativement en France et à l'étranger, pendant ses campagnes sur mer et ses voyages sur terre; son indignation est grande contre Evreux,

> Où l'on voit plus de trente esglises
> Et pas un pauvre cabaret.

Regardons-le attablé, pareil à ce lansquenet de Terburg dont nous a parlé Théophile Gautier, qui boit dans un gigantesque vidrecome. Il mange des langues de bœuf fumées, de longs pendants de saucisse, des olives, des jambons épicés, éperons à boire,

> Par qui le vert ginguet fait la nique au muscat,

et qu'avec lui recherchent à ses côtés

> Les fameux biberons à tauper invaincus,

dont j'ai cité les noms, proches parents de Pantagruel et qui aussi bien pourraient dire :

> Le jour que je naquis on vit pleuvoir du sel.

Toutes les facultés de notre goinfre sont dirigées vers les bons repas. Ses narines se dilatent au parfum du melon odorant; il se

pâme à son goût qui l'emporte sur celui

De ce cher abricot qu'*il* aime,
De la fraise avecque la crême,
De la manne qui vient du ciel...,
De la poire de Tours sacrée,
De la verte figue sucrée,
De la prune au jus délicat,
Et mesme du raisin muscat...

Mais il préfère encore le fromage qui altère :

Beny soit le terroir de Brie!
Pont-l'Evesque arriere de nous!
Auvergne et Milan, cachez-vous!
C'est luy seullement qui merite
Qu'en or sa gloire soit escritte.
Je dis en or avec raison
Puisqu'il feroit comparaison
De ce fromage que j'honore
A ce metal que l'homme adore.
Il est aussi jaune que luy.
Toutesfois ce n'est pas d'ennuy,
Car, si tost que le doigt le presse,
Il rit et se creve de gresse....

On rencontre dans cette pièce la même puissance descriptive que dans *la Belle Fromagère* de Rollinat, mais avec un bien autre amour : l'un fait un prestigieux exercice de rhétorique sur les fromages ; l'autre décrit tout sincèrement et tout naïve-

ment le fromage qu'il préfère. L'un est un artiste en rimes, l'autre un goinfre ; en pareille matière, le second est au-dessus du premier.

Mais, quand on a mangé, il faut boire, et nos gaillards ne s'en font pas faute :

Partout à gueule ouverte on demandoit à boire.

Et c'est le cri de l'ivrogne de Richepin dans *Fleur de Boisson :*

Sus, sus, enfants, qu'on empoigne la couppe !
Je suis crevé de manger de la souppe.
Du vin ! du vin !........

Ou encore, si l'on préfère, c'est la banale philosophie de l'*Eheu fugaces...* d'Horace :

Par la mort sous qui tout succombe
Et qui nous poursuit au galop,
Las ! nous ne dormirons que trop.
Prenons de ce doux jus de vigne....

Mais ne parlons point d'Horace ! Sainte-Beuve a interdit qu'on posât jamais Saint-Amant en disciple d'Horace..... et de Malherbe. Et de fait il relève d'autres écrivains, j'en suis d'accord. Est-ce là ce qui le rapproche de quelques-uns de nos contemporains ? S'il est foncièrement mythologue dans ses poésies inspirées par la

mode, il ne garde plus de l'attirail suranné de l'antiquité que Bacchos le Bromien :

Laissons là ce fat d'Apollon!
Nargue du Parnasse et des Muses!
Elles sont vieilles et camuses.
Nargue de leur sacré ruisseau!....
Pégase enfin n'est qu'un cheval....

Ne penserait-on pas entendre le gaulois Béranger se plaignant de notre rage endémique pour la mythologie, et voulant forcer à émigrer les Amours avec tout l'Olympe en débris? Et cette fin de *la Crevaille*, qui donne la note patriotique en un lieu où elle n'a que faire, est-elle assez *modern-style ?*

Ainsy, pour comble de joye
Du faux renard de Savoye
Puissions-nous venir à bout!...
Ainsy puisse en Italie,
Avant qu'un Avril r'allie
L'espine et le rossignol,
De tout point estre avilie
La fierté de l'Espagnol!

Tel quel, et sans insister davantage, j'ai cru voir Saint-Amant écrivant sur un coin de table de taverne, s'esgueulant de rire entre un jambon largement entamé et un verre de piot, déboutonnant son pourpoint devenu trop étroit, et allumant, après

la poire et le jaune fromage de Brie, la pipe de la digestion placide. Et vous direz ce que vous voudrez, vous tous qui êtes de l'avis du majestueux Louis XIV et faites la lippe devant les magots de Téniers, elle est riche, elle est succulente la littérature ainsi produite, et elle a bien sa valeur, — allât-elle parfois un peu de guingois, — dans la suite ininterrompue de l'histoire de nos écrivains nationaux, puisqu'elle relie les Vaux-de-Vire de Basselin aux sonnets culinaires de Monselet, et les orgies pantagruéliques de Rabelais aux truandailles de Jean Richepin et de Raoul Ponchon.



UN PETIT COLLET

L'Abbé de CHAULIEU

I

Guillaume Anfrie de Chaulieu, abbé d'Aumale, de Poitiers, de Chenel et de Saint-Etienne, seigneur spirituel de Saint-Georges en l'île d'Oléron, naquit à Fontenai, — Eure, — en 1639. Son père était maître des Comptes à Rouen et conseiller à brevet. Il fut employé par la Régente et le cardinal de Mazarin lors de la cession à la France, par le duc de Bouillon, de la ville de Sedan. Saint-Simon, qui a la douce et constante manie de contester la noblesse de tout le monde, n'a pas manqué de dire de Chaulieu qu'il était un homme de fort peu. Pourtant l'abbé d'Estrées établit, en 1745, que la famille des Anfrie, seigneurs de Chaulieu, était d'épée avant d'être de

robe, et qu'au temps de Charles VII, on trouve servant sur un bon pied certains ancêtres de notre abbé. Guillaume vint étudier à Paris, au collége de Navarre, et s'y lia avec le prince et l'abbé de Marsillac, fils de La Roche Foucauld. Cette relation de camaraderie scolaire se continua dans le monde, où l'abbé devint vite le familier des Bouillon, des Nevers, des Vendôme et de toute cette société du Temple dont il fut le poète. A l'âge de trente-six ans, il accompagna monsieur de Béthune, nommé ambassadeur extraordinaire en Pologne, avec l'espoir bien arrêté de revenir à Paris comme chargé d'affaires de ce pays. Il n'obtint que de belles promesses, nouveau Gil Blas sacrifié par un duc de Lerme, — chose à laquelle, au dire de Lesage, doivent s'attendre tous les petits agents dont les grands seigneurs se servent dans leurs négociations. — S'en consola-t-il? Peut-être. Je vois bien, écrit-il à sa belle-sœur, madame de Chaulieu, que je n'avais vécu jusques-là que dans l'état d'innocence et j'avais cru à tout le monde le cœur fait comme moi; je me suis bien trompé, mais je ne saurais me repentir de l'avoir été pour n'avoir jugé de l'âme des hommes que par ce que je sentais. Voilà

une affaire manquée..... Je deviens de jour en jour philosophe..... Philosophie obligatoire qui me paraît voiler quelque rancœur.

Il suivit alors Vendôme en son gouvernement de Provence, voyagea gaîment en Nivernais, puis posa sa candidature à l'Académie Française. Nouvelle déception, attribuée par les uns à une cabale, à la tête de laquelle se serait mis Toureil, traducteur alors fameux des *Harangues* de Démosthène, par les autres à l'opposition de Louis XIV, qui ne dissimulait point sa haine pour les libertins et les galants à petit collet. Atteint de la goutte d'abord, puis de cécité, Chaulieu mourut, le 21 juin 1720, dans une maison qui faisait partie de l'Enclos du Temple. Son corps fut transporté à Fontenai et inhumé près des beaux arbres qu'il avait chantés.

De notre abbé nous avons un portrait, que lui-même a tracé dans une *Epître à la Fare :*

Avec quelques vertus, j'eus maint et maint défaut,
Glorieux, inquiet, impatient, colère,
Entreprenant, hardi, plus souvent téméraire,
Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut,
Confiant, naturel, et ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessaient devant moi la raison...

J'étais pour mes amis l'ami le plus fidèle
Que Nature ait jamais formé....
Libertin et voluptueux,
Avide de projets, cependant paresseux,
Noyé dans les plaisirs, mais capable d'affaire....

Dans ses lignes principales, ce portrait ne manque point d'exactitude. Chaulieu est bon, dévoué à tout son cercle d'amis, confiant en ses protecteurs ; il a en tête des projets d'avenir politique, et se désole de ne pas jouer son rôle ; il s'occupe de gouverner les affaires du duc de Vendôme et lui sert de conseil en ce fameux procès des ducs que raconte longuement Saint-Simon. De plus, très amateur des plaisirs sensuels, il ne dépare pas cette nouvelle société des goinfres, successeurs des d'Harcourt et des Saint-Amant, qui tiennent leurs assises de beuveries au Temple, et vont de fêtes en fêtes et de ripailles en ripailles. Avec quelle touche à la Rabelais vante-t-il les repas offerts en Provence en l'honneur de Vendôme ! Comme il se délecte aux grasses plaisanteries de cabaret, au sujet de la réception du gouverneur chez la femme du lieutenant-général ! Madame de Grignan a réuni chez elle toutes les dames de la province et je vous assure que ce jour-là on ne se livra pas aux doctes entretiens

coutumiers sur l'indéfectibilité de la matière et sur les négations non conversibles, qui avaient le don d'horripiler madame de Sévigné. Avec quelle ardeur vécue il décrit ailleurs la terre des Bordes au duc de Nevers, où l'on mange quatre fois par jour, et où l'on dort vingt heures ! Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il se noye dans les monstrueuses débauches du château d'Anet, sur lesquelles La Fare nous donne certains détails. Un raout y coûta cent mille livres ; on avait donné un opéra dont Campistron fit les paroles et Lulli la musique ; on avait convié les danseuses de l'Opéra, parmi lesquelles mademoiselle Rochois, amie de Chaulieu, et nous devinons par quelle orgie peu évangélique se termina la fête. Au milieu de cette grande vie, ce qui me gâte l'abbé, c'est qu'il ne garda point la retenue et le caractère sérieux dans lequel se retranchait La Bruyère chez Condé, et la dignité que conservait mademoiselle de Launay chez la duchesse du Maine. Souffrant de leur position dépendante, ils la faisaient tourner au profit de leur observation aigüe et de leur analyse du monde, qu'ils peignaient dans leurs *Caractères* et leurs *Mémoires*. Au contraire, Chaulieu jouissait de cette situation inférieure, et le verre en main,

Accort, insinuant et quelquefois flatteur,

chantait, sans scrupule et sans remords, de légères pièces de circonstance.

Après mademoiselle Rochois, il courtisa madame d'Aligre qui, de son aveu, lui a inspiré un grand nombre de vers. C'est une curieuse figure que celle de Catherine Saint-Clair de Turgot qui, à vingt ans, avait épousé le petit-fils du président d'Aligre, Gilles de Boislandry, le pied plat, le plus grand sot du royaume, conseiller au Parlement. C'était, à en croire Edouard Fournier, un fort beau mariage : d'une part un grand nom, anobli par de belles charges, auquel la fierté bas-normande des Turgot devait être heureuse de s'allier; de l'autre beaucoup de grâce et d'esprit, et une magnifique dot. Admirable union en effet de raison et de convenances, dont l'épilogue ne se fit point attendre : à vingt-un ans, madame d'Aligre était la meilleure amie de Chaulieu, qui avait alors dépassé la cinquantaine, et son mari lui intentait un procès scandaleux, à la suite duquel fut prononcée la séparation judiciaire. Quel chapitre pour les *Nouvelles Lettres de Femmes* d'un autre Marcel Prévost que le roman de cette enfant, une des plus jolies femmes

que j'ai connues, dit Chaulieu, qui joignoit à une figure très aimable la douceur de l'humeur et tout le brillant de l'esprit, avec cet homme mûr qui avait sans nul ménagement usé de tous les plaisirs ! Liaison bizarre et disproportionnée entre ce printemps fleuri et cet automne goutteux qui inspire au poète des fadeurs mythologiques : on s'appelle Iris, et dans les jardins de Cythère on cueille des fleurs en collaboration avec les amours ; on chante Chloé, Climène, Lesbie, soit à l'occasion des étrennes, soit pour se réconcilier à la suite de trop fréquentes brouilleries ; on boit du vin nouveau ou du vin qui ne mousse pas; on se promène au bord de la mer; on écrit sur des tablettes; on fume d'un commun accord et l'on dégage de cette tabagie cette philosophie assurément précieuse et rare :

...... vous verrez que nos plaisirs
Très souvent ne sont que fumée.

Union mal assortie où l'abbé en cheveux blancs se diminue et d'où s'échappe bientôt la Muse pour courir à d'autres amours. Madame d'Aligre, en effet, avant de reconvoler en justes noces avec monsieur de Chevilly, capitaine aux gardes, tenta encore un illégitime mariage avec La Bruyè-

re. Elle fut, cette fois, meilleure inspiratrice ; car le sévère moraliste qu'elle avait réussi à mener plus loin que l'amitié, selon l'expression de Walckenaer, la vanta sous l'anagramme d'Arthénice dans un *Fragment,* morceau délicieux, adorable joyau, comme dit Sainte-Beuve, intercalé dans son chapitre *Des Jugements.*

Pour en revenir à Chaulieu, il aima encore, mais ce fut plus platoniquement, et pourtant plus profondément, cette parfaite mademoiselle de Launay, *domestique* de la duchesse du Maine, qui fut plus tard madame de Staal. Elle s'amusa gracieusement du travers de son poète aveugle et octogénaire, flattée au fond et heureuse de sa recherche et des accès de sa fureur désormais impuissante :

Toi seule, ranimant par d'inconnus efforts,
D'une machine presque usée
Les mouvements et les ressorts,
As fait revivre encor dans mon âme glacée
Les fureurs de l'amour et ses premiers transports.

Ces vers, autrement vécus que ceux adressés à madame d'Aligre, n'étaient point pour déplaire à mademoiselle de Launay et, doucement émue, elle se jouait de cette méprise d'imagination et surtout des prétentions

qu'il affichait encore et de ses querelles d'amoureux de dix-huit ans :

Coquette, libertine et peut-être friponne,
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,
Je sens, dans le moment que je dois t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable,
Et, par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendrait une autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

Inutile de dire que caprices, prétentions, chaleur apparente, querelles ne cachaient au fond qu'un hypothétique mariage entre ces deux êtres dépareillés, irréalisé et même irréalisable, mais dont la pensée leur était douce à tous deux, puisque plus tard mademoiselle de Launay a écrit dans ses *Mémoires :* Il me fit connaître qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimé de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et qui ne prétend rien de vous.

II.

Dis-moi qui tu aimes et comment tu aimes et je te dirai qui tu es. On s'attend donc bien, à la suite de cet aphorisme, à ce que pourront être les goûts et les relations littéraires de Chaulieu. Il commença par être l'élève de Chapelle.

Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre les amours et le vin,
M'apprit sans rabot et sans lime
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjoûment
Qui seul peut faire le sublime.

On avait vingt ans alors et, dans ces soupers délicieux et libres aux côtés des nièces de Mazarin, Olympe, Marie, Hortense, fleurs de débauche de l'Hôtel de Nevers, frayant avec le corps de ballet de l'Opéra convié à Anet, on joue le rôle d'Horace chez Mécène, de La Fontaine chez la duchesse de Bouillon. De là cent pièces de circonstance, ne valant guère que par l'occasion et la facilité à la saisir, et faisant du galant abbé un petit dieu qu'on adore en ce cénacle de libertins. Il ne déteste pas non plus de critiquer avec malice : il trouve fort singulière l'idée de Bensserade de traduire en rondeaux *les Métamorphoses* d'Ovide, et fort mauvaise l'exécution de cette idée; il ne peut tolérer le style cherché et les vers rudes et glacés de La Mothe-Houdart; il déteste particulièrement Fontenelle à cause de sa recherche pointue et de sa bizarre enflure. Pour un faiseur de petits vers, cela n'est point si

mal jugé. En revanche, il est grand ami de Voltaire. Lorsque, écrit Villemain, dans la gravité du siècle de Louis le Grand, le brillant abbé de Chaulieu laissait échapper, dans des vers pleins de négligence et de feu, les restes d'une vie libre, et opposait à la philosophie religieuse de son temps sa philosophie sensuelle, il était poète aussi. Un élève le suivit et le devança dans cette voie hardie... Ce merveilleux élève fut Voltaire. Entre eux, tout au moins, exista un commerce de galanteries. Voltaire appelle Chaulieu son maître, et un maître qui donne ses leçons à table; il lui rend grâces des conseils reçus au sujet de son *Epistre au Regent*; il le sacre l'Anacréon du Temple. Leurs inspirations sont parfois assez voisines pour qu'on ait prêté à Chaulieu *le Pour et le Contre* de Voltaire, et pour que Voltaire lui-même ait attribué avec vraisemblance à Chaulieu son *Epistre à Uranie*. Comme Frédéric de Prusse remarquait dans une lettre à Voltaire que Chaulieu se vantait un peu, — et c'était là le travers de ce charmant esprit de parler de lui du ton aisé qu'il prenait pour louer les autres, — Voltaire répond, avec cet esprit de courtisanerie dont il fut trop coutumier, que Chaulieu a écrit quatre ou

cinq pièces dignes de Frédéric le Grand. Un autre jour, il regrette de ne pouvoir, même avec la collaboration de l'abbé Courtin, ami de Chaulieu, faire le portrait du grand prieur de Vendôme et rend même un hommage autrement sérieux à son maître :

Il faut être inspiré pour de pareils écrits.
Nous ne sommes point beaux esprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément
Qui dans notre Temple réside.

De Frédéric à Marot l'écart est sensible. Mais où Voltaire, n'ayant plus à surfaire son ami ni à flatter son royal correspondant, me paraît donner la note juste, c'est dans *le Temple du Goût :*

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le dieu
D'un air familier mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction
Qui choquaient un peu la justesse
Mais respiraient la passion.

III

La passion ! Voilà bien le mérite de l'abbé de Chaulieu. Il convient toutefois de préciser et de ne point appliquer hasardeusement cet éloge à l'ensemble de ses œuvres ; il faut même en laisser de côté une bonne part. Je ne citerai que pour mémoire les vers à la marquise de Lussay sur des croquets de Reims, ou pour divertir S. A. S. pendant un rhume qu'elle avait à Marly ; au duc de Nevers, ingénieux casse-tête vu son rythme ; à l'abbé Courtin, dont il décline une invitation et auquel il envoie des fruits ; à M. de Sonning ; à madame de la Sablière, dont il vante les larges hospitalités ; à J.-B. Rousseau, avec lequel il échange des gentillesses ; à la comtesse de Stafford, qui exige une lettre de lui ; à la duchesse du Maine sur les coiffures à l'Espagnole ; au duc de Vendôme, pour le féliciter, soit de sa nomination de gouverneur des galères de S. M., soit de son mariage avec mademoiselle d'Enghien ; au grand prieur, sur son retour à la Cour ; à la duchesse de Mazarin, réfugiée avec Saint-Evremond en Angleterre ; à Hamilton, à Dangeau, à cent autres sur des thèmes aussi graves et aussi inspirateurs.

Et ce sont des Stances, des Jouissances, des Raccommodements, des Couplets, des Madrigaux, des Impromptus, des Epigrammes, des Bouquets, à faire pâmer toutes les précieuses du siècle, — le tout écrit d'ailleurs avec une certaine désinvolture et une facile élégance, mais ne valant pas mieux que telles quelconques fadaises, et à coup sûr fort éloigné de la passion. Mais chez Chaulieu sont deux poètes, l'un de salon, choyé en toutes fêtes et payant son écot par de gracieuses banalités, l'autre de cabinet, honnissant l'amour sophistiqué par l'esprit ; et c'est celui-là dont parle Voltaire, lui qui rappelle à la sincérité de la nature et veut écarter tout attirail d'artifices ; lui qui condamne Fontenelle pour sa fidélité à la pointe ; lui qui blâme le fatuisme dans une lettre au chevalier de Bouillon ; lui qui proteste contre les rébus de la princesse de Conti, celle des nièces de Mazarin qui devait devenir une sorte de sainte et abusait alors de la vivacité de son esprit ; lui qui était persuadé que seul le cœur fait l'amant véritable et prouvait son opinion dans de beaux vers adressés à mademoiselle de Launay. En cette partie de son œuvre, Chaulieu pense ce qu'il écrit et se peint tel qu'il est, goinfre et libertin, grand

partisan de la morale épicurienne et de toutes les voluptés, armé d'une raison sereine qui croit surtout à la Nature riche et féconde, qui, sans nier précisément Dieu, saisit toutes les occasions de s'en passer et ne s'incline jamais en aveugle devant la Foi. Le goinfre plaisante grassement à la suite de dîners plantureux et fait des descriptions de haut goût sur les plaisirs terrestres et même sur quelques agréments de garde-robe avec un lyrique enthousiasme, qui a fourni à Sainte-Beuve ce joli mot : Je me garderai bien de les citer ; nous sommes devenus trop *petite bouche* pour cela. C'est l'heure bénie des amours enchantées et irrégulières avec des belles de tous les mondes et de cette *Apologie de l'Inconstance*, que La Harpe appelle la chanson du plaisir et de la gaîté :

Je viens plein de confiance
 Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconstance
 Et de l'infidélité...
 Venez, troupe libertine
 De friponnes et fripons...
J'étais né vertueux, j'eusse été plus fidèle
 Que ne fut jamais Céladon...

Par malheur, les mœurs du temps l'ont

emporté et alors il a changé incessamment comme fait la volage Cythérée, et la Nature, mère des êtres, peu abusé du reste sur la constance d'Iris qui, sûre de la réciproque, lui rend trait pour trait et dent pour dent. Alors vient l'heure désabusée où l'on songe à quitter la Cour trompeuse pour aller vivre aux champs, dont les vastes espaces ne mentent jamais à la rêverie humaine et procurent la liberté de la pensée :

C'est là que, jouissant de mon indépendance,
Je serai mon héros, mon souverain, mon roi...
Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines;
De la mousse et des fleurs en font les ornements.

Peut-être cependant sent-on un peu l'imitation d'Horace et la mise en œuvre par procédé de son *aurea mediocritas.* Il serait d'ailleurs curieux et facile d'indiquer tout ce que Chaulieu a emprunté à ce poète et de rechercher combien fréquemment une commune inspiration les a unis. On retrouverait sans peine *Odi profanum vulgus et arceo* dans

Heureux qui méprisant l'opinion commune... ;

Nunc est bibendum..., ou *Nunc vino pellite curas,* dans

Parlons de plaisirs et d'amours;
C'est le conseil de la sagesse...

Enfin Chaulieu n'a-t-il pas traduit presque mot pour mot

..... Neque harum quas colis arborum
Te, praeter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur...

dans ses *Louanges de la Vie Champêtre*, bel élan du libertin vers la Nature, écrites sous les ombrages de Fontenai?

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Vous me verrez bientôt mourir...
Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre
Où de ces arbres, dont exprès
Nos mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

La goutte est venue, intermittente d'abord et

Bonne ou mauvaise santé
Font notre philosophie.

Dans les accès le malade se replie sur lui-même; il revoit et déplore les erreurs de sa vie passée. Mais que la crise cesse, et

reviennent à tire d'ailes espérances, ardeurs, désirs, fortune, amours, et la chanson change de note et la note nouvelle est toute passionnelle, et je vous déclare qu'à ce moment il n'y a plus rien de mièvre dans ses vers ni dans sa prose. Puis, la goutte s'établit à demeure, et avec elle le mal d'yeux, ensuite la cécité; l'idée grave de la mort hante le cerveau du libertin, et le philosophe se révèle. A la fin de sa vie il sent passer sur son front une ombre des terribles impressions qui font la douloureuse beauté de *l'Ecclésiaste*, et le contraste est saisissant. C'est une mélancolie légère qui devient au fur et à mesure plus prononcée; mais toujours il garde cet art séduisant à traiter les réflexions les plus importunes de la raison et le sentiment angoissant de ce qu'il y a d'imparfait dans nos philosophies et d'inconnu dans les lois obscures de nos destinées.

Voilà le vrai jour sous lequel il m'a paru convenable de voir et de replacer celui qui fut plus et mieux qu'un petit abbé musqué et mythologique; car, bien qu'il en ait et qu'il se défende avec la caution de La Fare, — le bon billet qu'il avait là! — d'avoir voulu dogmatiser le libertinage, il se rattache au groupe des libertins. Dans les trois

pièces qu'il a consacrées à la Mort se sont réfugiées ses idées philosophiques, qui sont celles des déistes et n'ont plus rien de sa voluptueuse nonchalance. Son dieu est celui des libertins, des Théophile, des Saint-Pavin, des Cyrano, des Des Barreaux, celui qu'à notre époque a reconnu Alfred de Musset, et ce *Dieu des bonnes Gens* que Béranger a naturalisé en France :

... Mon dieu n'est pas un dieu cruel.
On ne voit pas de sang ruisseler son autel;
C'est un dieu bienfaisant.................
Un dieu, qui par son choix au jour m'a destiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné...

Cet enfer qui serait féroce est, en outre, absurde :

Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être,
Que ces fantômes vains sont enfants de la peur.

La mort ne nous réserve rien après elle, et nous n'avons point à trembler en l'envisageant. Ce sont bien là les théories que j'ai signalées et que nous retrouvons dans le théâtre de Voltaire. Affranchissons-nous donc, comme le fit Epicure; sauvons les générations humaines de l'erreur des vaines superstitions, nées de la peur

imprécise, et ne croyons que sous de très sérieuses réserves à cette improbable vie future où les bons recevraient une récompense et les méchants un châtiment! Mais soudain le libertin s'effraie, et alors le déiste trouve d'autres accents :

> Je forme de cet être — *Dieu* — une plus noble idée...
> Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple;
> Prosterné devant lui j'adore sa bonté.

Ce sont là correctifs, peut-être indispensables, d'une pensée ferme assurément, mais trop audacieuse, concessions faites à la religiosité de l'époque et à la qualité de l'auteur, abbé bien renté de bénéfices importants.

IV

Chaulieu versificateur a droit aussi à notre attention. Enregistrons avant tout l'opinion courante : il est négligé. Ce mot reste comme la note dominante de tous les critiques, amis et ennemis. On voit dans les vers de Chaulieu, écrit La Harpe, les négligences d'un esprit paresseux; Voltaire lui reproche de ne savoir point corriger; Grimm, dans sa piquante brochure intitulée *le Petit Prophète de Brochmischbroda,* n'a pas non

plus omis le reproche. Le Génie parle de la France en termes prophétiques et incorrects : « Tu seras la patrie de tous les talents... Et je les ai tous rassemblés dans un siècle, et on l'appelle le siècle de Louis XIV, en réminiscence de tous les grands hommes que je t'ai donnés à commencer *de* Molière et *de* Corneille qu'on nomme grands jusqu'à La Fare et Chaulieu qu'on nomme négligés... » Pourtant ce reproche, que l'on trouve encore formulé dans la citation flatteuse que j'ai faite de Villemain, n'a rien de désagréable. On sait les correctifs qu'y apporte Voltaire; La Harpe reconnaît qu'il a des morceaux d'une poésie riche et brillante; la place que lui donne Grimm à côté de Molière et de Corneille relève singulièrement sa critique. Et il n'est pas exact que la négligence et l'incorrection, qu'il faut bien reconnaître dans les vers de Chaulieu, soient les caractéristiques de son talent. Ici encore il convient de distinguer entre son œuvre sérieuse et son bagage de fadaises écrites pour un cercle d'amis, et qui se ressentent fatalement de la rapidité de la facture et de la complaisante admiration de ceux à qui elles sont adressées. Il est nécessaire d'établir une différence entre les vers philosophiques

dont j'ai cité quelques-uns et le *Dialogue de Deux Perroquets,* et sans doute équitable de tenir compte à Chaulieu des efforts louables qu'il a tentés pour mettre en relief sa grâce facile. Doit-on oublier chez lui le soigneux versificateur qui avait son *Art Poétique,* comme l'avait eu Horace, comme l'avait Boileau, comme l'aura Verlaine? Amant de la rime, ainsi que Sainte-Beuve il estime qu'elle donne leurs sons aux chansons, et, s'il croit devoir en sacrifier la richesse à la beauté de la pensée et au tour heureux de l'expression, s'il n'a point de scrupule à faire rimer *valeur, malheur* avec *honneur, faveur,* le même son frappant l'oreille quoique la consonne qui le précède soit différente, s'il n'a pas les peut-être étroits préjugés de Théodore de Banville sur cette fameuse consonne d'appui, base de plus d'un chapitre de son *Petit Traité de Versification Française,* il nous apprend par contre qu'il se garderait soigneusement de faire rimer *occasion* avec *raison,* le son de l'une étant *ion* et non pas *on.* Il prélude ainsi à cette grande querelle qui de nos jours remplace celle des Anciens et des Modernes, où nous voyons ici Catulle Mendès accuser Victor Hugo d'avoir fait de mauvais vers quand il

a rimé pauvrement, et José Maria de Heredia prouver que la rime riche n'est pas une gêne pour le poète, mais un tremplin; là, Paul Verlaine honnir la rime et prêcher à la nouvelle école « qu'il faut la faire crever de misère. » Chaulieu rime plutôt pauvrement, mais de parti-pris, avec la cavalière désinvolture d'un Musset, et se targue orgueilleusement de n'avoir jamais introduit chez lui de *Dictionnaire de Rimes*. En outre, il suit la théorie de son maître Chapelle au sujet des rimes redoublées, « Il a inventé, — *c'est de Chapelle qu'il s'agit.* — un genre de vers qui corrige le plus grand défaut de notre poésie en ôtant l'uniformité et la monotonie des deux rimes masculines et féminines de nos alexandrins... Les rimes redoublées seules donnent aux vers libres et irréguliers le nombre et l'harmonie, en quoi je suis convaincu que consiste le principal agrément de la versification... » De cette quasi-innovation Chaulieu a tiré le meilleur parti. Grand lecteur de poètes, depuis Villon jusqu'à La Motte exclusivement, — cette méchanceté est de lui, — il a orné sa mémoire de tout ce qu'ils ont fait de beau. Et c'est pourquoi cet éclectisme de mètres donne une singulière grâce à toutes ses petites pièces, et le rap-

proche de La Fontaine, de La Fontaine vieilli écrivant le XIIe livre de ses *Fables*, ou de La Fontaine jeune composant ses légères poésies mondaines, que payaient de leur bonne grâce et de leurs quartiers de pension la duchesse de Bouillon ou le surintendant Fouquet.

V

Avant de terminer cette étude, une remarque s'impose que je pense inédite : c'est la partie inférieure de son œuvre qui a établi en son temps la réputation de Chaulieu. Il fut mis, — dit encore Voltaire en son joli conte de *Jeannot et Colin*, parlant de son jeune noble, — dans *l'Année Littéraire* au rang de Chaulieu.... Réputation d'ordre secondaire et de recueil d'amateurs, qui valut au neveu de l'abbé, mestre de camp de cavalerie, blessé et fait prisonnier en 1693 à la bataille de la Marsaille, d'être traité avec considération par le duc de Savoie. Chaulieu ne vaudrait-il pas plus que cette renommée ? Le goinfre qui existe en lui n'a pas été développé comme chez Saint Amant et chez La Fare, qui a poussé jusqu'à l'extrême leurs communes maximes. Tandis, en effet, que l'un ne voit en la vie que la volupté oisive avec son

cortège de plaisirs vides, l'autre en mainte rencontre traite des questions sérieuses. Il veut même que le sage prenne part au gouvernement de l'état dont il ne convient point de se désintéresser, et recommande le dévoûment à la chose publique. Penseur libre, il fut assez habile sans doute pour ne point être persécuté, assez subtil assurément pour s'envelopper d'une ombre légère. Cette habileté, je le crains, n'a point été assez reconnue ; cette ombre, j'imagine, on ne l'a point assez dissipée ; et c'est le penseur qui fut négligé dans cet artiste aimable, dont l'imagination souple et enjouée a produit les beautés un peu capricantes que seules on a voulu voir.



A travers
les manuscrits inédits
DE
TALLEMANT des RÉAUX

I

La Bibliothèque municipale de la ville de la Rochelle conserve trois volumes manuscrits, dits *Manuscrits de Tallemant des Réaux,* catalogués sous les n°s 672, 673 et 675, formant une très précieuse collection de *pièces* autographes, qui appartinrent à la famille Trudaine. Monmerqué les acquit jadis et y prit quelques pages pour son édition de Tallemant (1). Lors de sa vente après décès, ils furent achetés au prix de 1.000 francs, par Adolphe Bouyer qui en fit don au fonds public de la ville natale de l'auteur des *Historiettes.*

---

(1) Monmerqué a lu la tragédie d'*Œdipe,* mais « n'y a rien trouvé qui méritât d'être cité ». — *Notice en tête de son édition.* —

Le *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques de France*, (départements, tome VIII), dressé par G. Musset, conservateur de la Bibliothèque, consacre à ces trois volumes les pages 465 à 524. Ces pages indicatrices, qui contiennent d'utiles renseignements et de rares erreurs, fatales en un si ardu travail, éveillèrent la curiosité du monde lettré, et de Boilisle obtint l'autorisation de faire transférer pour quelques semaines à Paris, où ils furent déposés à la Bibliothèque nationale, les manuscrits de Tallemant (1).

J'ai, à mon tour, étudié aussi longuement et aussi soigneusement qu'il m'a été possible, ces papiers fort intéressants et je me propose de faire profiter de cette étude les curieux en XVIIe siècle ; car il m'a paru que c'est le siècle tout entier, et dans certains de ses dessous, si je puis dire, qui a laissé des traces en ces trois volumes.

Voici d'abord leur titre et leur description extérieure :

N° 672. — Recueil de pièces en prose ou en vers, œuvres de Gédéon Tallemant des Réaux ou réunies par lui. Papier, 279 folios.

(1) Je n'ai pas ouï dire que soit connu le résultat de l'examen fait par cet érudit.

Divers formats dans un cahier de 300 sur 200 millim.

N° 673. Recueil de pièces, œuvres de Gédéon Tallemant des Réaux ou écrites par lui. Papier, 275 f^os^. Divers formats dans un cahier de 270 sur 180 millim.

N° 675.— Recueil des pièces concernant la famille Tallemant, avec quelques lettres modernes, curieuses, recueillies par Monmerqué. Papier et parchemin, 85 f^os^. Divers formats dans un cahier de 350 sur 250 millim.

Ces cahiers sont le plus souvent constitués eux-mêmes de cahiers plus petits, numérotés, de quatre à cinq pages, — il y en a, par exemple, 48 dans les 100 premières pages du vol. n° 673, — qu'on a renumérotés page à page à l'encre rouge et timbrés feuillet à feuillet pour éviter tout larcin. Mais avant cette très prudente opération, certains de ces cahiers, ou parties desdits cahiers, avaient été arrachés, et l'on a dû remplacer les folios absents par des feuilles de papier blanc, également timbrées et numérotées. Telle est aujourd'hui l'apparence et la composition matérielle (1) de ces trois volumes

(1) En conservant l'orthographe du ms. dans mes citations, j'ai rétabli une ponctuation rationnelle, afin de faciliter la lecture.

dont l'arrangement n'est en rien semblable d'ailleurs à celui des papiers de Tallemant.

En effet, il ressort des folios 6 et 7 du vol. 673 que les notes de Tallemant avaient été réunies par lui en quatre recueils, qu'il appelait *le gros recueil, le recueil de grand papier, le recueil marbré, le grand portefeuille.*

Après avoir déploré la perte d'une partie de ces richesses, et sans nous y appesantir puisqu'elle est désormais irréparable, déclarons d'abord que, en l'état où nous les avons, les manuscrits de Tallemant ouvrent le champ à toutes les hypothèses. Faire le départ entre ce qui est sorti de sa main et ce qu'il a colligé est à peu près impossible, et je juge inutile d'émettre des suppositions tirées des ratures, de l'écriture, du style. Les experts eux-mêmes sont sujets à de trop flagrantes erreurs, et la langue de tous les anecdotiers et faiseurs de petits vers du XVIIe siècle est trop uniforme. En revanche, certaines pièces sont signées de noms célèbres et de noms inconnus. Même pour celles-là, il est extrêmement difficile de savoir toujours exactement quelles ont été publiées, quelles sont restées inédites, et, parmi les éditées, de retrouver les variantes. Quant aux productions anonymes, — elles sont les plus nom-

breuses, — l'embarras est encore plus grand. En les mettant en lumière, ainsi que je le veux faire, je permettrai peut-être à d'autres plus heureux ou plus informés de fixer certains points, — le domicile de Tallemant, par exemple, que nous apprend une suscription de lettre (673, folio 10,) : Rue Saint-Augustin, près la porte de Richelieu. Et combien de découvertes sont possibles si l'on veut bien tenir compte que ces volumes sont faits de morceaux, dont quelques-uns de la plus haute importance pour l'histoire sociale du grand siècle, et que Tallemant eut une idée fort heureuse de collectionner ainsi !

II

TALLEMANT POÈTE TRAGIQUE

A tout seigneur, tout honneur ! Signées de son nom ou des lettres D. R., quelques œuvres appellent d'abord et retiennent notre attention.

Comme poète, Tallemant est à peu près inconnu. Si les libertins de mœurs lisent ses *Historiettes* pour y trouver de graveleux détails et de licencieuses peintures ; si les érudits y cherchent un des monuments les plus intéressants de notre langue et un

tableau des mœurs de son temps, on ne cite guère de lui, comme œuvres poétiques, que le *Madrigal* sur la fleur de lys dans *la Guirlande de Julie,* un *Sonnet* à Conrart, une *Epistre* au P. Rapin et les *Epitaphes* de Perrot d'Ablancourt et de Patru. A ce mince bagage je veux faire quelques additions:

Un madrigal à note politique après la représentation d'une comédie en musique, (673, folio 68) :

R'envoyez tous ces piailleurs,
Cardinal, ils font tort à votre politique.
Quels Mazarins oyant cette Musique
S'empescheront d'estre Frondeurs ?

Une épigramme adressée à la comtesse de Suze désolée que le jeu de billard détournât les jeunes gens de l'amour, et qui ne manque pas de facilité et de verve, (673, folio 68, verso) :

Marys ne soyez plus en transe,
Vostre honneur est en seureté.
Il est vray, le Blondin dépense ;
Il est toujours fort ajusté ;
En garniture il pindarise ;
Il s'enfarine avec grand art ;
Mais sur ma parole il ne vise
Qu'à la Belouse du Billard.

Ces jeux-là n'ajoutent rien à la renommée de Tallemant. Par contre, ce qui me paraît plus important, ce sont les pages 159 et 192 du vol. nº 672, qui nous ont conservé le brouillon d'une tragédie, *Edipe*, antérieure à celle de Corneille et suivant de près le texte de Sophocle dans la mise en scène de la sanglante légende des Labdacides. Présenter Tallemant des Réaux comme poète tragique n'a rien de banal, et l'on m'accordera qu'il est fort peu connu sous cet aspect. Sa pièce est en V actes et en vers. Le Ier acte compte 5 scènes ; le IIe, 3 ; le IIIe, 5 ; le IVe, 4 ; le Ve, 8. Les protagonistes sont Œdipe, Jocaste, Créon, Tirésias, accompagnés de Phédon, ambassadeur de Corinthe, de Carès, vieillard thébain, témoin du passé, de gentilhommes de la cour et des confidents obligatoires.

Acte Ier. — Le peuple en foule, suivant le sacrificateur de Jupiter et portant des rameaux d'olivier entourés de laine blanche, aborde le palais du roi pour implorer son secours. Et celui-ci de répondre :

Vous devez m'obéir, mais je dois vous deffendre.
Parlez ! Edipe est prêt à faire son devoir....

Le prêtre réplique au nom de tous. L'en-

cens des sacrifices s'est élevé avec le cœur et les mains des Thébains infortunés ; mais les dieux sont restés sourds à leurs plaintes et le fléau continue à dévaster ville et campagne ; le nombre des morts croît de jour en jour ; le peuple n'a plus d'espoir qu'en la sagesse de son roi. Œdipe, plein d'amour pour ses sujets, n'hésite pas. Que veut-on de lui ? S'il a jadis affronté le Sphinx pour acquérir de la gloire, il est prêt à tout oser dans l'intérêt général :

Je cherche vostre paix ; je n'ay point d'autre envie ;
Je lui sacrifierai ma fortune et ma vie.
— Pour un zèle si grand que ne vous doit-on pas ?
Peut-on moins que baiser la trace de vos pas ?

Œdipe rappelle alors que tout ce qui dépend de la prudence humaine a été mis en œuvre pour conjurer le fléau. Ses malheurs personnels ne l'empêchent aucunement de sentir tout le poids des calamités publiques. De fortune, l'art est impuissant, les dieux sourds, et il lui est venu

........un soupçon qu'on avait irrité
Peut-estre innocemment quelque divinité.

Aussi a-t-il envoyé Créon, son beau-frère,

consulter l'oracle, et il attend ce messager, le plus fidèle appui de son trône :

..... Peut-estre son retour
Nous en esclaircira devant la fin du jour.

A la même heure, Arbas annonce l'arrivée de Cléon, qui est introduit et auquel Œdipe demande tout d'abord si ces pressentiments étaient fondés en raison.

Il est quelque moyen de nous en preserver,
Si ce que l'on ordonne au moins peut s'achever.
— Il faudrait s'expliquer d'une façon plus claire.
— Si vous le commandez, je suis prest à le faire.
Dans vostre cabinet vous n'avez qu'à passer,
Pour sçavoir ce qu'à Delphe on vient de m'annoncer.

Œdipe ne voit pas la nécessité du huis-clos, et Cléon doit parler aussitôt sans crainte; car le peuple a droit de savoir, et une audience secrète exciterait avec raison ses murmures en éveillant sa défiance.

Prononcez maintenant ce que l'oracle ordonne,
Et pour l'exécuter, je n'espargne personne,
— L'impunité d'un crime a causé ces malheurs :
Pour du sang repandu l'on repand tant de pleurs.

Pressé par le roi, Créon ajoute que Thèbes ne sera délivrée du fléau qu'alors que le

sang de Laïus, tué par un criminel, ne criera plus vengeance. A cette nouvelle, Œdipe maudit solennellement le coupable et le dévoue à l'exil. Mais si la découverte de l'assassin est nécessaire, elle est difficile.

> Comment de ce forfait percer l'obscurité ?

Par tout le royaume la version est la même : Laïus a été tué sur une terre étrangère par quelque vagabond, voilà de longues années. *(Le manuscrit porte à cette place une tirade raturée dont il est impossible de retrouver le sens.)* Le roi décide d'ordonner une enquête. Tous les compagnons de Laïus ont-ils péri avec lui ? Un seul, échappé à la mort, a accrédité le récit qui est sur toutes les lèvres. Quoiqu'il en soit, Œdipe se réjouit de savoir désormais à quoi appliquer son étude :

> Je n'ai plus d'autre but que d'apaiser celuy
> Dont j'occupe le trosne et le lit aujourd'huy,

et fait appel à Créon en lequel la patrie voit avec raison comme un second roi. Cléante s'associera également à l'œuvre

généreuse de son maître et se montrera ainsi digne des faveurs dont il fut comblé :

Et vous dont Jupiter accepte les offrandes,
Sur qui l'on voit pleuvoir les graces les plus grandes,
Vous qui servez d'exemple à ces sages mortels
A qui le ciel commet le soin de ses autels,
Si vous estes si cher à ce Dieu formidable,
Qui mesme aux autres dieux fut toujours redou-
[table,
Que l'interest public eschauffe votre cœur !
De vostre zele icy redoublez la ferveur,
Essaïez d'obtenir du monarque celeste
Qu'il ne nous prive point de l'espoir qui nous reste,
Et qu'il ne souffre pas que nous cherchions en vain
Les funestes autheurs de ce meurtre inhumain.

Œdipe et Créon se rendent chez la reine, et le sacrificateur congédie la foule calmée par les solennelles promesses du roi.

Jusqu'à ce point, Tallemant a suivi presque vers par vers Sophocle, supprimant seulement le chœur. Le peuple, en ce premier acte, tient sa place, mais ne reparaît plus dans la suite.

Jocaste, heureuse du retour de son frère, est inquiéte du résultat de sa mission.

Vous avez plus de part qu'aucune autre à l'oracle,
Madame...

(Une lacune de quelques vers.)

... Moi ! Seigneur, quel crime ai-je commis ?
Aux volontés des Dieux mon esprit s'est soumis.

Leur puissance par moy ne fut point offensée.
— Je suis bien esloigné d'avoir cette pensée;
Je ne crois vostre cœur d'aucun crime noirci.
Vostre seul interest me fait parler ainsi.
Ce tendre sentiment ne sauroit que vous plaire;
La responce du Dieu que l'Univers esclaire
Peut vous renouveler d'anciennes douleurs
Et vous causer encor des soupçons et des pleurs.
Nous avons de Laïus négligé la vengeance,
Et le ciel nous punit de ceste negligence.

Le péril est pressant, il faut immédiatement venger le premier mari de Jocaste. A cette nouvelle, la reine rappelle quelle fut sa tristesse lorsqu'elle apprit la vérité. Le roi était seul, ou à peu près, quand il fut tué, et ses meurtriers ne le connaissaient point. Où les retrouver maintenant, ces passants inconnus?

.... Ils ne sont plus; peut-estre.
Je vois plus que jamais nostre espoir confondu.
Ah! que peu noblement l'oracle a répondu!

Œdipe cherche à dissiper ses craintes et plaide la cause des dieux :

Gardons-nous d'offenser ces puissances supres-
[mes...
Leur joug n'est pas un joug qu'on ne puisse porter...
Nulle difficulté désormais ne m'étonne;
On peut venger Laïus puisqu'Apollon l'ordonne..,

D'ailleurs Tirésias viendra à l'aide de ses maîtres :

L'aveugle clairvoyant entend la voix céleste ;
Il sçaura dissiper le nuage qui reste.

Et Cléante reçoit l'ordre d'aller chercher le devin, tandis que Créon félicite Œdipe de ces décisions.

Toute la conversation entre Œdipe et Jocaste est de l'invention de Tallemant, ou, plus exactement, il développe, en remplaçant le chœur par Jocaste, les scènes entre le chœur et Œdipe. Il prête aussi à Œdipe l'idée de consulter Tirésias, tandis que Sophocle fait suggérer cette pensée au roi par ce même chœur.

Acte II. — Cléante exprime à Tirésias son admiration pour le don de divination qu'il tient des Immortels. Sans doute il a perdu la vue matérielle, mais il « a une manière d'y voir » bien supérieure et dont n'approche aucune science. Tirésias ne l'entend point tout à fait de même. Sa mission n'est pas toujours agréable à remplir :

Quel plaisir de prévoir les tristes aventures,
Et d'affliger l'esprit des disgrâces futures !...
On ne me croist jamais, on fuit la vérité...

Cléante lui fait part des sentiments d'Œdipe à son égard.

Cette scène entre Cléante et le devin est de l'invention de Tallemant.

Le roi, qui paraît, supplie le devin de compléter les indications divines :

Il faut que Tiresie explique leur langage — *des [dieux;* —
Il faut que sa sagesse achève leur ouvrage.

Les meurtriers existent,

Et l'on peut les punir, si l'on en croist les dieux.

Tirésias refuse de parler. Le roi s'étonne.

Je perdrois mes discours aussy bien que mes pas.
Ce que je vous dirois, vous ne le croiriez pas,
Et c'est parler en vain que parler de la sorte.
Mais j'ay pour le silence une raison plus forte :
Parler, c'est sur ma teste attirer des malheurs,
Sans appaiser nos maux et sans sécher nos pleurs.
Pour moy, des qu'a vos yeux le secret se revele,
Vous allez concevoir une haine mortelle.
Vous m'allez regarder comme vostre assassin ;
Ce secret doit plutost demeurer dans mon sein.

Œdipe proteste et veut convaincre Tirésias de la nécessité de parler :

Parlez ! ne craignez rien ! la raison vous l'ordonne !
Contre le bien public on n'escoute personne.

Et devant les hésitations du vieillard, le roi va jusqu'à la menace, puis jusqu'aux soupçons injurieux. Tirésias aurait-il eu quelque part à l'assassinat de Laïus? Indigné et stupéfait, le devin déclare que le fléau,

S'il n'estoit point d'Edipe, auroit bientost cessé,
Et, pour en parler mieux, n'eust jamais commencé.

Le roi, sans comprendre encore, réplique que, loin de perdre le pays, il l'a délivré du Sphinx. C'est par intérêt que Tirésias tient ce langage louche. Alors, devant ce redoublement de l'injure, le vieillard se décide à parler :

. ... J'ay tort d'espargner qui ne m'espargne pas.
Le coup fatal n'est point party d'un autre bras,
Et c'est vous que Laïus demande pour victime.
On vous voit tous les jours commettre un autre [crime,
Qui ne donnera pas une moins grande horreur...

Œdipe s'écrie que Tirésias a perdu l'esprit, aussi bien que les yeux, mais l'autre l'interrompt prophétiquement :

Taisez-vous d'un défaut qu'on vous reprochera.

Le roi, hors de lui, va d'abord se jeter sur

le devin, mais il réfléchit et, ne le tenant pas digne de son courroux, se demande si Créon ne serait pas pour quelque chose dans ces impostures.

— Quels que soient vos malheurs, n'en accusez
[que vous!

répond Tirésias et, achevant sa prédiction sur le sort du coupable réclamé par les dieux, il annonce sa mort prochaine :

Meurtrier de celuy qui lui donna le jour,
Frère de ses enfants et mary de sa mere,
Au parricide il joint l'inceste et l'adultere.

Après avoir fait appel au concours de Cléante pour éclaircir ce qu'il croit une noire intrigue contre lui, Œdipe reçoit fort mal Créon, le menace, en dépit de ses protestations, et le chasse.

— Je vais dans mon palais attendre mon destin;
C'est la que ma candeur sera mon seul asyle.

Et cette calme fierté fait rentrer Œdipe en lui-même.

La seule modification apportée ici à la pièce grecque est nécessitée par la suppression du chœur, devant lequel, avant de parler à Œdipe, Créon, dans Sophocle,

a tenté de se justifier des accusations portées par son beau-frère.

Acte III. — Jocaste et sa confidente Cléone veulent réconcilier le roi et Créon. Ce dernier a fait dire à sa sœur de rester fidèle à ses devoirs conjugaux, tout en gardant ses sentiments fraternels. Dans Sophocle, Créon a vu lui-même Jocaste en présence du chœur. Paraît Œdipe :

Et je pleure à la fois dans ce fascheux esclat,
Les maux de ma famille et les maux de l'Estat.

Le roi ne saisit pas comment Créon, qui lui était si cher, pourra

S'excuser d'avoir fait cette lasche imposture,

qui déjà a porté ses fruits. Le peuple est ému

.....par un dessein perfide
Contre un incestueux et contre un parricide,

et croit sur la parole du traître

.....que pour fléchir les cieux,
Il ne faut que bannir Edipe de ses lieux.

La reine plaide la conduite passée de son frère, qui est une suffisante garantie de son

innocence présente; mais le roi n'est point convaincu :

> Jugez-vous du présent par les choses passées;
> On a selon les temps de diverses pensées.

L'heure d'ailleurs est propice à la traîtrise. Toutefois Jocaste saura ne pas s'associer aux criminels desseins de Créon, car la vie des enfants d'Œdipe est menacée également par la furieuse ambition de leur oncle.

> Du désir de regner quiconque a l'asme esprise
> Croist qu'a tout violer ce desir autorise.

(Ici le manuscrit est retouché par une main étrangère. Au bas de la page, Tallemant a mis de la sienne une note à peu près illisible, de laquelle j'ai déchiffré le début : On m'a brouillé.....)

Jocaste se retire sur la promesse que l'honneur de Créon sera respecté. Toutes ces scènes sont allongées : Jocaste, dans Sophocle, ne dit qu'un mot en faveur de son frère. Elle pénètre au vif de la question en parlant à Œdipe et cherche à voir clair dans l'atroce situation qui leur est faite à tous deux. Mais voici venir Cléante avec des nouvelles. Œdipe n'est certainement

pas victime d'une intrigue, et tous ses sujets sont de son parti :

Si Créon, m'ont-ils dit, avoit trahi sa foy,
Nous serions les premiers à le livrer au Roy.

Quant à Créon lui-même, quoique injustement soupçonné, il pardonne à son beau-frère sa fureur, l'attribuant à son désespoir patriotique de ne point arriver à délivrer les Thébains de leurs maux :

En cet estat on sçait qu'il n'est rien de plus doux
Que pouvoir sur quelqu'un descharger son cour-
[roux.

Cette attitude n'est point celle d'un traître, et, persuadé, Œdipe envoie Arbas prier Créon de revenir.

Et l'incertitude augmente au cœur du malheureux monarque. Si pourtant Tirésias disait vrai! Cléante, tout en connaissant la vertu et la parfaite loyauté du devin, met en doute sa science :

Il pourrait bien pourtant se tromper cette fois;
Il eust tenu peut-estre un tout autre langage
Si... — Je le poussois trop. Je luy fis un outrage.

Injure pour injure alors. Et puis le portrait qu'on a fait de l'assassin de Laïus ne con-

vient guère à la personne d'Œdipe. Sur ce point arrive Créon en diligence :

Ma grâce dont par vous j'ay receu l'assurance
N'a point causé, seigneur, ma prompte obeys-
[sance.
Si l'on me l'eust prescrit, quand j'aurois vu mon
[roy
Par de nouveaux soupçons irrité contre moy,
Que plus fort que jamais eust grondé la tempeste,
Des l'instant, a ses pieds j'eusse apporté ma teste.

Œdipe se justifie de ce soupçon outrageant :

Comme je vous tiens seul digne de la couronne,
J'ay dû vous accuser ou n'accuser personne.
Mes soupçons ne pouvaient ailleurs porter leurs
[coups.
Je ne concevois point d'autre rival que vous;
Mais je crois qu'aisement vous oublierez un crime
Qui ne vient après tout que d'une grande estime.

Et, pour conclure, Créon est invité à joindre ses efforts à ceux du roi afin de découvrir le coupable. Cléante conseille à son maître de rappeler Tirésias dont la véracité est décidément réelle :

... Si, quand nous aurons fait sa paix avec vous,
Il dit sur qui du ciel doit tomber le courroux,
Alors on aura lieu de croire.....

Et tous s'en vont rassurer la reine. Pas de nouvelle entrevue et de réconciliation dans Sophocle entre Œdipe et Créon. Je le regrette fort pour Tallemant, mais il est bien éloigné de la tragique concision de son modèle. Le XVIIe siècle aurait certainement pensé qu'il le dépassait.

Acte IV. — Arbas a annoncé à Jocaste la nouvelle phase dans laquelle est entrée la question avec les dispositions du roi, et ce dernier vient lui-même en faire part à la reine, en l'assurant que redevient inébranlable son amitié pour Créon, qui, de son côté, est allé remercier les dieux. Reste le terrible souci du roi, que sa femme essaie d'apaiser :

Partout l'interest gagne ; il entre aux plus saints [lieux,
Et la, comme il lui plaist, il fait parler les dieux.

En effet, un oracle jadis n'avait-il pas prédit à Laïus qu'un fils né de lui et de Jocaste deviendrait son assassin ? Et Laïus est mort assassiné par des brigands. Ce fils, il l'avait condamné à mourir dès qu'il fut né :

Un confident expose en un desert sauvage,
De nos tristes amours le deplorable gage.

Au moins l'assura-t-il, et nous n'avons douté,
Ny son maistre, ni moy, de sa fidélité.
Cet exemple, seigneur, m'a donné du scrupule.
Je ne puis approuver que l'on soyt si credule,
Et qu'un evenement par l'oracle annoncé
Passe pour tous certain, des qu'il est prononcé.

Tout cela, loin de calmer les craintes d'Œdipe, les renouvelle et les renforce.

O ciel! qu'ay-je entendu? qu'avez-vous dit, Ma-[dame?
En pensant apaiser les troubles de mon asme,
En des troubles nouveaux vous me venez jeter;
Mes maux, par vos discours, ne font que s'irriter.

Et les questions se pressent, précises, sur ses lèvres, et les réponses de Jocaste l'épouvantent.

Jupiter, quel est donc le sort que tu m'apportes?

Tout concorde : l'endroit, le temps, le portrait de Laïus auquel Œdipe ressemble comme un fils :

Mon malheur irait-il jusqu'à ce point extresme?...
Tu n'as vu que trop clair, devin, dont la paupiere
Ne s'est depuis longtemps r'ouverte a la lumière.

Et il veut être éclairé jusqu'au bout. Tout confirme ses appréhensions premières.

Une lueur d'espoir toutefois lui reste : le témoignage du dernier survivant du drame, le vieux Carès. Œdipe envoie Arbas le lui quérir près du Cithéron, où il termine son existence dans le deuil de son ancien roi. Puis il raconte sa vie passée et ses présentes terreurs à la reine. Elevé par ses parents, Polybe et Mérope, il a accompli à travers la Grèce mille actions d'éclat, mais un jour l'oracle :

Tu rendras, me dit-il, ta couche incestueuse...
....
Ton père auparavant dans l'infernal sejour
Sera précipité par ton bras homicide...

Et il a fui loin de ses parents, et sur sa route il a rencontré Laïus. C'était bien lui.

— Aux malheurs annoncés resvant profondement,
Je me rangeois point assez diligemment.
Au lieu de s'arrester, le char fatal me presse,
Et la roue, en passant, à la jambe me blesse.
J'en punis à l'instant l'insolent conducteur,
Et de mon javelot luy traverse le cœur.
Son maistre vainement de le venger essaye ;
Mon espée en son sein fait une large playe.
Tous ceux qui le suivoient eurent le mesme sort,
Sans qu'un d'eux en fuyant se derobe à la mort,
Voyez où me resduit la fortune ennemie !
S'il est vrai qu'a Laïus j'aye arraché la vie,
Il faudra pour jamais m'esloigner de ces lieux,
Ou j'avais su me faire un règne glorieux,

Ou l'on m'aime ardemment, ou chacun me revere,
Peut-estre moins qu'un Dieu, mais aussi plus qu'un [pere.
Je me suis à moi-mesme imposé cette loy.
Quelle foule de maux tombe aujourd'huy sur moy !
Je n'ay pas seullement dans la fatale barque
Par un sort trop pressé fait descendre un monar- [que ;
De tout ce qu'il avoit je suis le ravisseur,
Et de sa propre espouse on me voit possesseur.

Déjà il était tenaillé de doute et avait envoyé Lycas chercher des nouvelles de Polybe. Or, Lycas ne revient pas. Tout est trouble et confusion.

— O ciel, de tant d'horreurs me verrais-je souillé ?
Ah ! plutost je consens à perdre la lumiere...

Jocaste le rassure vainement. L'art du devin,

Au moins si c'est un art, est un art incertain,

Après les développements oiseux que j'ai signalés, Tallemant est revenu à la belle scène dramatique entre Œdipe et Jocaste, et a suivi Sophocle pas à pas.

Retour de Lycas retardé dans son voyage, d'où il rapporte la nouvelle que Polybe est mort. Et Jocaste de continuer :

On peut de ce malheur tirer ce reconfort
Que vous n'aurez au moins nulle part à sa mort.
Cet oracle, Seigneur, souffrez que je le die,
D'inutiles frayeurs fatigue votre vie.

Et tous, vont, pour les apaiser, offrir aux dieux des sacrifices.

Acte V. — Œdipe, impatient de s'entretenir avec Carès, reçoit par Phédon la nouvelle officielle de la mort de Polybe. Le peuple de Corinthe réclame son roi. Pour éviter, tout au moins, d'accomplir la deuxième partie des sinistres prédictions, et ne point se trouver en rapport avec celle qu'il croit sa mère, Œdipe ne retournera jamais à la cour de Mérope. L'ambassadeur alors lui fait savoir que sa crainte n'est point fondée, puisqu'il n'est le fils ni de Polybe, ni de son épouse. Lui-même l'a trouvé dans un bois :

J'en eus compassion et, de ce mesme jour,
Pour vous donner au roy, je hastai mon retour.
Le destin refusait des enfans a sa couche.
Du moment qu'il vous voit, votre beausté le tou-
[che...

Il l'adopte, le donnant comme un fils de Mérope, et les détails se succèdent, et Œdipe a encore le plus vif désir de voir immédiatement Carès :

J'ignore ma naissance et veux m'en esclaircir.

Jocaste trouve qu'il vaudrait mieux ne pas percer toutes ces horribles obscurités, et se retire affligée de voir que son mari méprise son avis. Œdipe en conclut qu'elle redoute pour lui une trop vulgaire origine :

..... Quand mesme on aurait un esclave pour pere,
C'est assez que l'on ait la Fortune pour mere.

Ces scènes sont conformes au texte de Sophocle, même par les détails, sinon par le style.

Enfin, voici Carès. Le roi le met en présence de Phédon et fait appel à leurs communs souvenirs. Phédon rappelle la chasse durant laquelle il trouva un enfant exposé. Carès traite ce récit de fable ; mais Œdipe en sait assez et ordonne à Carès de parler véridiquement.

..... Vous me forcez. Je crains votre cholere
Et ne puis desormais impunement me taire.
Oui ! Pour vous exposer, Seigneur, je vous reçus,
Et vous reçus des mains du propre roy Laïus.
Je le fis; mais j'eus soin que rien ne put vous nuire
Et de tout le succès on vient de vous instruire.
— Il m'a donné le jour, ce prince infortuné ?
— De Jocaste et de luy, seigneur, vous estes né.

Depuis, en vous voiant sur son throsne, en sa [couche,
L'horreur qui me saisit si vivement me touche
Qu'afin de m'espargner un spectacle odieux,
Pour vivre en un desert, j'abandonnai ces lieux.
— Il n'en faut plus douter. Je suis ce miserable,
Que la haine du ciel a su rendre coupable.
Et l'ignorance au moins ne sçait pas excuser
Les crimes les plus noirs qu'on nous puisse imposer.
Ou pris-tu, Citheron, ta fatale clémence ?
Ah ! que ne joignais-tu ma mort à ma naissance ?
Pourquoi ravir leur proye aux bestes de ce bois,
Pour me soumettre ensuite a de plus dures lois ?
Aux coups qui m'attendoient je derobai ma teste.
Si rien en avoit pu detourner la tempeste,
Pour en venir à bout, que n'ai-point tenté ?
Aux tendresses des miens j'ay toujours resisté.
Mais comment se peut-il qu'un abisme s'évite,
Quand c'est en le fuïant que l'on s'y précipite ?...
Jocaste du mesme homme est l'epouse et la mere
Elle qui fut toujours si chaste et si severe.
Cet opprobre éternel l'a-t-elle mérité ?
Voilà donc le loïer de notre pieté.....

Et il sort pour joindre à celui de la reine son propre désespoir. L'action se précipite vers le dénoûment. Phédon et Carès se lamentent. Créon a appris la fatale nouvelle. Cléone vient annoncer que Jocaste s'est tuée pour ne pas survivre à cette infamie, dont les dieux sont les premiers coupables. Cléante enfin termine la pièce par le récit de ce qu'a fait Œdipe :

Infortuné temoin des disgraces du roy,
J'ai l'esprit plein d'horreur, de tristesse et d'effroy.
Au lamentable aspect de la reyne mourante,
Il redouble ses crys, son desespoir s'augmente,
Et de ce mesme fer qu'il luy tire du flanc,
Et qui laisse sortir son asme avec son sang,
Servant a sa fureur luy-mesme de matiere,
De ses yeux pour jamais il esteint la lumiere.
Edipe vous demande ; il veut entre vos mains
Mettre pour quelque temps le sceptre des Thebains.
Il va pour son exil preparer toute chose.
A partir des demain, je vois qu'il se dispose ;
Il dit qu'on ne doit pas differer d'un moment
Au salut que les dieux vendent si cherement.

Telle quelle, cette œuvre de Tallemant, connue de très rares érudits de notre temps, était ignorée du XVIIe siècle et de tout le XVIIIe. Nous en avons la preuve dans les *Lettres sur Œdipe* que Voltaire mit en tête de sa tragédie de ce nom. Il y fait l'examen critique de celle de Sophocle et de celle de Corneille, examinant les *trois* Œdipes avec une égale exactitude. On en peut conclure qu'il n'avait aucune idée de la pièce de Tallemant, de laquelle il n'aurait pas manqué de parler. Pour moi, contrairement à son avis, je mets en tête sans contestation le chef-d'œuvre sophocléen, et ne suis point éloigné de préférer Tallemant à Corneille et à Voltaire, précisément

parce qu'il se tient plus près de leur modèle commun. Corneille veut, mal à propos, ajouter à la simplicité grecque : le rôle épisodique de Dircée et l'amour plus intempestif encore de Thésée, provoquant Œdipe en duel au dénoûment, sont des inventions tout à fait maladroites. Voltaire se croit tenu, lui aussi, d'introduire un vieil amour entre Jocaste et Philoctète, conforme à la poétique française du XVII[e] siècle, mais qui détourne l'intérêt du spectateur et fait disparaître, en ces deux pièces juxtaposées, ce qu'il y avait de pathétique grandiose aux malheurs d'Œdipe. Tallemant n'a point commis cette faute. Je reprocherai seulement à son dénoûment d'être un récit, trouvant que le monologue de Cléante remplace avec désavantage le spectacle merveilleusement impressionnant de l'Œdipe grec, les yeux crevés, parlant au chœur, et chargeant Créon d'être l'exécuteur de ses volontés dernières d'emmuré. Et, si l'on accepte mes conclusions, on regrettera sans doute avec moi que Tallemant des Réaux n'ait pas poursuivi ses tentatives théâtrales et surtout que nous ne puissions du moins lire son unique tragédie ailleurs que dans un manuscrit difficile à se procurer et très pénible à déchiffrer.

III

LA SATIRE POLITIQUE

La Fronde bat son plein. Le cardinal de Mazarin lutte pour la Cour contre les grands, contre le Parlement, contre le peuple de Paris. En face de tant d'ennemis, il a pour appui l'autorité royale d'un enfant et les bonnes grâces d'une femme. Et tout ce qui tient une plume, exception faite pour ce faux Gascon, mais ce vrai brave, qui a nom S. de Cyrano-Bergerac, compte avec les adversaires du ministre :

Un seul Mazarin fronderas
Irréconciliablement,

comme écrit Marigny, (673, f° 44). Scarron constate plaisamment cette défaveur universelle, (673, f° 46 verso) :

Plaise à monsieur Mazarin Cardinal
En ma faveur de créer un office
Pour rechercher ceux qui disent du mal
De Sa Grandeur par rancune ou malice,
Et d'ordonner que recors et sergens
Exigeront un denier de chaque homme
Qui le denigre au grand mepris de Rome !
Je luy promets cent fois cent mille francs
Et si, j'auray pour moy plus grosse somme.

On prend le malheureux homme d'Etat dès ses humbles origines : on lui reproche son avarice et la protection de la reine régente, (673, f° 96 verso) :

Dedans la ville de Mazare
Mazarin vivroit en Lazare
Reduit a la mendicité,
Sy la bonté d'Anne d'Autriche
N'en avoit fait un mauvais riche
De ce pauvre ressuscité.

On conseille à cette dernière de le renvoyer *tra los montes*, (673, f° 23) :

Je veux que Dieu me damne
Si tu ne le fais desloger,
Bonne femme, dame Anne,
Ton estranger.
La Barricade
Et la Frondade
Vous feront tous deux enrager.

Cette qualité d'étranger et ce désir de le voir retourner en Italie sont une note dominante dans le concert des *Mazarinades*. La *Ballade* suivante de Marigny, qui est un remarquable tour de force rythmique, les rimes en étant les cinq voyelles successivement employées, résume cette haine, (673, f° 41) :

Frondeurs dont la vigueur autrefois estonna
Ce maistre Calabrois, ce fourbe raffiné,
Quand, pour avoir de nuit nostre prince emmené,
Cet arrest si fameux contre luy l'on donna,
Courage ! Son forfait sera bientôt puni.
C'est un pauvre Ministre; il a le teint terni ;
Déjà tous ses *amis* tirent vers Piombino.
Nous aurons le plaisir de le voir, mis a nu,
Reprendre le mestier qu'apprend l'Aretino.
Le Faquin s'en ira comme il estoit venu.

A peine l'autre jour Condé le mastina
Que, plus triste et confus qu'un pauvre condamné,
De tous ses courtisans il fut abandonné,
Et le nommé C... ses singes malmena ;
Il n'eut plus de credit chez la Contarini ;
L'huissier du cabinet morga le Mancini
Et l'appela cent fois fils de Vetturino ;
Un autre dont le nom ne m'est pas trop connu
Appela, ce dit'on, sa niepce Bequeno.
Le Faquin s'en ira comme il estoit venu.

Aprez que dans Madrid le signor Colonna
L'eut sens dessus dessous mainte fois retourné,
Dans Rome il fut produit comme un effeminé,
Ou sens dessous dessus qui voulut le tourna.
Cependant aujourd'huy ce messer Faquini,
Comme sy nous tenions le sang Mazarini
Plus illustre cent fois que le sang Ursino,
Et que par son merite il se fut maintenu,
Il respond fierement a Condé : Signor, no !
Le Faquin s'en ira comme il estoit venu.

Envoy à Mgr le Prince de Condé.

Prince, appuy de l'Etat, de gloire environné,
Par les mains de l'Honneur tant de fois couronné,

Ne vous lassez-vous point de voir ce..... ?
Trop longtemps, malgré nous, la Cour l'a retenu.
Condé, si vous parlez, devant qu'on chante No,
Le Faquin s'en ira comme il estoit venu.

Il convient donc d'exiler ce ministre odieux, qui, de concert avec la régente, a enlevé le petit roi, (673, f° 24) :

Ces preneurs de Louys, ces avares harpies,
Le grand maistre et le cardinal,
Aprez s'estre saisis de toutes les coppies,
Ont enlevé l'original.

Le calembour s'en mêle sans rien ôter à l'indignation. Ils ont fait venir d'Italie maint compatriote qu'ils ont comblé de charges et d'honneurs au détriment de nos nationaux :

Chanson

Sur l'air des *Bransles de Metz*, (672, f° 120) :

Quand vous seriez comme le prince
Devant quy tout l'Empire a fuy
Et que, vous auriez, comme luy,
Au Roy conquis mainte province,
Sy vous n'estes Italien,
Adieu l'espoir de la fortune !
Sy vous n'estes Italien,
Vous n'attraperez jamais rien.

Et puis on a mécontenté le bon peuple

par l'arrestation de Broussel, de Blancmesnil et de Charton. Et les quolibets pleuvent, (673, f° 18) :

Nous admirons votre prudence,
Grand cardinal qui commandez
Aux Orleans et aux Condez
Et aux autres faquins de France.
Bien que Naples se soit perdu,
Et que Courtray se soit rendu,
Nous vous devons une couronne.
La guerre est pour les officiers
Et la campagne est assez bonne
Puisqu'on a pris trois conseillers.

On adore surtout Broussel, (673, f° 44) :

Le vieux Brusselle honoreras
Afin de fronder longuement !...

Aussi la joie est-elle grande chez les bourgeois et les harengères lorsqu'on a relâché le bonhomme. En un *Discours* signé Du Manoir, s'exprime ainsi une Dame de la Halle, (673, f° 19) :

Notre bon Conseiller, ce monsieur de Brusselles...
Par la Saint-Jean, cémon, je les avons vaincus
Cette Reyne de pique, et cet Olibrius
Qui pensoit que Paris feroit toujours la beste...

Ailleurs on chante ce *Couplet*, (673, f° 20) :

Notre Cardinal
Fait tres mal
D'oser penser encor a conquestes nouvelles.
S'il se mocque, je ne sçay,
Mais il a gardé Brusselles
Encor plus mal que Courtray.

Enfin, à côté de vers orduriers dont j'ai pu prendre copie mais que je ne saurais reproduire, et dans lesquels Mazarin demande sa grâce au jeune roi, un poète se hausse à ce *Sonnet,* (673, f° 36 verso) :

Brunehault Espagnole et fourbe en pieté
Avec un beau Romain meine une vie infame;
Elle met son Estat dans le feu, dans la flame.
Un cheval furieux venge sa cruauté.

Une veufve de France expose sa beauté
Sous un vil Piemontois qu'elle appelle son ame.
Après vingt ans captive, o miserable Dame,
On t'enlesve la teste avec la royauté.

Celle dont les enfans regnent en l'autre monde
Est morte dans l'exil comme une vagabonde
Pour avoir trop flatté Conchine et Richelieu.

Regente qui souillez l'honneur du diademe
Aprenez ! Cet arrest est signé dans les cieux,
Ou de vivre autrement, ou de mourir de méme.

Le latin s'en mêle aussi, avec l'Eglise. Voici le *Credo des Frondeurs,* (673, f° 43 verso) :

— Credo in regem omnipotentem,... non in Annam aut Condoeum aut Julium Mazarinum, sed in Dominum vivum Beaufortium... Accusatus est pro nobis sub Matheo Barbasso... Credo in Petrum Broussel et coadjutorem... —

Voilà le *Catéchisme de la Fronde,* (673, f° 44 verso), boutade de l'éternel Marigny :

— Estes vous frondeur ?

— Ouy, par la grace de Mgr le duc de Beaufort.

— Qu'est-ce a dire Frondeur ?

— C'est tenir une fronde et courir aprez Mazarin.

— Combien y a t'il de Frondeurs ?

— Il n'y en a qu'un.

— Quel est'il ?

— Monseigneur le duc de Beaufort.

— Monsieur le Coadjuteur n'en est'il pas un ?

— Ouy.

— Et monsieur de Brusselles n'en est'il pas encore un ?

— Ouy.

— C'est donc trois Frondeurs ?

— Non, parce que, encore que ce soyent trois personnes, elles sont sy bien liées de volonté qu'elles ne sont que une teste en un bonnet...

Je croys, en bon fils de la Fronde,
Qu'aucun Roy n'est si grand que nostre souverain;
Mais je tiens monsieur son parrain
Le plus grand sot de tout le monde.

Avec Broussel donc, Beaufort et Retz sont les idoles du peuple. Et cependant, de-ci delà, ils sont chansonnés avec malice et souvent avec esprit, (673, fº 93) :

Ce brave monsieur de Beaufort
Est pour le moins Roy de la Halle.
Il est adroit et bien accort,
Ce brave monsieur de Beaufort.
Sy son party est le plus fort
Et que la France se caballe,
Ce brave monsieur de Beaufort
Est pour le moins Roy de la Halle.

Retz n'est pas encore promu cardinal, et il en a un vif chagrin, (673, fº 57 verso) :

Monsieur nostre Coadjuteur
Sent au cœur
Une fort grande douleur;
Il est enrhumé, le pauvre homme;
Il est tout pris du cerveau,
Car le courrier venant de Rome
A laissé perdre son chapeau.

Etrange figure de prêtre capitan, qui a pour bréviaire un pistolet et à sa solde un régiment; qui, malgré l'Arrêt contre les

réjouissances du carnaval, a trouvé le moyen d'aller en masque, (673, f° 28 verso) :

Contre l'Arrest nostre prelat
N'a pas laissé d'aller en masque,
Portant dentelle a son rabat,
Contre l'Arrest nostre prelat.
Il a pris l'habit de soldat,
Il a changé la mitre en casque.
Contre l'Arrest nostre prelat
N'a pas laissé d'aller en masque.

A-t-on rien veu de plus plaisant
Que le Coadjuteur en guerre ?
Son habit gris, son regiment,
A-t-on rien veu de plus plaisant ?
Cet homme de grand jugement
Veut reformer le Ministere.
A-t-on rien veu de plus plaisant
Que le Coadjuteur en guerre ?

Monsieur nostre Coadjuteur
Change la crosse en une fronde.
Il est vaillant et bon pasteur
Monsieur nostre Coadjuteur.
Sachant que jadis un frondeur
Fut un des plus grands Roys du monde,
Monsieur nostre Coadjuteur
Change la crosse en une fronde.

Corinthien, c'est trop de chaleur ;
Vous avez l'esprit trop alerte.
Pour chapeau de rouge couleur,
Corinthien c'est trop de chaleur.
Quand vous ne seriez pas pasteur,
Il vous le faut de couleur verte.

Corinthien, c'est trop de chaleur ;
Vous avez l'esprit trop alerte.

Et ce fameux régiment n'échappe point à une raillerie légitime, (673, f° 29) :

Ils sont sortis de la grand'ville
Des Bourgeois environ vingt mille
Avec un fort grand appareil.
Bacchus leur fit prendre l'alarme
Et prendre Paris pour Corbeil,
Tout au rebours du duc de Parme.

Cette guerre d'ailleurs justifie, avant qu'il ait été écrit, le mot de Beaumarchais : En France, tout finit par des chansons. Le sceptique des Barreaux compose la sienne, et Tallemant la note, (673, f° 29 verso) :

Je ne crains point en cette guerre
Qu'on jette mes chasteaux par terre,
Qu'on mette mes biens a l'encan.
Je vais partout comme un Apostre
Et, sy je disne dans un camp,
J'iray fort bien souper dans l'autre.

Je suis bon Français pour la vie
Qui m'enrosle en philosophie,
Exempt de partialité,
Et ceste belle indifference
Asseure ma neutralité
Par tout le roïaume de France.

Or, tout le royaume s'agitait. *Les Impor-*

tants, — sobriquet qu'avait donné aux caudataires du grand Condé cette spirituelle langue, et redoutée, nommée madame Cornuel, — étaient encombrants comme il sied et appréciés à leur valeur, (672, f° 138) :

Courir jour et nuit par la rüe
Sans affaires et sans dessein,
Faire aux foires le pied de grüe,
Trancher du petit souverain,
Avoir des brigants a sa suite,
Contrefaire les capitans
Et des premiers prendre la fuite,
C'est ce que font les Importans.

Presider dans les lieux infames,
Mettre au jeu son plus grand bonheur,
Mesdire des plus sages dames
Loin de desfendre leur honneur,
Parler en politique grave
Aïant a peine atteint vingt ans,
En sa maison faire le brave,
C'est ce que font les Importans.

S'efforcer d'obscurcir la gloire
D'un Prince admirable en ses faits
Qui par une double victoire
Nous rend plus puissants que jamais,
Ne pouvoir de sa renommée
Souffrir les raïons éclattans,
Et ne jamais suivre l'armée,
C'est ce que font les Importans.

Ce qu'il faudrait pour arriver à la paix dont on a le si profond besoin, ce serait de

supprimer tous les fauteurs de désordres et de renvoyer chacun à ses occupations, (673, f° 63):

.... Mazarin
Demeurer par dela Turin...
Le Parlement dans son mestier...
Le Marchand soyt dans sa boutique,
Le Laboureur a sa charrüe...

Voyez-vous percer le bout de l'oreille de cette bourgeoisie qui ne perd jamais de vue les intérêts matériels de l'Etat et s'occupe toujours de la reprise des affaires ! Autre trait de son caractère : la défiance ; et voilà comme, alors que la paix qui termine la première Fronde est signée, un poète anonyme écrit, (673, f° 37 en travers) :

A la fin la paix est signée ;
Nos conseillers sont de retour,
Leurs chevaux, leurs valets, la teste coronnée
De feuillage tout a l'entour.
Mais, malgre lauriers et verdure,
Avec raison chacun murmure
Contre la Paix du Parlement.
On la croist de peu de durée.
Estant faitte si chaudement,
Ce doit estre une paix fourrée.

Les manuscrits de Tallemant, sont on le voit, une mine précieuse de renseignements

sur toute cette campagne de mazarinades, de pamphlets, de pasquins qui mettent en scène les personnages principaux du XVIIe siècle.

Condé, en somme, a, comme l'on dirait, une mauvaise presse. On applaudit à son arrestation, qu'accompagnèrent celles de Conti et de Longueville, (673, fo 46) :

O Dieu ! le beau coup qu'on a fait
D'en prendre trois tout d'une file !
Le Triumvirat est deffait.
O Dieu ! le beau coup qu'on a fait !
Le fin, le preux, le contrefait
Sont ensemble cheüs dans la grille.
O Dieu ! le beau coup qu'on a fait
D'en prendre trois tout d'une file !

On le raille sur son échec de Fontarabie, (672, fo 134) :

Le prince de Condé
Eust pris Fontarabie
Sy l'on l'eust secondé
Sans luy porter envie ;

et de Lérida, (672, fo 138 verso) :

Ils reviennent nos guerriers,
Fort peu chargez de lauriers.
La couronne en est trop chere,
    Lerela lanlere,
    Lerela lanla.

La victoire a demandé :
Est-ce le jeune Condé?
Je l'avais pris pour son pere,
Lerela.....

Le lieutenant general
Dit en poussant son cheval :
Evitons l'heure derniere,
Lerela.....

Sans songer à ce que ces plaisanteries avaient d'anti-patriotique, l'on chansonne encore le prince obligé de battre en retraite devant l'armée, alors triomphante, de don Francisco de Mellos, général des Pays-Bas espagnols :

Chanson, (672 f° 139 verso):

Messieurs de Saint-Quentin,
Ouvrez viste la porte ;
Car Melo, ce lutin,
Me suit d'estrange sorte.
Hola ! Qui va la ?
Je suis Lampon
Qui pleure ma deffaite ;
Je suis Lampon
Qui vient faire retraitte ;
Je suis Lampon,
Abaissez vostre pont !

On attaque la réputation de madame de Longueville ici dans une *Epigramme* que je n'ose citer, là dans un *Couplet* qui vise

en même temps La Roche Foucauld, (673, f° 31) :

Si l'amour de Marsillac
Fait durer ce mique mac,
De longtemps la paix n'est faitte.
Hélas! Cette amourette
Nous va mettre au bissac.

On note, sur un air de complainte, la crâne attitude de mademoiselle de Montpensier, (673, f° 61) :

Or, escoutez, peuples de France,
Comme de la ville d'Orleans!
Mademoiselle, avec asseurance,
Dit : Je suis maistresse ceans.
On luy vouloit fermer les portes...

Et par contre la couardise de Chabot excite la verve des rimeurs, (id., ibid.) :

Chabot, renonce a l'espée
Puisque tu t'en sers si mal;
Tu n'es point né pour l'armée;
Ton element est le bal.

Tu danses bien la bourade,
Tu fais merveille aux cinq pas;
Mais quant a la mousquetade,
Ma foy, tu n'y pipes pas.

Et il est censé répondre :

Ton advis est salutaire
Et certes j'en veux user;
Car tant de monde m'esclaire
Que je ne peux plus ruser.

Cet honneur dont on se pisque
Et qui ne me touche point
Ferait courir trop de risque
Au moule de mon pourpoint.

Ceux qui se pasment de gloire
Feront le mestier de Mars
Et, pour estre dans l'histoire,
Se mettront dans les hasards.

Quant a moy, qui suis habille,
J'eviteray les dangers,
Et partout je feray gille
Comme j'ay fait en Angers.

La Fronde est terminée et, botté et éperonné, Louis XIV, devenu Louis le Grand, a changé l'Etat en lui. Belle matière à la satire, car ce monarque triomphant, je l'ai dit, n'est qu'un homme. Epris d'abord de tous les plaisirs, jeune et brillant avec la Vallière; maître ensuite de toutes les gloires et rayonnant avec Montespan; tombé enfin dans la misère et dans l'intolérance avec Maintenon, quel but merveilleux pour les traits qui vont, partis de tous les points, frapper le lion majestueux et le lion vieilli. (673, f° 133):

Le Père... est rude
Et m'a dit fort souvent
Qu'un peche d'habitude
Est un crime tres grand.
De peur de luy desplaire,
Je change la Valliere
Pour prendre Montespan.

Et Mazarin *for ever*. Il préside aux jeux de sa nièce, mademoiselle de Mancini, (673, f° 43) ; il assiste aux ébats royaux et les règle, (672, f° 81 verso) :

A la Mothe d'Argencourt

C'est en vain, petite friande,
Que vous estallez vos appas.
Sa Majesté n'osera pas
Si son parrain ne le commande.

Mais où la fureur se déchaîne, c'est dans cette ultime période du règne de Louis, alors que gouverne la veuve du cul-de-jatte Scarron, (673, f° 229) :

Si Scarron revenoit icy,
Il pourroit bien trouver chez luy
Un sujet magnifique
Pour un Roman comique.

Madame de Maintenon est l'objet de l'animadversion générale : on ne lui pardonne point d'inspirer les dragonnades ; on l'ac-

cuse de pousser aux conversions des rentes, (673, f° 215) :

Le Roy pour des raisons pressantes
Laisse pour quelque temps Charenton en repos.
Il trouve mieux son comte a convertir les rentes
Qu'a convertir les Huguenots.

Une voix timide s'élève, au milieu des huées, du mépris et de la haine, pour apprécier avec faveur les actes de la marquise, et un M. de Saint-Martin écrit, (673, f° 219) :

Toy dont l'esprit divin et la vertu sublime
Du plus grand de nos Roys a merité l'estime,
De tes sages conseils nous avons veu l'effet...
Le faux culte aboly, le vray Dieu satisfait...

Mais ce lyrisme est un véritable accident. Le roi lui-même, à côté de quelques thuriféraires, rencontre plus d'un ennemi au blâme énergique. Avec la placide impartialité d'un collectionneur, Tallemant nous sert des uns et des autres.

Ici, mademoiselle de Scudéry chante le désarmement, (673, f° 192 verso) :

On n'avoit jamais tant vanté
Ny campagne d'Hyver, ny campagne d'Esté
Quand Louys revenoit suivy de la Victoire.
Quelle est ceste nouvelle gloire ?

Sur ses propres exploits a t'il pu rencherir
Aprez tant de succez sur la terre et sur l'onde ?
Ouy, car donner la paix au monde
Est plus grand que le conquerir.

Là, Boyer, (673, f° 138 verso), embouche la trompette épique pour ce roi qui dépasse tout ce que l'antiquité a eu de plus grand.

Mais il faut vite déchanter. Partout ailleurs on injurie, on vilipende Louis XIV, et parfois en des termes que je ne saurais reproduire. On doute de son courage, (672, f° 117) :

Epigrame aux Anglais

Peuple factieux et rebelle,
Pour punir ta temerité
Crois-tu qu'il n'est plus de pucelle ?
Louys la porte a son costé.

Et un méchant écrivain, qui signe son œuvre de son nom et de sa qualité, Chantemerle Montalambert, gentilhomme d'Angoulême, s'égaie de la belle équipée de Marsal, de ce voyage militaire sans risques et sans résultats, (673, f° 109) :

Sonnet au Roy (1663)

Assembler une armée, y joindre vostre bras,
Vous voir passer la Marne, abandonner Versailles,
Ne parler que de sang et que de funerailles,
Ces demarches font peur a tous les potentats.

Le Pape et l'Empereur tremblent pour leurs Estats;
On croist qu'ils serviront de champs pour vos batail-
| les
Et qu'on ne vous verra r'entrer dans vos murailles
Qu'aprez avoir du moins conquis les Pays-Bas.

Mais puisque ce fracas dont l'Europe est esmeue
N'estoit que pour passer vos trouppes en reveue,
Pour un sy foible effort a quoi bon tant de soing?

Pourquoy ces grands apprests de canons et de bom-
| bes?
Car vous pouviez sans peine et sans aller si loing
Choisir pour cet exploit les plaines de Colombes.

Tout ce qui, de près ou de loin, touche au monarque ne trouve pas de quartier. C'est ainsi que Dangeau, le fidèle historiographe, se trouve drapé, (673, f° 127 verso):

Sonnet

Estre dans les plaisirs du Roy
Du jeu, du bal et de la chasse,
Faire exercice en bel arroy,
Monter quelquefois sur Parnasse,

Donner tout a l'ambition,
Cajoller la blonde et la brune,
N'avoir point de relligion
Quand il s'agit de la fortune,

Commander le grand regiment, (1)
Achepter un gouvernement (2)

---

(1) Le regiment royal d'infanterie: Il a soixante compaignies. *Note de Tallemant.*

(2) De Touraine. *Id.*

Et du cordon bleu l'esperance,
Dangeau, par des exploits si grands,
Sy la paix dure encor dix ans,
Te voyla mareschal de France.

Ailleurs, on met Dangeau sur le pied de Colbert pour s'étonner de leur haute fortune, (673, f° 116 verso) :

Vaudeville

Quand je vois d'Angeau capitaine,
Sainct Gelais fille de la Reyne,
Et Colbert, ministre d'Estat,
Le grand Fouquet en decadence,
Je dis : le destin n'est qu'un fat
Et nargue de la Providence !

Les pestes de cour triomphent quand le roi, qui avait confié à Dangeau l'ambassade de Suède, changea d'idée et fit partir Pomponne, (672, f° 97) :

Or, escoutez petits et grands,
Le malheur de notre roïaume :
Dangeau, la perle des vaillants,
Ne doit plus aller à Stocolme.
Helas ! il demeure a Paris.....

Quant à Colbert, on ne lui pardonnait point la disgrâce du surintendant, (673, f° 107) :

Epigrame (1662)

Le petit escurieu (1) pour toujours est en cage ;
Le lezard (2) plus accort se fait au badinage ;
Mais le plus fin de tous est un vilain serpent (3)
Qui s'abaissant s'esleve et s'avance en rampant.

J'ai trouvé aussi des satires plus générales, — je veux dire qu'en un cadre plus élargi elles s'attaquent à la fois à plus de gens. Ce sont *les Logemens de la Cour,* (673, f° 78), qui font malignement résider M. le prince de Conty, au Singe qui pile, Rüe des Marmousets ; Mme la princesse de Conty, a l'Image Sainte Réne, Rüe Montorgüeil ; Mlle Hortense, a la jeunesse, pres l'Arsenal ; M. d'Elbeuf, a Montmartre, Rüe des Mauvaises Paroles...

Les Contre-Veritez de la Cour, (673, f° 79), dont le titre indique suffisamment l'esprit, sont pièces de même nature et de même portée :

Le Roy pour son Estat s'occupe tout le jour,
Raffine en politique et raffine en amour,
Il fait a tous venans de fort grandes caresses.....
Gramont n'a point d'esprit....................
Harcourt n'a point de cœur, mais il est politique,
Et le duc de Beaufort en beaux termes s'explique...

(1, 2, 3) Armes de Fouquet, de Le Tellier et de Colbert. *Note de Tallemant.*

Et le comte de Guiche a peu de vanité...
Et le marquis d'Alluye aime fort l'embuscade...
Brancas aime a se taire et n'aime point le jeu ;
Le grand Saint Evremond, Boisdauphin et d'Olonne
Sont sobres, liberaux et fort bonnes personnes.
Madame de Villars nous paroist un dragon,
Gourdon n'est qu'une beste ; en revanche, elle est [belle...
Bussy reussit bien dans la cavallerie ;
Il est assez fidelle et point du tout impie...
Vivonne est fort poly ; Gondi n'a point d'envie...
Bois Robert nous ennuie et fait de sots discours...
Et Margot Cornüel n'est point divertissante...

J'abrège en ne prenant que des noms fort connus sur lesquels la contre-vérité est aisément reconnaissable et par là-même plaisante.

D'autres *Couplets*, (673, f° 142), sont également malicieux et aussi instructifs :

Pour les dames et demoiselles

Grignan est trop franche,
Meclebourg trop blanche,
Bade a d'amis grand'quantité ;
Mais pour la Ferté
Il n'est rien si prude.
Ludre est sans beauté...

Quelques *Proverbes*, (673, f°s 80-81), dont certains à ne pas citer par convenance, ne manquent point d'originalité :

La Reyne. — Plutost mourir que changer.

M. le Prince.—Contre fortune bon cœur.

La France. — Chacun sçayt son mal.

Bussy. — Bon cheval de trompette, ne s'estonne pas du bruit.....

Les événements politiques de quelque importance donnent lieu à des *pièces* recueillies par Tallemant.

L'arrivée effrayante de Jean de Vert fit éclore dix vocations poétiques, (672, f° 135) :

Ce fut environ le minuyt
Qu'un courrier en allarmes
S'en vint crier avec grand bruyt :
Il faut prendre les armes.
Je vous le dis sans fiction :
Le dyable emporte Gassion
Et Jean de Vert *(bis)*.

Guillaume d'Orange devient roi d'Angleterre et aussitôt, (673, f° 253) :

Chez l'Anglois s'accomplit la fable
Du peuple qui fut miserable
Pour demander un roi nouveau.
Charle fut un fort bon yvrogne,
Jacque estoit un vray soliveau ;
Guillaume sera la cigogne.

Le duc de Savoie, battu à Turin, s'enfuit

piteusement. Vite un *Couplet,* (673, f° 265 verso) :

Il court un bruyt dans Paris
Que Cattinat m'a tout pris ;
Mais il a tort s'il s'en vante ;
Car j'ay ma chaise roulante.

Juge-t-on ces fameux procès d'empoisonnements qui défrayèrent les chroniques de l'horrible ? La satire en profite pour frapper les conseillers de Louis XIV, (673, f° 2 verso):

Je ne suys point surpris d'ouyr de toutes parts
Que les jours de plusieurs par le poison s'esteignent:
Nous sommes dans un siecle ou reignent
Les couleuvres et les lezards. (1)

Y a-t-il une création de *chevaliers de l'ordre ?* Nevers prend la plume contre son ennemi Bellefons, (672, f° 84) :

Bellefons, porte queue a mine indifferente,
Du plus grand des mortels suivoit la marche lente
Et, montrant aux mortels ce qu'il a de menton,
Faisoit dire a chacun : pourquoi le choisit'on ?

Tels sont les mille et mille sujets d'importance inégale sur lesquels s'exerçait, au XVIIe siècle, la satire politique, contribution heureuse, on en conviendra, à l'his-

(1) Tallemant écrit encore en note : *Les armes de M. Le Tellier et de M. Colbert.*

toire de ce journalisme dont Boursault fut un des premiers maîtres, et dont les manuscrits de Tallemant nous ont gardé bien des échos.

IV

LA SATIRE RELIGIEUSE

Non moins intéressants, si plus délicats à manier, les manuscrits de Tallemant à propos des questions religieuses. On sait l'anarchie qui régnait à cette époque dans l'Eglise et les différents partis qui la divisaient ; on connaît les divers reproches faits aux hauts dignitaires du clergé. Rien d'étonnant donc à ce que les attaques soient acerbes, et comme Tallemant des Réaux, tout en restant malicieux, s'est montré éclectique dans le choix des pièces qu'il a collectionnées, il est utile de les parcourir du regard.

Clément IX occupait le trône pontifical. Né à Pistoie en 1600, Jules Rospigliosi était un politique de haute valeur qui imposait sa médiation avec autorité. C'est à lui que fut due la signature du traité d'Aix-la-Chapelle. Il n'en fallait guère davantage pour le faire accuser de tendances espagnoles, (673, f° 249 verso):

Combien de succez glorieux !
Grand Roy, tout est facile,
Lorsqu'on est favory des dieux
Et que l'on est habile.
Le Seigneur, tout plein d'équité
Est Français veritable ;
Mais son vicaire revolté
Est Espagnol en dyable.

On l'accuse de vouloir pousser plus loin ses aventures et de viser la Crète où il triomphera du turban. Déjà son armée est prête, et il est censé dénombrer cette armée, à la mode homérique, dans une *Satire*, sous forme de Bulle, (675, f° 122) :

..... Les Cardinaux,
Gens fondés en experience,
Gens qui ne font rien qu'a propos

marcheront en tête avec

Les Evesques, ces braves gens
Qui n'aiment point la residence,......

et qui ne demanderont pas mieux que de délaisser leurs infortunés diocèses. Ils serviront de lieutenants au Saint-Père et auront pour aides de camp

Les Evesques *in partibus*
Gens de modestes revenus
Et qui sont faits à la fatigue.

Quant aux troupes de terre et de mer, elles seront constituées par le clergé de tous ordres,

> Les Cordeliers, moines dodus,
> Qui frappent d'estoc et de taille,

les Chartreux, les Prémontrés, les Feuillants, les Moines blancs, les Carmes, les Capucins. Un couplet particulier est tout naturellement réservé aux Jésuites que l'on attaque à part, comme de nobles adversaires :

> Les Jesuites, soldats fougueux
> Seront les dragons de l'armée.

Mais parce que souvent leur feu tourne en fumée,

> Il sera bon pour eux
> De servir sous la discipline
> Du grand archevesque de Sens,
> Homme de cœur, homme de sens,
> Et de quy la conduite, aussi forte que fine,
> Tiendra toujours dans le devoir
> Ce corps si bizarre et si noir.

Mgr Gondrin a ainsi, — je suppose que la rime seule n'a pas amené cet éloge, — plus de chance auprès du pamphlétaire que Mgr de Harlay, son collègue de Paris, dont

les mœurs sont critiquées dans une *Chanson* ordurière que je me borne à indiquer, (673, f° 154) :

> Dedans Paris, la grande ville,
> On parle d'un grand malheur.....

Ici, les manuscrits de Tallemant sont contrôlés par le *Recueil de Maurepas*, qui contient d'innombrables satires contre la vertu de l'archevêque.

L'abbé de la Rivière, de son nom Louis Barbier, fils d'un pauvre paysan, tailleur d'habits, homme assez peu recommandable, aumônier de Gaston d'Orléans, dont il livrait les secrets à Mazarin, ce qui lui valut l'évêché de Langres, dévoré de l'ambition de la barrette cardinalice, et que La Monnoye a drapé dans son *Epitaphe* connue :

> Ci gist un très grand personnage...,

n'est pas mieux traité que Mgr de Harlay. On lui consacre un *Rondeau*, (673, f° 22 verso) :

> A la Rivière avint cas fort nouveau,
> Et tres fascheux quand on luy dit : tout beau !
> Vous n'estes pas encor du Consistoire ;
> Car pour sa teste un chappelain doyt croire
> Qu'un chapeau rouge est un trop lourd fardeau.

Un prince veut en affubler sa peau.
D'y résister vous passeriez pour veau
Et, comme tel, on vous meineroit boire
A la Riviere.

Quoy! Vous ranger dans ce sacré troupeau,
Vous dont le pere, en habit de bureau,
Dedans Montfort gauloit et pomme et poire!
Rentrez chez vous, pedant a robe noire,
Ou l'on envoye et l'homme et le chapeau
A la Riviere.

Que d'abus existaient, en effet, qui ont été souvent relevés ailleurs! Train fastueux des uns, mœurs licencieuses des autres, intronisations accordées à la faveur. Saint-Simon est très net et très affirmatif sur tous les points, et ses portraits ont un accent de sincérité qui ne peut être mis en doute. Les noms affluent sous la plume, et l'on n'a que l'embarras du choix: Simiane, évêque de Langres, joueur effréné; Cosnac, évêque de Valence à vingt-quatre ans, devenant en un jour sous-diacre, diacre, prêtre et prélat; la Trémoille, petit bossu fort débauché; et Verteuil, et Vaubrun, et l'abbé d'Auvergne, et l'abbé de la Châtre, et l'abbé de La Bourlie, et surtout, pour finir, cet inénarrable abbé de Choizy, toujours vêtu en femme, avec diamants, boucles d'oreilles, mouches, et autres afféteries qui lui permettent de « faire la belle. »

Les manuscrits de Tallemant appuient sur un des abus les plus graves et les plus monstrueux. Ici, c'est en reproduisant une *Chanson,* dont je ne puis citer que le premier couplet, (673, f° 150) :

Sur la distribution des Eveschez

Le soir de la veille des roys,
Louys par un tres sage choix
Les eveschez distribua.
Alleluia !...

Là, une lettre d'Huet, évêque d'Avranches, adressée à l'abbé Tallemant, et cyniquement intitulée par des Réaux :

Marché fait de deux Eveschez

A Aunay, le 5 octobre 1689.

— Pour les nouvelles, Monsieur, que vous avez la bonté de m'ecrire, je veux vous en apprendre une qui me touche de plus pres et qui sans doute vous surprendra. Vous sçaurez donc que je ne suis plus evesque de Soissons. Monseigneur l'evesque d'Avranches, apres m'avoir fait faire diverses propositions de permutation, vint enfin ceans me les faire luy-mesme. Monsieur de Segrais, quy s'y rendit aussi en mesme temps, et quy est fort de ses amis, et le

pere de la Rüe qu'il y trouva, et qui y est depuis deux mois, entrerent dans la negociation. Tant fut procedé qu'enfin nous convinmes que le Prelat, outre l'Evesché, me donneroit quatre mille francs de pension sur ses autres benefices. Avranches vaut 18.500 l. de rentes, sur quoy il y a 3.000 l. de pension. Otant ces 3,000 l. et y ajoutant 4.000 l., ce sont 19.500 l. quy me demeurent, et je me trouve establi a une journée d'icy, a une journée et demie de Caen, et dans un pays ou l'on vit pour rien. La ville est villaine, a ce qu'on dit, car je n'y ai jamais esté ; la demeure de l'Evesque est passable, et sa maison de campagne fort jolie, a deux lieues d'Avranches. Comme il faut aller au mont Saint-Michel en sa vie, ou en l'autre, j'espère que nous n'attendrons point apres nostre mort a nous acquitter de ce pelerinage, et que je pourrois vous recevoir a Avranches. Le Roy a donné son agrement a la permutation ; il ne reste plus qu'a establir devant S. M. la pension sur les benefices. Quand cela sera fait, et apparemment cela le sera au premier jour, je changerai de titre, et j'irai a Avranches donner les ordres nécessaires ; apres quoy, je penserai a retourner à Paris vers le tems ordinaire, c'est-a-dire vers la Toussaint. On

m'ecrit de Hollande qu'on a deja reimprimé, a Amsterdam, mon petit livre contre Descartes, et cependant nous ne voions point parêtre tant d'ouvrages dont on me menaçoit, et la permutation que je viens de faire est une juste refutation de la *Chanson* que cette caballe avoit faite contre moi, qui dit que j'avois fait ce livre pour parvenir à l'Evesché d'Avranches. —

Cette lettre édifiante nous indique bien l'objectif du clergé de l'époque : soulever la pierre toujours retombante de l'avancement et toucher les rentes des benéfices. D'ordres peu, comme dit Saint-Simon de l'abbé de la Roche Foucauld, mais force abbayes, et grosses. On le vit bien dans toutes les affaires compliquées qu'amenèrent les luttes des Jansénistes et des Jésuites. Je voudrais élucider en ce lieu cette longue querelle. D'abord professeur de philosophie à Louvain, puis évêque d'Ypres, Jansénius avait examiné la doctrine de Saint-Augustin dans son livre intitulé *Augustinus*. L'ouvrage fit du bruit, et Saint-Cyran, confesseur à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, en accrédita les idées. Craignant que leur influence fut ébranlée par cette doctrine nouvelle, les Jésuites la dénoncèrent, comme mettant en discussion l'infail-

libilité papale, et Urbain VIII la condamna, — 1641. — Jusqu'en 1649, la guerre se poursuivit, et, à cette date, cinq propositions furent extraites du livre de Jansénius et déférées au pape Innocent X, qui les déclara hérétiques. On n'accepta point cet arrêt, et le grand Arnauld protesta au nom des Jansénistes, soutenant que les propositions incriminées étaient dans saint Augustin lui-même. « La censure d'Arnauld, en Sorbonne, devant la faculté de théologie, ce tribunal permanent de la doctrine, fut une de ces grandes batailles où, des deux côtés, on déploya toutes les ressources de l'esprit, du raisonnement et de la science ecclésiastiques. » Mais ces nombreuses assemblées, qui se tinrent durant deux mois, — décembre 1655 et janvier 1656, — quoique donnant lieu à une série d'engagements bruyants et à l'exclusion d'Arnauld de la Sorbonne, n'aboutissaient pas. Alors on dressa le *Formulaire*, acte dans lequel étaient « condamnées, de bouche et de cœur, les cinq propositions hétérodoxes, » contenues dans *l'Augustinus*. En 1661, l'Assemblée du clergé de France et la Faculté de théologie de Paris en ordonnèrent la signature ; mais le nombre de ceux qui résistaient fut si grand malgré tout

qu'une déclaration royale de 1664 en fit une loi d'Etat. Les luttes ne cessèrent que cinq ans après, alors que l'habile Clément IX, pour rendre la paix à l'Eglise catholique française, eut pris le parti de déclarer que le Saint-Siège ne prétendait point que la signature du *Formulaire* obligeât les signataires à croire que les cinq propositions fussent contenues implicitement ou explicitement dans le livre de Jansénius, mais seulement à les condamner comme hérétiques, en quelque livre qu'elles se pussent rencontrer.

On pense bien que cette signature prêta un élément nouveau et abondant à la satire religieuse. Elle devint janséniste pour faire de l'opposition au roi, cet élève toujours détesté du toujours haï Mazarin. Ce surintendant de l'éducation royale est le pelé, le galeux d'où vient tout le mal. Quelque beau naturel que le roi ait eu, — lisons-nous dans *la Vérité prononçant ses oracles*, — il n'a pu recevoir que les impressions qu'on lui a données. Sa politique machiavélique vient de Mazarin, disent tous les pamphlets d'Allemagne et de Hollande ; c'est l'opinion de Fénelon, celle de Madame, mère du Régent, celle de Saint-Simon ; ce sera celle de Voltaire, et le P. Rapin, —

Mémoires, tome III, p. 108, — écrit que le cardinal a indiqué la destruction du Jansénisme parmi ce qu'il appelle les grandes leçons données au roi par Mazarin mourant.

Et voilà les sentiments que les poètes que nous fait connaître Tallemant prêtent aux ecclésiastiques mis en demeure de signer le *Formulaire*, (673, f° 108):

Sur la signature du Formulaire.

Je resve sur le Formulaire
Au milieu du contre et du pour.
Je ne sçay pas encor ce qu'il me faudra faire,
Et je vais l'apprendre à la Cour.

Autre.

Certes, c'est bien injustement
Que l'on blasme la signature.
Sans elle, on n'entre point dans la clericature,
Et l'on peut dire asseurement
Qu'elle est la seconde tonsure
Et le huitième sacrement.

Autre.

Je me trouve en un mauvais pas:
Sy je signe une fois je fais une injustice;
Aussy, d'austre costé, sy je ne signe pas,
Il ne faut esperer ni rang ni benefice.
Que faire en cette extremité?
Il faut signer sans resistance,
Et perdre un peu de Charité,
Pour se conserver l'Esperance.

Autre.

Quand tout le monde signeroit,
Personne ne s'accorderoit.
Les uns signent par complaisance,
Les autres par soumission,
Beaucoup par emulation,
La plupart par obedience,
Une infinité par respect,
Grande quantité par contrainte,
Plusieurs par un asprit abject,
Trop par une excessive crainte,
Quelque peu par humilité,
Plus qu'il ne faut par esperance,
Personne pour la verité.

Autre.

Contre Jansenius j'ay la plume a la main;
Je suis prest a signer tout ce qu'on me demande.
Qu'il soyt ce qu'on voudra, calviniste ou romain,
Je veux conserver ma prebende.

Autre.

Et contre la justice et contre la raison
Je vais condamner un grand homme ;
Mais d'un crime qui plaist a Rome
Aisement on a le pardon.

Autre.

Quoy! Prieur, me dit-on, vous faisiez l'obstiné.
Pourquoy donc avez-vous signé?
C'est pour faire enrager tout le corps moliniste,
Qui sans doute a plus mal au cœur
De ma qualité de Prieur
Que de celle de Janseniste.

Autre.

Un vieux Pere, tenant une vieille chronique,
Me dit, s'approchant de moy :
Votre profession de foy?
Signez ! Jansenius est un franc heretique,
— Mais, dis-je, je ne l'ai point lû.
— Il n'est pas question de lire,
Dit le Pere tout resolû ;
Il n'est question que d'escrire.

Autre.

Je ne suis point des esprits forts
Qui pour ne point signer font les derniers efforts
Jusqu'a sacrifier leur bien a des caprices.
Je n'ay qu'une prebende et je signe une fois.
Volontiers je signerois trois,
Car j'aurois trois benefices.

Autre.

Je veux bien advouer ce point :
Si j'avois pû sans signature
Conserver ma petite cure,
J'aurois esté de ceux qui ne signerent point;
Car, a vous parler sans feintise,
Leur sentiment est genereux,
Et c'est tout l'esprit de l'Esglise.
Mais avec ce spirituel
Il faut un peu de temporel.

C'est un thème facile d'attaques plaisantes, et les nombreuses citations que je viens de faire et que je n'excuse point, — puisque tous ces fragments sont la meil-

leure part de mon travail et l'utilité de mon exhumation, — prouvent que l'on ne se fit pas faute de railler le *Formulaire* et les malheureux ecclésiastiques ballottés entre des convictions assez peu solides et un désir très certain de conserver leurs sinécures rétribuées.

Ailleurs, (673, f° 102), la chanson n'est plus la même, et ce sont les Jansénistes que l'on poursuit en la personne de leurs plus autorisés représentants. Le pamphlétaire anonyme suppose une *Lettre du Roy à Arnauld :* — Nous allons commencer un siège ou vous pouvez nous servir beaucoup de vostre crédit. J'ay cinq propositions a faire a Mgr d'Ypres... — Et dans tout le morceau il se gausse des dites propositions, et du droit prétendu au nom duquel les partisans de Jansénius essayaient d'esquiver la signature de la condamnation prononcée par la Cour de Rome contre des extraits de leur livre de bataille. En passant, il malmène aussi le saint évêque d'Aleth, Pavillon, l'oncle d'Etienne.

D'autres fois encore, la satire s'en prend à diverses reprises au chancelier Séguier, (673, f[os] 18 verso et 19). Par suite de son attachement au pouvoir royal et de son zèle à remplir ses importantes fonctions, Pierre

Séguier, que les Frondeurs nommaient le chien au grand collier, et Arnauld d'Andilly, un pierrot déguisé en Tartuffe, était un but tout indiqué. Les *Rimes en üe* sont une théorie aussi longue que fastidieusement nauséeuse d'injures; un *Madrigal* signé D. R., et par conséquent de Tallemant lui-même, présenterait plus d'intérêt, mais ne peut pas décemment être cité; enfin, comme le chancelier s'était rendu chez le duc de Luynes, qui passait pour être janséniste, on lui a décoché cette

Epigramme

En ce dernier soulèvement,
Chose bien digne de nostre age,
Saint-Augustin a veü Pelage
Dans un estrange abbaissement.
La pauvre Grace suffisante,
Toute pasle et toute tremblante,
Eut chez l'efficace recours
Et luy fit amende honorable
Pour expier l'erreur dont elle estoit coupable
De croire qu'on se pust sauver sans son secours.

Comme les satiristes ne se piquent pas d'être logiques, et que ceux des différents camps ont donné dans la lutte, Tallemant des Réaux a pu collectionner un certain nombre des attaques dirigées aussi contre les Jésuites.

On chansonnait le concile tenu par eux à Pamprou, sous la présidence de leur général, le P. Oliva, et il nous a conservé la *pièce* revue, corrigée et augmentée en sa deuxième édition, (673, f° 176) :

Les Jesuites honoreras
Et cheriras uniquement ;
Chez eux tu te confesseras
Cinquante-deux fois chacun an ;
Sans contrition leur diras
Tes peches cavalierement...

Et cette théorie des *Provinciales*, à savoir que les Jésuites, confesseurs par excellence, savaient mettre sous les coudes des pécheurs les coussins de leur adroite indulgence, ce reproche d'habileté casuistique se retrouve encore dans des

Couplets en Dialogue, (673, f[os] 260 sqq.) :

On peut souvent mal faire
Sans estre criminel
Et c'est un grand mistere
Que le peché mortel...
....
Ce n'est qu'en vos escoles
Qu'on apprend ce secret...
....
..... Dieu ne s'offense
Que lorsqu'on pense a luy...

Ce qui signifie que seules comptent sérieusement les fautes absolument volontaires et préméditées, les péchés par haine, qui sont fort rares, alors que tous les autres ne sont que menu fretin et méritent l'absolution.

Un *madrigal* bien curieux et qui sollicite l'attention est celui que le P. Bouhours, jésuite lui-même comme l'on sait, lança dans la mêlée. Je le livre sans commentaires qui l'affaibliraient :

Madrigal, (672, f° 98) :

Chacun en ce monde a son tour.
Au lieu d'Arnauld partout on loüe
L'incomparable Bourdaloue ;
Au grand jesuite on fait la cour.
Depuis quelque tems, ces bons Peres
Sont du monde chretien les plus vives lumières ;
Ils montrent le chemin qui meine droit aux cieux.
Leur morale n'est plus relaschée et commode.
Ces Messieurs tant vantés ne sont rien au prix d'eux.
Les grands chapeaux sont à la mode.

Pour terminer ce que j'ai relevé dans les manuscrits de Tallemant relativement à la question religieuse, je copie encore ce *Sonnet* fort curieux, (673, f° 219) :

— Sur les rymes qu'on a données et sur lesquelles il s'est fait tant de sonnets à la

loüange du Roy, Monsieur de Carescauses, gentilhomme méridional huguenot, exhorte ceux de sa creance a ne se point faire catholiques, — 1682. —

Que lou moundé travaille a te leva lou Pan
Et que te prezé mens qu'une vieille Guenuche,
Qu'animat contre tu de l'Esprit de Sathan,
Te laysse pas de qué t'habilla de Peluche,
Crangos pas de mouri ni de frech ni de Faon!
Diou d'au cap d'un lioun sachet fayre une Ruche.
Ez el qué t'a creat et que nourris tout l' An
La fourmigue, lou biou, lou passerat, l' Autruche.
Espere en sa bountat! Sas proumesses sount Hoc!
Et de ta religioun fasses pas jamay Troc;
Endure counstamen menasse, injure, Niche.
Lous maus coume lous biens te venou de sa Par.
Quitte dounc toun houstau; layssa ta terre en Friche
Pu leu que d'escouta lous counsels de la Car.

Je laisse à Tallemant, — ou à M. de Carescauses, — la responsabilité, légère d'ailleurs, de l'orthographe et de la langue de ce *Sonnet*, mes connaissances en langue romane étant assez bornées, et n'allant guère plus haut que la traduction littérale que je donne ci-dessous de son œuvre :

— Que le monde travaille à t'enlever le pain, — Et qu'il te prise moins qu'une vieille guenon, — Qu'animé contre toi de l'esprit de Satan, — Il ne te laisse pas de quoi

t'habiller de peluche. — Ne crains point de mourir ni de froid, ni de faim! — Dieu d'une tête de lion sut faire une ruche. — C'est lui qui t'a créé et qui nourrit toute l'année — La fourmi, le bœuf, le moineau, l'autruche. — Espère en sa bonté! Ses promesses sont sûres! — Et de ta religion ne fais jamais l'échange. — Souffre avec constance la menace, l'injure, la tracasserie. — Les maux comme les biens te viennent de sa part. — Quitte donc ta maison ; laisse ta terre en friche, — Plutôt que d'écouter les conseils de la chair!

V

LES JEUX DES SALONS

Par les manuscrits de Tallemant, il est possible de se faire aussi une idée plus intime des salons du siècle qui n'ont guère été étudiés jusqu'ici que dans leur ensemble, soit avec une solennité érudite bien capable de rebuter le lecteur, soit avec un parti pris d'éloges qui ne lui permet d'entrevoir que comme en une sorte de nuage parfumé les seigneurs et les dames des chambres, réduits, ruelles et alcoves célèbres.

Or, ce serait, à mon sens, une prome-

nade agréable que celle qu'il nous serait donné de faire sans fatigue dans ces cercles gracieux où, pour la première fois en France, se rencontrèrent les deux sexes en de galants rapports intellectuels, centres et foyers littéraires de la société polie, exerçant une puissante influence sur la langue et sur les mœurs, et d'où sortirent, pour remplacer les rudes et grossiers batailleurs du temps précédent, ceux que l'on appelait les honnestes gens. Les manuscrits de Tallemant nous accordent la facilité de jeter au moins un coup d'œil informé sur ces réunions.

Ici, c'est le salon grave de Conrart qui devint, par un heureux caprice du cardinal de Richelieu, l'Académie Française ; ou bien celui de l'abbé d'Aubignac qui voulait obtenir, par la grâce de Monseigneur le Dauphin, le droit de se nommer Académie Royale ; et celui de l'abbé Testu où se donnait lecture de toutes les pièces destinées au cirque, comme l'on appelait alors le théâtre ; là, à côté de l'Hôtel de Rambouillet et de la chambre d'Arthénice, les salons de madame des Loges où fréquentaient Balzac, Malherbe, Beautru ; de madame de Sablé, retirée après la lettre à Port-Royal-des-Champs, où la venaient visiter d'an-

ciens amis restés fidèles ; de la comtesse de la Bourdonné au Palais-Royal, où le maréchal de Gassion se risqua un jour et faillit perdre le peu d'esprit qu'il avait ; de mademoiselle Paulet, la lionne rousse ; de mademoiselle de Scudéry qui présidait, sous le nom de Sappho, les assemblées où se pressaient Conrart-Théodamas, Pellisson-Acante, Sarrasin-Polyandre, Godeau-le mage de Sidon, et Chapelain, et Doneville, et Izarn, et de Raincy, et où parfois venaient s'asseoir madame de Sévigné et madame de La Fayette ; et celui de sa belle-sœur, madame de Scudéry, femme du fougueux gouverneur de Notre-Dame de la Garde ; et celui de la comtesse de Fiesque qui avait pris part à toutes les folies de la Fronde ; là encore, la chambre du cul-de-jatte, où madame Scarron remplaçait le rôti par une histoire et préludait à son rôle d'amuseuse du vieux roi ; ou bien le salon de Ninon qui gardait, je l'ai dit, le piquant singulier du libertinage philosophique.

Et c'était vraiment pour tous les intellectuels une féconde époque que celle où les réputations se fondaient sur quelques vers et billets galants, sur quelques mots spirituels, sur l'agrément d'une parole vive et

légère, où les salons, fuyant la pruderie et le pédantisme, étaient de vrais lieux de réunion mondaine ; où Faret codifiait les lois qui présidaient à leur tenue ; où l'esprit servait de passe-port et égalisait toutes les castes; car dans les cercles les plus aristocratiques l'on admettait avec empressement un abbé comme Cotin, un roturier comme Voiture, un goinfre comme Saint-Amant. Avides de divertissements, et aussi d'hommages, les femmes se passionnaient pour les beaux esprits, et les sentiments s'affinaient jusqu'à l'extrême. Enivrés de leurs succès, les hommes, tel Cydias, après avoir toussé, relevé leur manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débitaient gravement des pensées quintessenciées et des raisonnements sophistiqués. De là, le ridicule qui s'est parfois attaché à ces alcôvistes, et qui a excité la verve saine de Molière et justifié en quelque manière certaines attaques de Boileau. On n'a voulu trouver en ce milieu que des fantoches, et de cette comédie on n'a retenu que le psittacisme des femmes et le pédantisme exacerbé des hommes. Sans doute, et j'y souscrirai sous la réserve que d'abord il n'était point attaché grande importance à ces drôleries, — ainsi les traitait-on chez

mademoiselle Paulet, — et qu'ensuite on n'ignore pas que ces admirateurs de lettres dorées et de madrigaleries étaient fort capables de se dédoubler, et que leur facilité à couper les cheveux en quatre ne dépassait point le seuil des ruelles à la mode. Ils gardaient leur énergie intacte pour combattre vaillamment dès qu'il le fallait, — ils le prouvèrent suffisamment en assez de rencontres ; — et ces amusettes étaient de simples haltes entre deux batailles, un temps de repos bien gagné, une condescendante galanterie pour aller au-devant des fantaisies féminines et s'associer aux préférences successives de leurs partenaires pour les rondeaux, les énigmes, les métamorphoses et les portraits.

La preuve en est dans ce *Sonnet* que Condé écrivait *all'improviso* de la main qui tint à Rocroi le bâton de commandement, (672, f° 84) :

Dans ces sombres deserts ou Bayard se promeine,
Ou le soleil faict voir rarement sa clarté,
Ou toujours les hyvers triomphent de l'esté,
Et quy de tous les Dieux ont attiré la haine,

Je pensois au malheur ou le destin m'entraisne ;
Je pensois a l'abysme ou je me suis jetté,
Et sur ce triste objet mon esprit arresté
Ne se representoit qu'une perte certaine.

Vous parustes alors parmi tous ces broüyllards,
Dissipant leurs vapeurs par vos puissans regards
Et menant aprez vous une saison nouvelle.

Voïez, ma chere Iris, ce que peuvent vos yeux:
L'Ardenne en ce moment me parut toute belle;
J'oubliay tous mes maux et je me crûs heureux.

N'est-il pas vrai que la préciosité est curieuse sous cette plume, et que Mars, comme l'on aurait dit, a tout l'air d'avoir mis son armure bas pour s'agenouiller devant une autre Vénus ? Et ces riens ont eu leur importance en passant de main en main, car la société en était férue.

D'ailleurs, à en croire les manuscrits de Tallemant, les sujets traités dans les salons sont des plus variés. Un jour, on a parlé de l'aventure tragique du comte de Saint Aignan qui, en 1656, — il a pris la précaution d'indiquer une date précise pour ce fait mémorable dans l'histoire des conversations, — a été attaqué par quatre assassins au cours d'une chasse à l'affût. Et voilà que Montplaisir a rimé une *Ballade*, (672, f° 84) :

Parmy les bois et la gaye verdure
On va cherchant souvent mainte aventure,
Ainsy que vous, tout gentil chevalier,
Lorsque seulet vous alliez vous esbattre.
Quatre assassins venant vous espier,
Vous avez fait, dit'on, le dyable a quatre.

En coucher deux roides morts sur la dure,
Assaillir l'un d'une grande blessure
Et mettre encore en fuite le dernier,
Quoyque blessé, comme un Demon, se battre,
Dam, chevalier, on ne le peut nier,
C'est assez bien faire le dyable à quatre.

Les demy dieux, si fiers de leur nature,
N'eussent pas fait telle deconfiture
S'il eust fallu tel peril essuyer.
Celui qui sceut tant de monstres abattre
N'eust pas osé contre deux l'essayer ; (1)
Et vous, Seigneur, faites le dyable à quatre.

Envoy

Un mousqueton j'ose vous envoyer
Avec lequel s'il vous plaist de combattre
Vous en pouvez mesme sept deffier, (2)
Aprez avoir tant fait le dyable à quatre.

Voyez-vous la note mythologique et le souvenir d'Hercule, qui olympise tout le XVIIe siècle de son envolée ? Car beaucoup de ces gentilhommes et de ces gentilles dames sont nourris de latin, de grec, d'histoire d'Athènes et de Rome, et les *opéras* qu'ils parodient en se jouant sont pleins aussi de semblables souvenirs.

Dangeau dialogue avec Ninon, (673, f° 167), comme Cadmus et Hermione dans l'Opéra de Lully :

---

(1) Nec Hercules contra duos. *Note de l'auteur.*
(2) Il tire sept coups. *Id.*

— Nin. — Ah ! Dangeau, pourquoi partez-vous ?
— Dang. — Je l'avoüe entre nous, un combat m'in-
[quiete...
— Nin. — Songez à demeurer et cessez de poursuivre
Le funeste dessein que vous avez formé.
Helas, vous aimez tant à vivre,
Et vous allez estre assommé...

Madame de Périgny, fille du président, dame d'honneur de la reine, s'attaque à l'opéra *Thésée,* sous le nom de Lucrèce, pour se venger d'une calomnie répandue contre elle par le premier valet de chambre du roi, (673, f° 183 verso) :

Scène VIII, Acte I. — Deniert et Lucresse.

Je suis baillif, belle Lucresse,
Et baillif amoureux.

....

Mais vostre foy, seigneur, a Desbrosse est promise
Je sçay que lorsqu'on la mesprise
On s'expose aux fureurs d'un jaloux président...

Tout cela, je le concède, n'a plus grand sel, comme on dit aujourd'hui, mais soyons équitables et sincères et jetons autour de nous un regard pour apprécier les marivaudages, les coups d'épingle et d'éventails de nos salons contemporains. Ainsi nous passerons avec une indulgence sereine.

De la parodie on se guindait aussi à la haute littérature, comme il est témoigné

par deux *poésies* échappées à des plumes anonymes, et adressées l'une à Descartes, l'autre à l'abbé Bourdelot.

Le cartésien qui a composé la première, (672, f° 60), l'a dédiée à une duchesse beaucoup trop amoureuse de sa petite chienne et ennemie assurément de l'automatisme des bêtes.

> A Descartes, mon maistre, attaché fortement,
> Pour luy j'ay contre vous disputté vainement.
> A sa honte, Duchesse, ou plustost à la mienne,
> Mes vers n'ont pu troubler la paix de vostre chienne,
> Qui toujours prez de vous conserve son crédit...

Il trace le tableau apitoyant des animaux malheureux, tels

> Ces chevaux a courir jour et nuyt destinez
> Et pour vingt sols par heure au public condamnez,
> A peine conservant leurs premieres figures
> Et traisnant tristement leurs bruyantes voitures,
> D'un harnois deschiré portant les vieux debris,
> Maigres, secs, efflanquez, de coups de fouets [meurtris...,

et oppose à leur dolence les joies et les plaisirs continuels des animaux trop choyés, sans doute par ce besoin d'affection qui réconcilierait les misanthropes avec la nature humaine et qui prend pour objet ce qu'elle peut, un chien à défaut d'un enfant,

un perroquet à défaut d'un ami, un singe à défaut d'un mari. Puis, haussant le ton, notre cartésien compare les sorts différents des bêtes aux destinées dissemblables des hommes et pose presque la question sociale par la critique amère qu'il tente, avant Jean-Jacques Rousseau, des inégalités :

Qu'on m'explique pourquoy la juste Providence
Entre des criminels met tant de difference.
Dans les malheurs communs entre nous partagez
Quelques-uns, il est vray, paroissent menagez....
Le pauvre, né pour eux, leur vend ses bras utiles.
L'un, bruslé du soleil, rend leurs terres fertilles,
L'autre, de leurs repas faisant les longs apprests,
De gousts toujours nouveaux assaisonne leurs [mets...

La seconde de ces *poésies*, (672, f° 66), attribuée au duc de Nevers par des Maizeaux, l'éditeur des *Œuvres* de Saint Evremond, est une *Epistre* où l'on rencontre des choses curieuses, et notamment une admiration sans réserve pour ceux qui étaient alors les modernes :

Ces illustres du temps, Racine et Des Preaux
Sont du Mont Helicon les Fermiers Generaux.
Pour mettre des imposts sur l'onde d'Hypocrène
Phaebus leur donne a bail son liquide domaine...

Ceci est d'autant plus singulier que c'est

du salon de Nevers, où trônait madame Des Houlières, hostile à Racine par amour pour Pradon, que partit le *Sonnet* connu :

> Dans un fauteuil doré Phèdre tremblante et [blême...,

qui est plus qu'un jeu de salon, qui a les allures d'une virulente protestation contre l'école nouvelle du siècle de Louis XIV, et qui puise son inspiration dans une rancune féroce de littérateurs à la suite de Corneille et de Fontenelle contre les triomphateurs de l'époque.

Ce salon de Nevers est cartésien, et l'on y discute en vers, (673, f° 193), sur la résidence de l'asme dans une glande en forme de pomme de pin, laquelle est dans le cerveau, ainsi que le voulait Descartes. Molière en devait avoir le souvenir en quelques scènes de ses *Femmes Savantes*.

Chez mademoiselle de Scudéry, ce sont aussi pures bagatelles, mais d'un jet facile et d'une langue franche. La maîtresse de la maison chante la naissance du duc de Bourgogne, (673, f° 220) :

> Et ce soleil qui naist au bord de l'Orient
> N'a pas à sa naissance un esclat si riant;

et elle pindarise prophétiquement :

Cet enfant......................................
Sera du Roy des Roys une image fidelle,
Le bonheur des François, l'asme de ses Estats,
Et l'exemple éternel de tous les potentats.

Plus tard le duc grandi fait l'exercice avec l'uniforme des mousquetaires, et Sappho, âgée de plus de quatre-vingts ans, écrit à nouveau, (673, fº 252 verso):

Quel est ce petit mousquetaire
Si sçavant en l'art militaire
Et si sçavant en l'art de plaire?
L'Enigme n'est point malaisé:
C'est l'Amour sans autre mistère
Qui pour divertir Mars s'est ainsi desguisé.

Question de mode, comme le masque, le lait virginal, les grands canons, les plumes épanouïes, les noms étranges, les galons exagérés, toutes les choses du bel air!

C'est là encore qu'on inventa *la Carte du Tendre,* qui fut tôt imitée et plagiée dans *le Pays d'Amour, la Carte de la Cour, la Carte du Pays de Braquerie,* auxquelles collaborèrent Paul Tallemant, Sorel, le prince de Conti. Là aussi naquirent les *Enigmes* qui tiennent le dé et divertissent la belle cour, selon la parole de Chapelain à Godeau. Durant soixante années, ce jeu fut une maladie, et l'abbé Cotin se disait avec

orgueil le père de l'énigme pour en avoir publié, en 1638, tout un volume chez Toussaint Quinet. On en composait en prose et en vers ; on les plaçait à la fin des *Mercures.* Tallemant en a noté deux de Thrasyle, (672, f° 17 verso):

Enigme de l'Espée.
Aux Belles.

Il n'est rien que je ne hazarde;
Je fais et j'abolis les loys
Et, tout de mesme que les Roys,
Je ne marche jamais sans garde.

Tantost je suis dessous le daix,
Tantost je traisne dans la fange;
Je rougis des maux que je fais,
Et le plus souvent je les vange.

Partout on me voit chaque jour
Auprez des grands faire ma cour.
En moy le corps n'est rien que Lame.

Belles, j'ay beaucoup de beauté ;
Mais, comme vous, chacun me blasme
Pour avoir trop de cruauté.

Enigme du Corps de Juppe.

Tous les jours on voit que j'embrasse
Ce qui s'appelle comme moy.
La beauté que je sers me lasse
Lorsqu'elle m'approche de soy.
Aussy, quoiqu'elle me caresse
Et qu'elle n'ayt point de fierté,
Je l'emprisonne et je la presse
Sans luy ravir la liberté.

Mais, ainsi qu'on doit s'y attendre, les jeux des salons sont surtout consacrés à l'amour, ou mieux à l'alanguissement que porte dans l'âme toute cette littérature mondaine qui eut pour expression même *la Guirlande de Julie*. Réunis ainsi, les deux sexes ont de ces trouvailles qui justifient les conseils jumeaux du chevalier de Méré et de mademoiselle de Scudéry, l'une recommandant aux dames l'entretien des hommes qui réjouit et divertit, l'autre vantant aux hommes la fréquentation des femmes où l'esprit se fait. En ces temps bénis des salons et des ruelles, le mariage n'est point un enfer; il se contente d'être un état civil et, peut-être parce qu'il est entouré de moins de formalités qu'à notre époque, on en prend avec lui plus à l'aise et l'on chiffonne en vers sa collerette moins empesée. Je n'ai ici que l'embarras du choix, — mais cet embarras est réel, — entre toutes les histoires de fleuretage dont sont remplis les manuscrits de Tallemant. Il y a nombre de gauloiseries crues et vertes en *noëls, chansons, épigrammes, cantiques*, où l'on trouve compromises, parmi les victimes, Anne d'Autriche, madame de Maintenon, mademoiselle de Scudéry, madame de Coulanges, et Mazarin, et Séguier,

— où l'on rencontre, entre les agresseurs, Maynard et Racine eux-mêmes. Je m'en tiendrai à la galanterie légère, parfois spirituelle, toujours applaudie.

Trasyle, l'homme aux énigmes, habitué du salon de mademoiselle de Scudéry, commence par chanter ces réunions hebdomadaires, (672, f° 238 verso) :

Que benits soient les Samedys !
Que chaque semaine en ayt dix !
Que les Dimanches et Lundys
Avec leurs séquants les Mardys,
Mercredys, Jeudys, Vendredys
Soient renvoyez au temps jadis,
Et que tous nos ans soient ourdis
De vos aimables Samedys !

Voilà de l'enthousiasme, et Godeau pensait de même, (672, f° 239), et engageait sur pareil sujet avec Sappho une non moins lyrique correspondance.

En collaboration avec Theodamas et Acante, Trasyle envoie ce quatrain avec un boucquet à Alphise, le jour de sa feste avecque ce tistre :

Pour Madame Sainte Genevievfe des Ardents, (1) (672, f° 17) :

(1) Tallemant nous prévient, par une note en marge, qu'on luy donne ce tistre a cause de son nom et de sa ferveur devote .

Belle saincte a qui tant de cœurs
Cachent les maux que vous leur faittes,
Sy l'on ne vous dit des fleurettes,
Souffrez qu'on vous donne des fleurs.

Et d'improvisation Alphise répond, (id. ibid.) :

La Saincte vous veut rendre heureux,
Mais vous resistez a ses vœux
Et suyvez toute une autre route.
Sy vous demeurez endurcis,
Elle vous promet une tourte,
Mais non pas le paradis.

Certes, l'improvisation apparaît dans la rime et dans la métrique, mais le prosélytisme ne se sent que plus primesautier et plus odorant. Nos trois mécréants ne se tiennent point pour battus et veulent le dernier mot.

Replique, (672, f° 17 verso) :

Pour repartir au bon souhait
Que votre Sainctеté nous fait,
Nostre Muse se trouve courte.
Mais, Belle, pourquoy tant de vœux ?
Vous pouvez bien nous rendre heureux
Et sans paradis et sans tourte.

De la collaboration de Trasyle et d'Acante et de leur liaison poétique avec Alphise et

Iris, sa sœur, leurs voisines, — car ils sont tous les quatre logez proche Sainct-Julien de la rüe Saint-Martin, dans les environs des maisons de Conrart et de Chapelain, — naissent les gentillesses suivantes :

Madrigal de Trasyle a Iris, (672, f° 20) :

Iris, vous avez sçeû les malheurs de ma vie.
On vous a conté le tourment
Que mon cœur souffrit en aimant
Ou la fiere Amarante ou l'ingrate Sylvie.
Mais, afin que vous connoissiez
Et mes travaux passez et ma peine presente,
Il faut qu'en ces vers vous lisiez
Le feu sacré qui me tourmente.
J'ayme et j'adore une Beauté
Dont la rigoureuse fierté
Jusques a maintenant m'a forcé de me taire.
Mais, quand je devrois luy desplaire,
Je luy veux en ce jour
Conter l'excès de mon amour.
Enfin, luy dirai-je, inhumaine,
Aprez mille tourments soufferts,
Malgre moi je fais voir ma peine ;
Je languis, je meurs dans vos fers.
Voyla ce que je luy veux dire.
J'ay trouvé le secret de vous le faire lire,
En ne disant qu'au dernier vers
Que c'est pour vous que je souspire.

Et, au bas de ce madrigal bien tourné, Acante écrivit, (672, f° 21) :

— Il ne seroit pas juste que je me chauf-

fasse pour rien. C'est pour quoy j'ay adjousté ce petit baston au cotret de Trasyle :

A Alphise et a Iris

Si vous voulez un madrigal,
Je dis : mon feu n'a point d'esgal.
Si vous voulez une epigramme,
Je dis : rien n'esgale ma flamme,
Et dans l'excez de mon tourment
Je ne puis ny penser ny rimer autrement. —

Ainsi continue la joute. Iris a perdu contre Acante une *Epigramme*, et paie sa dette, (672, f° 21) :

Cette Epigramme augmente peu ton bien ;
En la lisant tu vois que ce n'est rien.

Un autre jour, comme les deux sœurs sont des sortes de dames patronnesses et qu'elles ont la clef du tronc des pauvres de Picardie et de Champagne, exposé tous les jours à Saint-Julien durant le jubilé, Acante glisse dans ce tronc un louis d'or plié dans une lettre, (672, f° 21 et verso) :

— Plaise aux Dames de Misericorde, qui prennent soing des pauvres de Champaigne et de Picardie, d'avoir pitié de deux pauvres hommes qui sont tous les jours à la porte, d'autant plus qu'ils sont atteints de maux incurables, et avec cela pauvres hon-

teux, qui n'osent dire leurs besoings, et qui d'ailleurs ne font point de vœux plus ardents que pour la santé et la prosperité des Dames de Misericorde.

Prez de vous tremblant comme un jonc,
J'ay souffert un tourment tres long
Dont je voulois ne parler onc,
Mais vous feriez parler un tronc.

Je suis un pauvre de Champaigne
Ou pour le moins de la campaigne,
Ruyné non pas par l'Espaigne,
Mais par vous et vostre compaigne.

Encore chez moy depuis peu,
— Sainct Martin le sçait et Sainct Leu, —
Vos trouppes ont mis tout en feu.
Pensez-vous que ce soit un jeu ?

J'en suys resduit a la besace
Et viens implorer vostre grace.
Mais, helas ! sy, quoi que je face,
Je suis esconduit, que sera-ce ?

Ces ravages m'ont tout osté,
Force, courage et liberté,
Et nul espoir ne m'est resté,
Sinon de vostre charité.

Accordez donc a ma demande,
— Nostre-Seigneur vous le commande, —
Quelque faveur petite ou grande,
Et je diray : Dieu vous le rende !

A une dame qui sollicite des vers, Trasyle, seul à ce coup, répond, (672, f° 88 verso) :

Vous avez sur moy tant d'empire ;
En vain je voudrois contester.
Sy vous voulez sçavoir ce qu'Appollon m'inspire,
Je ne sçaurois vous resister.
Quoy que ma raison me propose,
J'y succombe, je le sens bien ;
Mais sy je donne vers ou prose,
Sy je ne vous refuse rien,
M'accorderez-vous quelque chose ?

A une autre dame qui, par peur d'être compromise, l'avait prié de ne la point visiter si fréquemment, il adresse ce billet, (id. ibid.) :

Climène, n'est-ce pas assez ?
Deux jours se sont deja passez
Sans vous avoir rendû visite.
Aujourd'huy je vous iray voir
Et mon amour m'en sollicite.
Mais je pense m'appercevoir
Qu'en recevant ces vers vous blasmez mon audace ;
Je crois voir en vos yeux un courroux inhumain.
Ne vous effrayez point, de grace :
Je n'iray chez vous que demain.

Tuffani, vieux garçon, logé en face des dames Bocquet, et poète à ses heures, se vit emprunter sa plume par deux sœurs, Angélique et Doralise, lesquelles avaient pris pour but de taquiner le galant Trasyle. Il suppose donc que les deux dames envoient un sixain, (672, f° 87 verso) :

Puisqu'il me faut faire des vers
Pour avoir part à vostre estime,
Bien que novice en fait de rime,
Ces quatre enfin j'ay recouverts.
Jusques a cinq c'est beaucoup faire ;
Mais au sizain il me faut taire.

Et Trasyle de se prêter à la plaisanterie, (id. ibid.) :

L'une et l'autre avez mille appas,
Vous faittes bien en vers, vous faittes bien en prose.
Pourtant ne vous y trompez pas ;
Je demande quelque autre chose.

Cela est libertin ; ceci va être précieux. Des dames ont encore adressé ce *quatrain* à notre alcôviste, (672, f° 88) :

Pourquoy dire qu'a Negligence
Nous avons fait quelque sejour ?
Nous habitons a Complaisance
Ou Philoxene tient sa cour.

Et Trasyle infatigable de répondre, (id. ibid.) :

Belles qui quittez Negligence
Pour un plus aimable sejour,
Dans ce pays de Complaisance
Ne souffrirez-vous point l'Amour ?

Dussiez-vous en estre en cholere,
L'Amour dit qu'on l'y souffrira,

Et qu'enfin vous aurez beau faire
Que qui vous voit vous aimera.

Aimable et sage Philoxene,
Dont les vertus et les appas
Causent une si douce peine,
Qui pourroit ne vous aimer pas ?

Jeune et charmante Telamire,
Je sçay qui brusle de vos feux.
J'ay juré de ne le pas dire ;
Vous pourrez le voir dans ses yeux.

Belle et charmante Cleodore,
Vostre image est peinte en mon cœur.
Un pauvre garçon vous adore ;
Consolez-vous de ce malheur.

C'est un perpétuel jeu de madrigaux. Tantôt, (672, f° 87) :

Si vous avez sceû le secret
Que je ne voulois pas vous dire,
J'auray beau faire le discret,
J'auray beau cacher mon martyre,
J'auray beau ne vous dire rien,
Helas ! mon malheur est extresme.
Puisque vous devinez si bien,
Vous avez deviné, Filis, que je vous aime ;

ou bien, (id. ibid.) :

Sy j'eschappois quand je suis pris,
Je vivrais plus heureux et je serois plus sage.
Vostre esprit et vostre visage,
Vostre rigueur et vos mespris,

Ces rivaux contre quy j'enrage,
Ne troubleroient plus mes esprits.
Helas! que ne suis-je volage?

Le Tuffani déjà nommé refuse une invitation de ses voisines, (672, f° 86) :

Vostre grenier est plein d'Esprits ;
C'est un vray chasteau de Bicestre.
Ma foy, j'y pourrois estre pris.
Je vous verray par ma fenestre.

Acante, cette fois aussi seul et abandonné de son collaborateur attitré, lutte d'esprit et de malice avec les demoiselles Perrique. Jouant aux échecs avec celle des deux qui a reçu le surnom de *l'Estonnée,* il a perdu quarante vers, enjeu de la partie, et il paie sa dette, (672, f° 18) :

— Mademoiselle, Sy je vous donne quarante cinq vers au lieu de quarante, c'est qu'avec vous il est difficile de ne pas aller au dela de ce qu'on doit; mais n'en soyez point en peine. Vous en trouverez bien dans ce nombre cinq de rebut, et plust a Dieu que vous n'y en trouvassiez pas davantage. Je les ay faits fort petits parce que j'ay toujours ouy dire qu'entre les maux il falloit choisir les moindres ; j'ay pris aussi une matiere de devotion pour m'accomoder

au moins en cela au jubilé et a vostre humeur. Sy, avec toutes ces precautions, j'ay mal reussy, comme je n'en doute point, excusez de grace un pauvre homme qui, pour vous obeyr, travaille non seulement malgre Phebus et les Muses, mais aussy malgre son propre esprit, et croyez, mademoiselle, ce qu'il vous proteste icy solennellement, qu'il n'y a rien de sy grand, de sy estrange et de sy penible qu'il n'entreprist pour vostre service aussy aisement que quarante vers.

Stances

Belle saincte, je vous ayme ;
Mais sy mon amour extresme
A rien qu'on puisse blasmer,
Puisse le Ciel m'abysmer,
Et vous jamais ne m'aymer.

Loing de vous une journée
A mon cœur est une année,
Et prez de vos yeux charmans,
— Que je meure sy je mens ! —
Les jours me sont des momens.

Je crois, tant je suis peu sage,
Voir en tous lieux vostre image,
Et rencontrer sur mes pas,
Partout ou vous n'estes pas,
Vos graces et vos appas.

Que je dorme ou que je veille,
Ceste image non pareille

Que nulle autre n'esgala
M'apparoist, me dit : hola!
Puis rit et me laisse la.

Reviens, belle fugitive!
Dis-je d'une voix plaintive.
Mais ma voix et mes soupirs,
Et l'image, et mes plaisirs
S'en vont avec les zephyrs.

O plaisirs trop peu durables,
Que vous estes agreables!
Quels autres plaisirs des sens
Comme vous sont renaissans,
O plaisirs trop innocens?

Au dela de ces delices
Je ne voys que precipices.
Arrestons nous sur le bord
Et, contens de nostre sort,
Aimons jusques a la mort.

Saincte, c'est la ma pensée.
En seriez-vous offensée?
Helas! ce que je vous dis
N'eust pas offencé jadis
Les sainctes du Paradis.

C'est a Sainte Geneviefve
Qu'un Saint Marceau de Geneve
Qui vivoit durant ces jours,
Las de prophanes amours,
Tenoit ces tendres discours.

La voilà bien canonisée, surtout alors que l'inévitable Trasyle eût écrit ce *Madrigal pour la mesme Sainte,* (672, f° 19):

Je languis vainement pour l'objet qui m'engage ;
Mais malheur, comme on dit, a quelque chose est
[bon.
Depuis que j'ayme une beauté si sage
Je ne manque pas un sermon.

L'autre demoiselle Perrique, distinguée de sa sœur par son nom de *la cadette* quoique moins dévote, avait, paraît-il, l'esprit plus sérieux. Elle donnait à deviner à Acante

L'Enigme du Papier, (672, f° 22) :

— J'aurois honte de vous nommer ceux de quy je tire mon origine ; je ne suis point unique, j'ay des millions de sœurs. Pendant que les unes courent la campagne, les autres font l'amour dans les villes. J'ay servi a damner et a sauver les hommes. On m'a veüe quelquefois toute environnée d'or, et souvent je porte les plus vives couleurs qu'on remarque dans l'iris. De tous temps, mille grands hommes ont fait tout ce qu'ils ont pû pour me rendre moins belle, mais plus ils ont travaillé à m'enlaidir, plus on m'a trouvée admirable. Enfin, tout habile que vous estes, vous auriez de la peine a vous passer de moy. —

Et comme Acante ne pouvait pas répondre à la question du sphinx enjuponné, il fut condamné à poser lui-même à son tour

une autre *Enigme*, (672, f° 23), tout à fait transparente et galante pour les deux sœurs :

— Deux sœurs incomparables sont l'objet de mon amour. On en parle avec estime en mille lieux, mais on ne les connoist entierement qu'a Paris. Laisnée est d'une taille un peu plus haute ; elle est plus gaye et plus riante ; la sainteté et la galanterie luy appartiennent proprement. L'autre est plus grave et plus serieuse; le sçavoir est son partage; elle parle dignement de toutes choses et il n'y a rien a quoy elle ne touche quand il luy plaist. De vous dire laquelle des deux est la plus parfaite, la plus aymable ou la plus aymée, et de laquelle des deux il seroit plus difficile d'acquerir les bonnes graces, ce sont des questions qui ne se decideront jamais... —

Tels étaient les passe-temps des salons du XVIIe siècle.

La Fontaine lui-même a fait sa partie dans ce concert spirituel, et Tallemant a eu la bienheureuse idée de mettre à part un *madrigal* qui sent un peu le fagot et qui échappa, comme par hasard, dans un salon, à la plume du bonhomme, (673, f° 74) :

Souper le soir et jeusner à disner
Cela me cause un leger mal de teste ;

Ne jeusner point, Arnaud me fait jeusner ;
Escobar dit qu'Arnaud n'est qu'une beste.
Fy des autheurs qu'on crust au temps jadis !
Qu'ont-ils d'esgal aux maximes du nostre ?
Ils promettoient au plus un Paradis ;
En voicy deux pour ce monde et pour l'autre.

Ce jeu-là est sans doute une incursion dans les questions religieuses de l'époque dont je viens de parler, mais sa forme légère, — il est adressé à une dame anonyme, — le range au nombre des *piécettes* dont il est question ici, et qui nous ont permis de respirer, ainsi que l'on fait en un flacon longtemps plein d'une liqueur rare et maintenant évaporée, le parfum de ce monde des ruelles et des alcôves, de ces femmes, de ces écrivains, de ces seigneurs, de ces abbés, qui se livraient à des distractions intellectuelles, sorte de menue monnaie de la poésie, et jouaient ensemble au volant littéraire, toujours avec une adroite prestesse, et quelquefois artistement.

VI

QUELQUES AMIS ET CONNAISSANCES DE L'AUTEUR DES HISTORIETTES

Un des types les plus curieux de ces salons du XVIIe siècle est assurément Marie-Catherine-Hortense des Jardins, qui fut une

des connaissances de notre auteur. Dans ses *Historiettes*, éditées par Monmerqué, — Cf. tome X, pp. 221 sqq., — il lui a consacré plusieurs pages, extraites des manuscrits même dont nous nous occupons. Dans ces mss., (672, f[os] 196-204), figure un certain nombre de pièces de vers qui intéressent la très rapide étude que j'ai ici l'intention de faire sur cette physionomie tout à fait singulière.

Fille d'un officier et d'une dame d'honneur attachée à la personne de madame de Montbazon, Marie des Jardins naquit à Alençon en 1632. Enfant, elle se fit remarquer par ses manières charmantes et sa conversation légère à ce point que Voiture, qui la connut dans sa jeunesse, prédit à la fois qu'elle aurait beaucoup d'esprit et qu'elle serait folle. Pronostic assez juste, mais sa folie, que je crois, fut de la démence hystérique. Longtemps elle habita la province qu'elle parcourut en tous sens, vraisemblablement en qualité de comédienne. En tout cas, elle s'est vantée, au moment de sa mort, d'avoir fait courir tout Narbonne au théâtre de Molière, afin de la voir. J'indique cette piste à quelque érudit qui pourra refaire un *Roman comique*. Quoiqu'il en soit, en 1657

elle vint à Paris et fut familièrement reçue par les duchesses de Montbazon et de Chevreuse. Sorte de George Sand de son époque, et toutes proportions gardées, elle fut tôt célèbre par ses œuvres, — romans et pièces de théâtre, — et aussi par ses galanteries. On l'exalta outre mesure, on la mit au-dessus de mademoiselle de Scudéry et de tout le reste des femelles.

Ah ! qu'en termes galants ces choses là sont mises !

C'est une vie agitée et pleine de scandales de tout genre que mène dès lors mademoiselle des Jardins, excentrique aussi bien dans ses collets trop courts, auxquels elle rajoute des rubans poétiques, que dans ses passions qui se succèdent avec la même violence, et comme si chacune pouvait et devait être unique. La plus connue sans doute est sa liaison avec M. de La Villedieu, qu'elle rencontre dans un bal, emmène chez elle, soigne durant une maladie de six semaines, avec un dévouement de sœur de charité ; qu'elle suit, en dépit qu'il en ait, lassé bien vite ; dont elle prend le nom, et qu'elle pleure lorsqu'il est tué à la guerre. Son désespoir n'a pas de bornes, elle veut ensevelir son deuil dans un couvent et...

s'unit avec le marquis de La Chasse de la façon la moins religieuse. Elle finit par se retirer à Clinchemare, dans le Maine, et y meurt en 1683.

Comme toutes les personnalités en vue de ce demi-monde étincelant du XVIIe siècle, mademoiselle des Jardins a fort écrit et, dès 1662, on publiait ses *Œuvres*. Elles furent complétées dans l'édition de 1702, — 10 vol. in-12, — et redonnées en 1721. Presque toutes sont bien inconnues aujourd'hui, mais combien avaient été lues, dans leur passage sous le manteau, *les Désordres de l'Amour, le Portrait des Faiblesses Humaines, les Mémoires du Sérail* et autres productions de son si beau feu, notamment *les Relations Galantes,* publiées en 1668 par Barbin, sous le patronage bizarre de mademoiselle de Sévigné ! Combien avaient été applaudies ! sa tragi-comédie *Manlius,* dédiée à la Grande Mademoiselle et éditée chez Quinet en 1662 ; sa tragédie *Nitétis,* adressée au duc de Saint-Aignan, et donnée par le même Quinet en 1664 ; sa tragi-comédie *le Favori,* jouée par Molière et sa troupe dans les premiers jours de juin 1665, et portée, le 13 du même mois, à Versailles devant le Roy, comme en témoigne *la Gazette* de Robinet.

Je n'insiste point sur toutes ces œuvres, acclamées par les beaux esprits de l'époque qui mettaient mademoiselle des Jardins

..... au rang des neuf Sœurs
Pour ses poétiques douceurs.

Nous avons bien assez de *romans* et de *nouvelles* quelconques, sans compter ceux de mérite; bien assez de tragédies et de tragi-comédies médiocres, sans compter celles de valeur, et d'ailleurs je n'ai eu le dessein d'étudier mademoiselle des Jardins que d'après les manuscrits inédits de Tallemant en la replaçant avec lui dans ce cadre des précieuses de son époque, en ces salons où elle connut tant de galants et entreprenants gentilshommes, tant d'abbés musqués et ambrés. Nous l'y verrons rivalisant avec eux de musc et d'ambre, d'entreprises et de galanteries. Mais auparavant je tiens à indiquer ce qui, dans son œuvre littéraire, est de beaucoup supérieur à tout le reste; et Molière ne s'y est point trompé, ni Tallemant qui l'a consigné tout au long, (672, f[os] 196-200). C'est *le Récit en prose et en vers des Précieuses,* qu'on a attribué à Somaize. On y rencontre Gorgibus, Marotte, Madelon, Margot; et les caractères sont tracés de telle sorte que le terrible Molière

n'eut encore une fois qu'à reprendre son bien par un de ses plagiats accoutumés.

Marotte.— Elles sont là-haut dans leur chambre
Qui font des mouches et du fard,
Des parfums de civette et d'ambre
Et de la pommade de lard.

Et Gorgibus, paladin français, poli comme un habitant de la Gaule celtique, allègue ce siècle en lequel les femmes ne portaient que des escoffions et des sandales,

Où les parfums estoient de fine marjolaine,
Le fard de claire eau de fontaine;
Où le talc et le pied de veau
N'approchoient jamais du museau...,

et reçoit, avec le même effarement que son homonyme des *Précieuses Ridicules*, cette réponse dédaigneuse quand il appelle sa fille et sa nièce Madelon et Margot :

Mon père, hantez les écoles,
Et vous apprendrez en ces lieux
Que nous voulons des noms qui soient plus pretieux.
Pour moy je m'appelle Clymène,
Et ma cousine Philomène.

Malheureusement mademoiselle des Jardins n'a que trop rarement de telles rencontres. En général, elle se borne au *Ma-*

drigal ordinaire, aux *Stances* suivant la formule, et de ce genre Tallemant a recueilli, pour nous les conserver, plusieurs exemples que je vais transcrire. Voici d'abord des *Madrigaux :*

I. (672, f° 200) :

Lisis se plaint de ma rigueur.
Il dit qu'il est discret, complaisant et fidelle,
Qu'il m'adore, quoyque cruelle,
Mais qu'il ne peut toucher mon cœur.
Je connois l'ardeur de sa flame,
Ses vertus, son esprit, la grandeur de son ame;
Mais tous ses soings sont superflus,
Car je ne puis donner un cœur que je n'ay plus.

Voilà de l'amour solide pour le prédécesseur de Lisis.

II. (672, id. verso) :

Amour, ton pouvoir est extresme;
Tu triomphes de ma rigueur
Et je m'apperçois que mon cœur
Est bien plus a toy qu'a moy mesme.
J'ay veu Tirsis sans le blasmer;
Sa presence m'a sceu charmer,
Mes yeux ont trahi mon courage,
Et par leurs regards adoucis
Ont dit d'un amoureux langage :
Ah ! je t'ayme encore Tircis.

Heureux Tircis ! Plus heureux certes que

ce Philène, amoureux repoussé, que fait parler la poétesse :

III. (id. f° 201 verso) :

Vous que rien ne peut attendrir
Et dont la rigueur sans seconde
Laisse cruellement perir
Le plus fidelle amant du monde,
Ha ! pour punir vostre rigueur,
Ou pour venger le malheureux Philène,
Que n'ay-je vos appas, adorable Chimène,
Ou bien que n'avez-vous mon cœur ?

Passons aux *Stances :*

I. *Sur un Départ,* (id, f° 200) :

Cher Tircis, objet de ma flame,
C'en est fait, tu quittes ces lieux.
Le sort t'esloigne de mes yeux,
Mais hélas! rien ne peut t'esloigner de mon ame.

Malgré l'effort des Destinées,
Tu verras mon fidelle cœur
Suivre son illustre vainqueur
Jusqu'a ce que la Parque ayt tranché mes années.

Mais ma vertu semble offensée
De me voir pousser des soupirs.
Vertu ! pardonne a mes desirs !
Si je suis mon Tircis, ce n'est que de pensée.

Il est vrai ! Je me precipite
Dans un trop amoureux transport ;
Mais je suis proche de la mort,
Et, quand nous expirons, notre raison nous quitte.

II. (id. f° 201 verso) :

Iris, quand je vous voy sy belle,
Je sens renaistre ma langueur.
Quoy que vous soïez infidelle,
Vos yeux sçavent encor le chemin de mon cœur.

Vous pouvez, malgré ma collère,
Remettre mon cœur sous vos loix.
Vous pouvez encore plus faire,
Vous pouvez me tromper une seconde fois.

Mais, Iris, une amour nouvelle
Doit r'allumer de nouveaux feux.
Devenez un peu plus fidelle ;
Je seray, s'il se peut, encor plus amoureux.

Un *Impromptu* et une *Eglogue* ne marquent guère autre chose que la fluide facilité du talent des Trasyle et autres Theodamas. Je reproduis le premier, (id. f° 201) :

On a banny la complaisance;
On n'a plus de plaisir; on n'a plus de constance.
Hélas ! on ne sçait plus aimer.
Amour, dont le pouvoir autrefois fut extresme,
N'entreprens plus de me charmer,
Ou me fais un amant qui mérite qu'on l'aime.

La seconde de ces pièces, — l'*Eglogue*, — est un dialogue entre Amarillis et Doris. Elle a d'ailleurs « esté corrigée » *(Annotation de Tallemant)*. On s'y nomme adorable berger, comme on s'appelle ange ou démon dans le *roman* de Barbemuche; il

y est parlé de houlettes rimant avec des musettes; c'est du Des Houlières de qualité inférieure.

D'autres morceaux enfin présentent un plus vif intérêt, en ce que derrière l'écrivain quelconque on aperçoit une femme, que je vous affirme point banale. Une *lettre* adressée à l'abbé Du Buisson, (id. f° 203), la montre d'une jolie audace, d'une audace qui n'a rien à perdre, rien ou peu de chose. Mademoiselle des Jardins écrit que l'abbé est très galant auprès d'elle; qu'il ne se passe point de jour qu'il ne la visite, la blâmant alors qu'elle s'est absentée. Et pourtant leur amitié toute neuve ne justifie ni pareille assiduité ni telle familiarité grondeuse, et elle conclut en ces termes :

Depuis le jour de notre connoissance
Vous me cherchez avec empressement;
Vous trouvez, dites-vous, mon entretien char-
[mant;
Vous craignez déjà mon absence,
Et me louez en tous lieux hautement.
Si vous voulez qu'en confidence
Je vous dise ce que j'en pense :
Vous en tenez, mon brave, asseurement.

Elle va encore plus loin avec l'abbé Parfait, et j'ai pour mes lecteurs des scrupules qu'elle n'a point.

Je citerai cependant encore deux *Sonnets :*

Ici, c'est le chant d'un amour malheureux qui essaie d'être « généreux, » et se brise en un sanglot de désespérance, (id. f° 200 verso) :

Ne formons plus, mon cœur, d'inutiles desirs ;
De mes tristes malheurs je veux finir l'histoire,
Et bannir pour jamais de ma sombre memoire
L'inexorable autheur de tous mes desplaisirs.

Reprenons aujourd'huy mes tranquilles plaisirs ;
Remportons sur nous mesme une illustre victoire ;
Songeons a nostre honneur, songeons a nostre [gloire,
Et songeons aux mespris qu'on fait de nos soupirs.

Il est vray que Tirsis a d'invincibles armes ;
Mais le cruel me hait ; il mesprise mes larmes.
Faisons pour l'oublier un genereux effort !

Mon cœur, fuïez Tirsis pour conserver ma vie...
Mais qu'est-ce que je pense ? A mon asme ravie
Vivre sans voir Tirsis est bien pis que la mort.

Là, c'est Vénus tout entière à sa proie attachée, c'est la passion physique toute pure, sans aucun voile de pudeur. Mademoiselle Des Jardins était à la campagne, à Dampierre. Les duchesses de Chevreuse et de Montbazon lui reprochaient qu'on ne sçavait plus ce que son tendre estoit devenu, et madame de Morangis, fort dévote personne, qui entretenait commerce avec un jacobin, le P. Louvet, mais

...faisait des tableaux couvrir les nudités,

et se brouilla à tout jamais avec notre poétesse à la suite des vers que je vais transcrire, insista pour lui faire appeler la Muse délaissée.

Sonnet, (672, f° 201) :

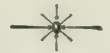
Aujourd'huy dans tes bras j'ay demeuré pasmée ;
Aujourd'huy, cher Tirsis, une amoureuse ardeur
Triomphe impunement de toute ma pudeur,

Et je cède aux transports dont mon asme est
[charmée.

Ta flame et ton respect m'ont enfin desarmée ;
Dans nos embrassements je mets tout mon bon-
[heur,
Et je ne connois plus de vertu ni d'honneur,
Puisque j'aime Tirsis et que j'en suis aimée.

O vous, faibles esprits, qui ne connoissez p
Les plaisirs les plus doux que l'on goûte icy-bas,
Apprenez les transports dont mon asme est ravie :

Une douce langueur m'oste le sentiment ;
Je meurs entre les bras de mon fidelle amant,
Et c'est dans cette mort que je trouve la vie.



Un autre ami de Tallemant, le compère de La Fontaine, François Maucroix, fils de maistre Louis, procureur, et de damoiselle Marie de Rive, naquit à Noyon le 7 janvier 1619, commença ses études à Château-Thierry sur les mêmes bancs que son frère et que le fabuliste futur, les continua à Paris, fit son droit avec la bienveillante protection de Patru et de Conrart et fut par eux introduit dans la société de gens de lettres et de savants, tels que Perrot d'Ablancourt, Furetière, Pellisson, Vion d'Alibray, le mathématicien Le Pailleur, le traducteur d'Aristote, Cassandre, et Vaugelas, et l'abbé d'Aubignac, et Bensserade, et les deux Corneille, que je cite sans ordre au hasard du souvenir. Mais parmi tous, et même après que Maucroix se fut lié plus tard avec le P. Bouhours, Coulanges, Richelet, Racine, Boileau, Bossuet, Molière, le plus aimé fut Tallemant des Réaux.

En ce cercle élégant, Maucroix devait faire des vers comme tout le monde. Bien après leur production, ces *piécettes* furent imprimées, — car elles datent de 1636 et ne dépassent guère 1650, — dans divers *Recueils* qu'il faut toujours consulter, tels que les *Poésies choisies* de Sercy, (1660). Là nous retrouvons *l'Elégie à Olympe, le Sonnet*

à mademoiselle de Joyeuse, les Stances au marquis de Lénoncourt, l'Epître à Cassandre, l'Epigramme à Philis. C'est un débordement banal *de Chansons, Airs, Quatrains, Boutades, Eglogues, Elégies, Madrigaux* à Iris, à Sylvie, à Diane, dont il n'y a rien à dire, vers de précieux et de raffiné gâté par la mode. Toutefois, il nous a plu de relever, dans une *Ode à Conrart* qui date de cette période, une phrase poétique qui rappelle de bien près celle de Malherbe à du Périer :

La Mort de ses rigueurs ne dispense personne.
L'auguste éclat d'une couronne
Ne peut en exempter les rois.

Avocat, Maucroix réussissait moins. Nous sommes informés, par une de ses *lettres* adressée au P. Tourret, que sa timidité l'empêcha de plaider plus de cinq ou six fois. Son père, le bon procureur, navré de cette déplorable réussite, le rappela et le fit entrer comme conseil dans la maison de M. de Joyeuse, lieutenant du roi au gouvernement de Champagne. Mais Maucroix n'avait pas plus de goût pour la chicane assise que pour la chicane debout et, plutôt que de plaider les procès du mari, il fit de la musique avec la femme et s'éprit de la fille, Henriette. Ici commence ce roman

de sa vie, auquel se trouva mêlé Tallemant. Mademoiselle de Joyeuse fut fiancée au marquis de Lénoncourt, et Maucroix, désespéré, s'enfuit de Reims. Arrêté au passage par l'amitié de La Fontaine, il passa quelques semaines à Château-Thierry, puis, pour tromper sa désolation, se rendit à Paris. Tallemant le reçut et lui conseilla le mariage. C'est la formule appliquée : un clou chasse l'autre. Il lui répondit qu'il demandait à y songer toute sa vie et, comme opportunément survint la mort de Lénoncourt, tué au siège de Thionville, Maucroix reprit la route de Reims. Vainement ; car Henriette épousa bientôt le marquis des Brosses. Alors Maucroix se fit... ermite, ou plus exactement chanoine par dépit amoureux. Il y a quelquefois de ces vocations. Il semble n'avoir annoncé ce projet, en ses lettres amicales, qu'après qu'il eut été mis à exécution. Il obtint de son père une avance d'hoirie et, profitant de ce que André Buridan résignait son canonicat, il l'acheta. Richelet a noté la date de l'installation de Maucroix comme chanoine en l'église de Reims : elle eut lieu le 3 avril 1647; et tous ses amis parisiens furent ravis de sa décision, qui fut vite suivie d'une réputation universelle dans les cercles rémois. Seul,

Furetière n'admit pas cet avatar, et gourmanda en vers le poète-avocat, tout en lui dédiant d'ailleurs son *Jeu de boules des Procureurs.*

Cependant, malheureuse en ménage et persuadée que Maucroix s'était fait d'église par regret de l'avoir perdue deux fois, Henriette de Joyeuse le manda sous le prétexte vraisemblable de le consulter sur certaine clause de son contrat de mariage. Il fit part de cet appel à Tallemant, qui ne me paraît point avoir été enchanté de voir son ami r'enflamé. Reçu ainsi dans la maison des Brosses, l'amoureux rappelé suivit le ménage dans les Ardennes, au moment des pourparlers du traité de Westphalie, et tomba en pleines hostilités. Il ne s'y montra rien moins qu'un foudre de guerre, ainsi qu'il s'en confesse plaisamment dans deux *Epîtres* en vers, adressées l'une à Cassandre, l'autre à Astibel.

Nous n'ignorons pas, grâce à une note du manuscrit de Maucroix, découvert jadis à Reims par Louis Pâris, que l'on avait donné à Tallemant, chez la marquise de Rambouillet, le nom de cet Astibel, sage enchanteur, favorable à Amadis. Dans l'*Epître* qu'il lui adresse sous ce nom, Maucroix prêche le désarmement :

A quoy bon aussi ceste guerre
Qu'a mettre tant de gens par terre
Que l'on envoie en Paradis
Sans un pauvre De Profundis ?
Aussy, tiens-je quasi pour beste
Tout homme qui n'a qu'une teste
Et va l'exposer au canon.
Chacun a son amour, dit-on;
La mienne est d'estre un peu poltron.

Et, pareil à Horace qu'il aime, il jette son bouclier. Il revient, d'ailleurs, sur cette idée dans une *Epître,* encore envoyée à Tallemant, lors du siège de Paris, et dans laquelle il l'engage à ne point se faire tuer :

Puisqu'on n'a qu'une vie, il la faut bien garder.

Cette poltronnerie avouée ne favorisait guère son amour pour Henriette, qui refusait du reste de lui céder par crainte religieuse; car ses confesseurs lui représentaient qu'elle commettrait un sacrilège. Elle se contentait de jurer à Maucroix qu'elle l'aimait plus que sa vie et s'en tenait là. Bientôt elle le désespéra encore davantage. Elle se fit, en effet, enlever par la marquise de Mirepoix, sa cousine, qui l'emmena à Paris où passa la peur du sacrilège et où, loin de la surveillance du marquis des Brosses, elle se laissa aller à des aven-

tures à la fois plus glorieuses et moins dangereuses pour son salut éternel. Infortuné Maucroix ! S'il avait cru, grâce au froc de Tartuffe, donner

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur,

il dut s'apercevoir qu'il avait été loin de compte et se replier sur Reims. Sa consolation fut d'informer Tallemant de son insuccès, et sa ressource de se jeter dans la politique. L'anarchie régnait en France et Reims était contre le Mazarin, que sa qualité d'étranger rendait fortement suspect. Dans une autre *lettre,* adressée à Tallemant, son confident préféré, le chanoine annonce qu'il va entrer en campagne; mais Henriette vint le rejoindre. Dès lors, il abandonne ses plans politiques. Tallemant, qui voit le danger, mande à Paris Maucroix de la façon la plus affectueuse et la plus pressante. Peine perdue ! Henriette, abandonnée par son mari et très malade, a déjà été recueillie dans la maison que le chanoine partage avec son frère, soignée avec un dévoûment rare, et pleurée lorsqu'elle meurt. Prévenu du désespoir de son ami, Tallemant accourt à Reims, et, pour l'arracher à ces lieux funèbres où tout lui rappelle sa douleur, l'emmène de force à Paris. C'est

de ce séjour chez Tallemant, qui fit l'impossible afin de panser une plaie qui saignait encore quarante ans après, que date une *Epître* adressée à Rosaliane, femme de des Réaux.

De retour à Reims, et après une mission diplomatique en Italie, à laquelle mit fin la chute de Fouquet, Maucroix fut l'âme d'un cercle que fréquentaient les abbesses de Saint-Pierre et de Saint-Etienne, la comtesse de Lhéry, Mme de Berrieux, la comtesse d'Aubeterre, mesdemoiselles Biscara, de Sillery, Papette Pinguis, etc. C'est en cette réunion que furent composées la *Saynète* intitulée *Mademoiselle Soin,* qui a été éditée, et qui figure dans les manuscrits de Tallemant ; la comédie *La Vespière,* dont le sujet avait été fourni par Tallemant qui avait connu cet authentique personnage, dont il parle dans l'*historiette* de madame de Gondran ; et enfin une autre *pièce* anodine pour pensionnats de jeunes filles, pièce assez sotte, mais que des Réaux nous a conservée.

Une pensionnaire, madame de Sainte-Estève, a réuni les élèves de la grande classe dans sa chambre, et l'on y complote d'un tour à jouer au chanoine Maucroix, qui a ses entrées dans la maison :

— Tandis que je vous tiens toutes icy dedans,
Mes sœurs, assistez-moi de vos avis prudens,
Pourvu qu'avis prudens soient dans vostre cervel-
[le...
Car, pour moy, je ne puis laisser passer un jour
Sans luy faire une niche et luy jouer d'un tour.

Biscaye l'Aînée

Madame,c'est bien dit.Tost,tost,que l'on l'attrappe!

Et après cette rapide exposition, qui a le mérite de la netteté, toutes nos écervelées se disputent l'honneur d'inventer quelque farce piquante. Les voilà à l'œuvre, mais, malgré leurs efforts — le croirait-on ? et Maucroix est-il vraiment psychologue ? — l'imagination de ces demoiselles est stérile.

Mademoiselle Meunier

Mon esprit aujourd'hui va comme une ecrevisse,
Et j'ay perdu la clé de mon coffre a malice.

Elles vont y renoncer ; car leur esprit est, à les entendre, passé dans leurs talons. La présidente est mieux inspirée.

Ah ! j'y suis a ce coup ! Ecrivons luy si bien
Qu'il lise tous nos mots et n'y comprenne rien.
Forgeons des mots nouveaux a notre fantaisie,
Qui semblent inspirez par pure frenesie...
Comme c'est un chanoine, il ne s'y connoist guères
Et prendra nos jargons pour langues estrangères.

A ce trait de génie, le groupe manifeste bruyamment son admiration, et, cette fois, l'esprit inventif des fillettes a beau jeu. Chacune de faire sa lettre :

Simone

Voicy du baragouin de la terre flamande.

Une autre

Voicy du baragouin de la terre allemande.

Une troisième apporte du polonais, suite de mots non moins biscornus que longs, et madame de Sainte-Estève se déclare satisfaite,

Car les Topinambous parlent ainsy sans doute.

Biscaye l'aînée

Drox, drix, drix, drox, drux, drex ;
Je pense en vérité que c'est le parler grec.

Mademoiselle Rebours arrive à la suite :

Pugine margé bospoem malamum ;

et inextinguibles les rires éclatent.

Madame de Sainte-Estève

Ne riez pas si haut ! Paix ! Cervelles frivoles !
Nostre communauté vous prendroit pour des folles.

Mais mademoiselle Meunier veut dire aussi sa phrase :

Strauf mensdrop dror vivozernest braquimadré.

La gaieté redouble de fureur ; on crie, on pleure de joie :

— Tout de bon ! En riant, j'ay rompu mon lacet...
— J'en ay mal au costé...

. . . .

— J'en ay mal à la jambe...

Alors, madame de Sainte-Estève fait mander son petit valet qui joue aux noix, et l'envoie porter au chanoine le paquet de ces billets inintelligibles, dus à la collaboration des étourdies.

Il convient d'extraire encore des mss. de Tallemant une *Epitaphe* faite par Maucroix pour le cardinal Antoine Barberin, homme remuant de sa nature et ayant emprunté à sa race son esprit d'intrigue et d'adresse, (672, f° 98 verso) :

Cy-gist un prelat estranger
Fort propre a faire un messager,
Fort mal propre a la prelature,
Car il couroit toujours. Et sy
On couroit dans la sepulture,
Il n'auroit garde d'estre icy.

Enfin, relevons cet hommage posthume rendu par le chanoine à son ami Tallemant : — Le 10 de novembre 1692, mourut, à Paris, dans sa maison pres la porte de Richelieu, mon cher amy, M. des Reaux : c'estoit un des plus hommes d'honneur et de la plus grande probité que j'aie jamais connu. Outre les grandes qualités de son esprit, il avait la memoire admirable, escrivoit bien en vers et en prose et avec une merveilleuse facilité. Si la composition lui eust donné plus de peine, elle auroit pu estre plus correcte ; il se contentoit un peu trop de ses premières pensées ; car, du reste, il avait l'esprit beau et fecond, et peu de gens en ont autant que luy. Jamais homme ne fut plus exact ; il parloit en bons termes et facilement, et racontoit aussy bien qu'homme de France. —



Tallemant avait connu Particelli d'Emeri, et c'est à cette connaissance que nous devons sans doute de trouver dans ses manuscrits inédits ces *triolets* du fameux Marigny, dont j'ai déjà parlé, écrits sur une

maladie du surintendant qui avait fait quelque bruit. Le premier date de la maladie même, (673, f° 41 verso) :

Mourra-t-il ? Ne mourra-t-il pas ?
Ira-t-il jusqu'au quatorziesme ?
Il me semble qu'il est bien bas.
Mourra-t-il ? Ne mourra-t-il pas ?
Ses esclaves font des hélas
Et disent dans leur peur extresme :
Mourra-t-il ? Ne mourra-t-il pas ?
Ira-t-il jusqu'au quatorziesme ?

Le second, (673, f° 42), suit la guérison :

Medecin, vous estes un fou
De saigner la surintendance ;
Vous valez moins qu'un trou de chou,
Medecin, vous estes un fou.
Recipe trois piés de licou ;
C'est la veritable ordonnance.
Medecin, vous estes un fou
De saigner la surintendance.

Boyer, l'infortuné auteur de Judith qui mit si méchamment à mort ce pauvre Holopherne, figure, ainsi que Quinault, le créateur de l'Opéra et

... de ces lieux communs de morale lubrique
Que Lully réchauffa des sons de sa musique,

dans la galerie de Tallemant.

De Boyer nous avons des vers à la

louange de Louis le Grand, (673, f° 138 verso) :

Quoy ! Toute la Franche-Comté,
Grey, Salins, Besançon et Dole
Vous avoir si peu resisté !
Apres que j'ay bien medité
Sur tout ce qu'on m'en a conté,
Ma Muse est au bout de son role.
Cette estonnante nouveauté
M'oste l'esprit et la parole.
Prez de vous rien n'est sy frivole
Que tout ce que nous a chanté
La fabuleuse antiquité.
Prez de vous toute autre clarté
Est moindre qu'une girandole
Prez de Phebus en plein esté.
Le Grand Louys est respecté
Plus que le Dieu du Capitole ;
Il est plus fort, plus redouté
Que l'invincible amant d'Yole,
Et, lorsqu'il ravage et desole
Toute la campagne Espagnole,
Il passe la rapidité
Des meilleurs postillons d'Eole.
Aussy, ce que dans la Boussole
L'Aiguille ressent pour le Pole,
Ce que sent un cœur enchanté
Pour une charmante beauté,
Chaque mortel pour son idole,
Mon cœur de zèle transporté
Le sent pour vostre Majesté.

De Quinault, qui d'ailleurs avait une autre

envergure que Boyer, relevons cette jolie plainte sur les difficultés de marier cinq filles :

Madrigal, — 1618, — (673, f° 222) :

Ce n'est pas l'Opera que je fais pour le Roy
Qui m'empesche d'estre tranquille ;
Pour luy rien ne m'est difficile.
C'est que j'ay cinq filles chez moy
Dont la moins agee est nubile.
Il faut les establir. Je voudrois les pourvoir ;
Mais a suivre Apollon on ne s'enrichit guère.
Dans l'estat ou je suis c'est un fascheux devoir
De se sentir pressé d'estre cinq fois beau-pere.
Quoy ! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir.
O ciel ! Peut-on jamais avoir
Opera plus fascheux a faire ?

Tallemant fut, on le sait, uni durant toute sa vie par une tendre affection avec son frère François, homme de lettres assez estimable, en dépit de l'opinion de Boileau, aumônier du Roy, membre de l'Académie française, qui s'occupa avec ferveur de traductions, de linguistique et de grammaire. Le volume 675, f° 78, — qui porte encore le numéro 130 de la collection faite par des Réaux et dont j'ai déjà parlé, — renferme une lettre autographe de l'abbé, lettre curieuse adressée à Ménage :

— A Monsieur

Monsieur Menage

Au Cloistre Nostre Dame.

Je vous envoye ainsy que vous l'avez ordonné l'endroit de la vie de Ciceron ou il est parlé du Sphinx. *Ciceron un jour, en parlant à Hortensius devant beaucoup de monde, luy dit quelques parolles ambiguës et piquantes. Hortensius repondit qu'il n'entendoit pas les Enigmes et Ciceron lui repliqua : Ils te devroient pourtant estre fort intelligibles, puisque tu as chez toy un Sphinx pour les expliquer (1).*

J'ay mis a la marge : Le sphinx estoit un monstre qui avait autrefois expliqué les Enigmes.

Je vous demanday hier s'il fallait dire Archon d'Athenes ou Archonte comme l'ont imprimé MM. de Brianville et Charpentier. M. Amyot traduit toujours prevost d'Athenes, je n'ay pas crû devoir le suyvre en cela. Et comme on ne dit point Xénophonte, Demophonte, Lycophronte, ou Bellerophonte, je crois qu'on ne doit point

(1) Tout le passage est souligné dans le texte de l'abbé Tallemant.

dire Archonte, et sans doute ce sera la vostre sentiment...

Mandez moy, s'il vous plaist, s'il faut dire le Roy Ptolomee ou Ptolemee. M. Amyot met le premier, et je l'ay suivy. M. Corneille en a usé de mesme dans la tragédie de Pompee. Il y en a qui veulent qu'on die Ptolemee pour signifier le nom des Roys d'Egypte, mais que, pour signifier l'astronome, on die Ptolomee. A quoy on pourroit respondre qu'il faudroit donc dire, en parlant du grand-pere du Roy d'Angleterre, le Roy Jecques, et dire Jacques en parlant du valet de M. de Segrais. Je finiray avec mon papier en vous assurant que l'abbé Tallemant est tellement vostre serviteur qu'il ne se peut davantage. —



Et pour conclure cette étude, j'avouerai d'abord de bon cœur, comme on dit, que la collection patiemment faite par Tallemant des Réaux n'ajoute pas infiniment à sa gloire, ni à celle des écrivains de toute sorte dont il a recueilli et sauvé les fantaisies, non plus qu'elle ne diminue les figures

de ceux que ces diverses pièces attaquent. Mais je déclarerai en même temps que j'ai grande satisfaction, — la plus pure sans doute qui puisse échoir à un modeste fervent du XVIIe siècle, — d'en avoir fait les honneurs, en qualité de *cicerone,* à tous ceux qu'intéresse encore à juste titre cette époque si fertile et si féconde de notre histoire littéraire nationale.



TABLE
DES MATIÈRES

Un Journaliste

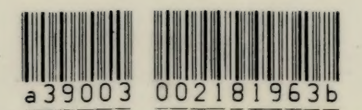
L'Université et les Etudes grecques

Un Académicien

Un Goinfre

Un Petit Collet

A travers les manuscrits inédits de Tallemant des Réaux


a39003 002181963b